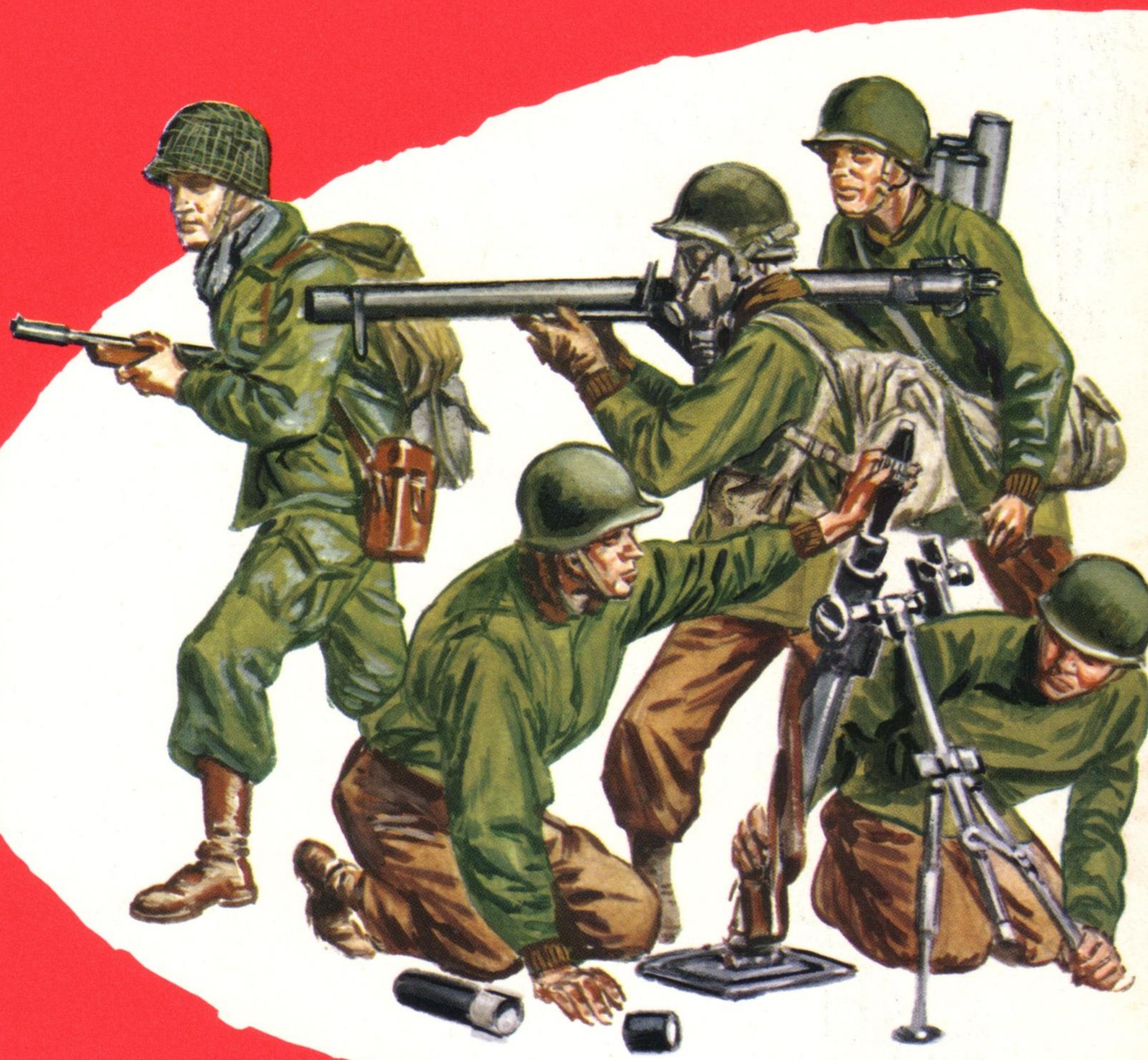
liliane et fred funcken

le costume et les armes des soldats de tous les temps

2. de Frédéric II à nos jours

CASTERMAN



le costume et les armes des soldats de tous les temps

DANS LA MÊME SÉRIE, DES MÊMES AUTEURS :

Le Costume et les Armes des soldats de tous les temps

Tome 1 : Des Pharaons à Louis XV
Tome 2 : De Frédéric II à nos jours

L'Uniforme et les Armes des soldats du premier empire,

Tome 1 : Des régiments de ligne français
aux troupes britanniques, prussiennes et espagnoles.

Tome 2 : De la Garde impériale aux troupes alliées,
suédoises, autrichiennes et russes.

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1914-1918

Tome 1 : Infanterie, blindés, aviation.

DE FERNAND LAMBERT

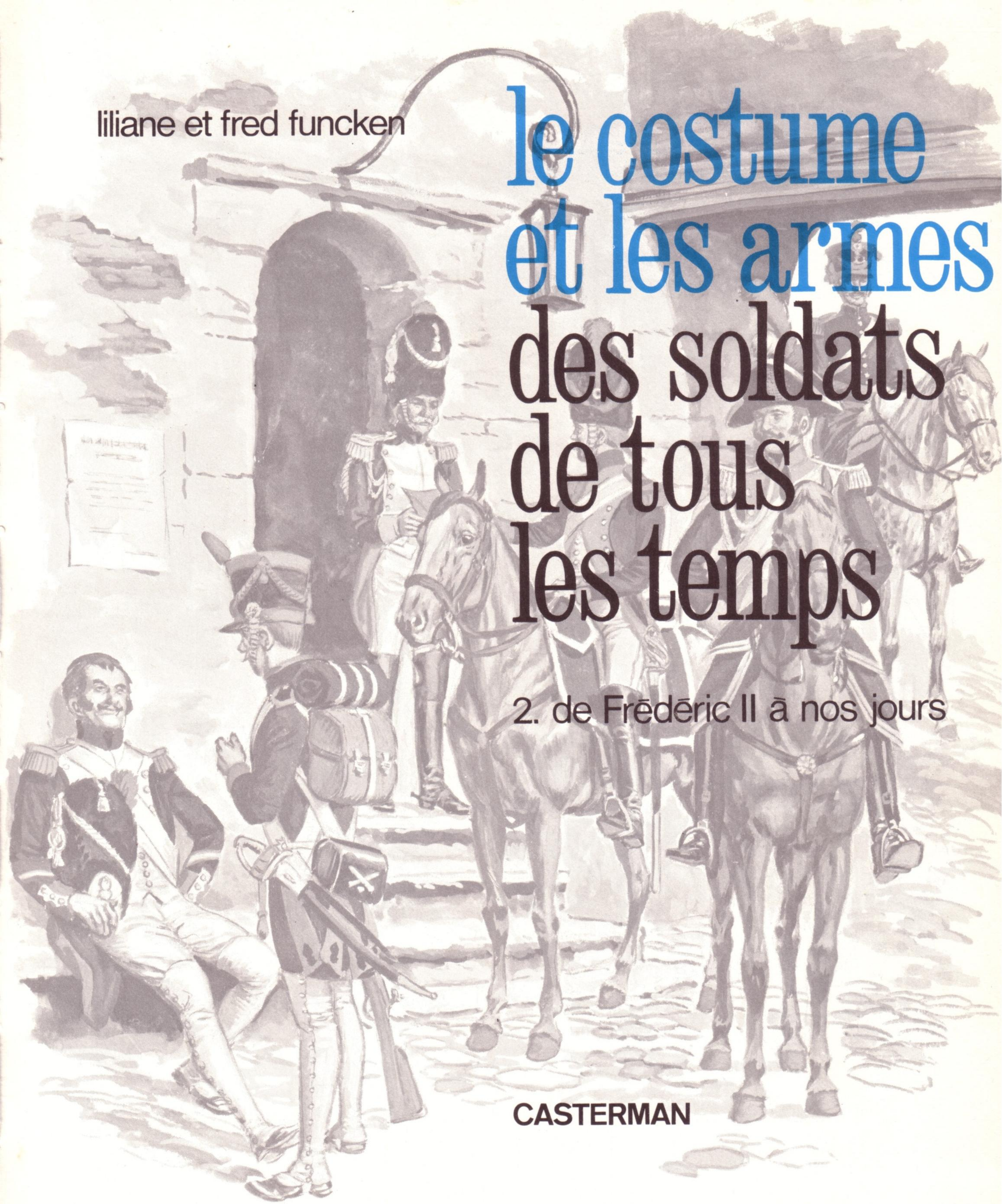
Le Monde souterrain

© CASTERMAN 1967. — *Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.*

liliane et fred funcken

le costume et les armes des soldats de tous les temps

2. de Frédéric II à nos jours



CASTERMAN

Le « Vieux Fritz » et son temps

« L'art de la guerre, disait Frédéric II, est un grand jeu de hasard où celui qui calcule le mieux gagne à la longue. »

Son père, le roi Frédéric-Guillaume de Prusse, lui avait légué une armée équipée et entraînée à la perfection. C'est ce monarque despotique, surnommé le Roi-Sergent, qui fut le fondateur de la célèbre « discipline prussienne » dont la rigueur était absolument unique au monde. Les soldats devaient évoluer dans le plus rigoureux synchronisme et répéter inlassablement le maniement du fusil, jugé par le sévère monarque comme le plus beau de tous les exercices. Malheur aux maladroits : les punitions pleuvaient sur eux comme grêle! Le châtiment des « baguettes » obligeait le puni à défiler entre ses camarades formant la haie, tandis que les baguettes des fusils[1] lui cinglaient le dos en cadence. L'expression « marcher à la baguette » nous en est restée!

Au début de son règne, le roi Frédéric Ier avait dû combler les vides laissés dans son armée par la guerre contre la France. Les recruteurs utilisaient les pires expédients pour enrôler les jeunes hommes jugés bons pour le service; ils allaient même jusqu'à inscrire des enfants de sept ans pour la réserve! Le résultat de telles pratiques ne tarda pas à se faire sentir. Les jeunes gens quittèrent le pays en masse, dépeuplant les champs et les ateliers. Comprenant son erreur, le Roi-Sergent instaura le service militaire obligatoire de deux ans... Ce qui rendit confiance aux jeunes Prussiens fort heureux de revoir leurs familles.

Toutefois, il s'avéra très vite que ce système ne suffisait pas à fournir le contingent désiré; aussi les recruteurs allèrent-ils exercer leurs talents dans les pays étrangers. C'est ainsi qu'un jeune Français devint grenadier du roi de Prusse avant d'être, bien plus tard, maréchal d'Empire... il s'appelait Augereau[2].

Lorsque le roi de Prusse fut mourant, il fit défiler au pied de son lit ses beaux gardes du corps : de vrais géants; son amour de l'uniforme était tel que la seule vue de ses brillants soldats atténuait les souffrances de son agonie.

L'héritier de cet homme extraordinaire, le Kronprinz Frédéric, était petit et fluet; son auguste père le considérait comme un parfait bon à rien. Dès l'âge de quatre ans, Frédéric fut initié aux finesses de l'exercice à la prussienne, à l'escrime et à l'équitation... alors que tout son être aspirait aux études classiques.

1. Tiges de bois ou de métal avec lesquelles on enfonçait la charge.
2. Pierre Augereau (1757-1816) prit part aux campagnes de la Révolution, du Consulat et de l'Empire, s'illustra à Iéna, à Eylau, en Espagne, à Leipzig.

UNIFORMES DU TEMPS DE FRÉDÉRIC II

1. Hussard brun prussien. — 2. Cuirassier saxon. — 3. Dragon wallon au service de l'Autriche (1778). — 4. Grenadier wallon à cheval, au service de l'Autriche (1778). — 5. Trompette de cuirassiers prussiens. — 6. Hussard de Wurtemberg. — 7.-8. Infanterie prussienne. — 9. Fusilier prussien. — 10. Grenadier de la Garde prussienne.

1

2

3

7

8

9

10

4

5

6

C'est ce jeune prince, pourtant si différent de son père, qui allait poursuivre point par point l'œuvre du vieux roi.

Doté d'une armée réputée la meilleure du monde, Frédéric II de Prusse était impatient de la mettre à l'épreuve. Ce qui ne tarda guère... La mort de l'empereur Charles VI d'Autriche venait de donner à l'électeur de Bavière, Charles-Albert, l'occasion de faire valoir ses droits au trône vacant, avec l'appui de la France, son alliée.

Toutefois, le testament du défunt contenait une clause qui stipulait que les droits de l'électeur bavarois ne prendraient cours qu'après l'extinction complète de la maison de Habsbourg; c'est à sa fille aînée Marie-Thérèse que revenait la couronne impériale.

Frédéric II jugea le moment venu pour entrer en action; philosophe transformé en loup, le 16 décembre 1740 il envahit la Silésie, offrant à Marie-Thérèse l'appui de l'armée prussienne en échange du territoire qu'il venait de lui prendre.

Mais, loin d'être la jeune femme falote que l'on croyait, Marie-Thérèse fit face avec une étonnante énergie. La guerre de la Succession d'Autriche venait de commencer.

Frédéric avait facilement triomphé en Silésie; l'armée autrichienne manquait de troupes, de fonds, de matériel... épuisée qu'elle était par les guerres précédentes. Mais, au printemps 1741, Marie-Thérèse avait mis sur pied une armée solide et, qui plus est, elle passait à l'offensive.

Malheureusement, son commandant en chef, le général Neipperg, appliquait les méthodes circonspectes du temps... Peu enclin à se risquer dans une bataille rangée toujours hasardeuse, il fit interminablement manœuvrer ses troupes, espérant forcer les Prussiens à battre en retraite en les coupant de leurs arrières. Après huit jours passés à patauger dans la boue, l'armée autrichienne harassée fit halte dans deux villages proches l'un de l'autre, au nord de la Silésie. L'un d'eux, Mollwitz[1], allait donner son nom à une bataille célèbre. Car Neipperg ignorait que Frédéric, ayant pressenti la menace, avait fait mouvement vers cette région; l'occasion était trop belle pour qu'il la laissât échapper. Ses troupes fraîches attaquèrent le matin du 10 avril un ennemi complètement surpris et encore titubant de fatigue. De plus, le général autrichien avait laissé son artillerie loin vers le sud. Frédéric, lui, n'avait pas oublié ses canons, qui commencèrent aussitôt à battre tout le front de l'armée autrichienne. Les premiers à lâcher pied furent les cavaliers de l'aile gauche. Perdant la tête sous le feu meurtrier des Prussiens, ils chargèrent la cavalerie ennemie. Et ils le firent avec une telle furie désespérée que les fiers cavaliers prussiens furent complètement mis en déroute. Frédéric lui-même s'enfuit honteusement au galop sur la route de Breslau, ce qui ne l'empêcha pas d'accabler ses cavaliers de sarcasmes, les comparant à des colosses montés sur des éléphants, incapables de manœuvrer comme de combattre, lents et inutiles.

Heureusement pour le roi de Prusse, son feld-maréchal, le comte de Schwerin[2], n'avait pas perdu

1. Aujourd'hui Malujowice, en Pologne.
2. Christoph von Schwerin (1684-1757), tué au siège de Prague.

INFANTERIE ANGLAISE DE LA SECONDE MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE

1. Infanterie de marine du Corps des volontaires de Londres (1799). — 2. Garde à pied (1789). — 3. Infanterie (1760). — 4. Officier de la Garde à pied (1775). — 5. Volontaire vert de Bethnal (1799). — 6. Sergent-major (1793). — 7. Grenadier écossais (1751). — 8. Soldat du « Royal Fusiliers » (1789).

1

2

3

4

5

6

7

8

la tête. Il prit le commandement de l'infanterie qui, grâce à sa fameuse discipline, avait très vite reformé ses rangs, et passa à la contre-attaque dans un ordre impeccable. La seule vue de cette splendide ordonnance démoralisa les Autrichiens peu aguerris, qui battirent en retraite. La défaite se muait en victoire. Frédéric fut, on le devine, profondément mortifié en réalisant qu'il avait laissé à un second le bénéfice d'un triomphe facile... Il ne devait jamais l'oublier!

Cette victoire ne fut pas seulement le premier revers militaire de la jeune Marie-Thérèse d'Autriche, elle fut — et c'était infiniment plus grave — le signal de la curée. La France, la Bavière et l'Espagne, peu désireuses de laisser le roi de Prusse s'enrichir à si bon compte, entrèrent dans la compétition.

Les Franco-Bavarois envahirent la haute Autriche et la Bohême, les Espagnols débarquèrent en Italie et Frédéric, pour ne pas demeurer en reste, s'adjugea la Moravie.

Alors que tout semblait perdu, Marie-Thérèse parvint à susciter chez ses sujets hongrois, réputés pourtant peu sûrs, un magnifique mouvement de loyalisme. Le 1er janvier 1742, l'armée autrichienne attaquait en Bavière, forçant Munich à capituler le 14 février. Elle eut moins de chance à Chotusitz[1], en mai, où Frédéric obtint l'avantage et l'abandon de la Silésie. Par contre, la Saxe se retirait de la lutte et la Prusse était fort occupée par une coalition hollandaise, anglo-hanovrienne et autrichienne.

Marie-Thérèse fut bientôt en mesure de reconquérir la Silésie... Frédéric le comprit : il s'empressa de signer une nouvelle alliance avec la France et envahit la Bohême. Mais cette fois, la chance ne lui sourit pas; le duc Charles de Lorraine le contraignit à une retraite honteuse, avec pour résultat complémentaire de ruiner sa réputation de grand chef militaire. Tout naturellement son allié français l'abandonna, préférant chercher la gloire en Belgique. Une armée, commandée par Maurice de Saxe[2], fut envoyée au secours des assiégeants de Tournai qui étaient menacés par les Hollandais et les Anglo-Hanovriens.

Le maréchal de Saxe établit son armée, forte de 40.000 hommes, sur la position Antoing-Fontenoy-bois de Barry. Cette armée était disposée en profondeur sur quatre lignes avec cent pièces d'artillerie réparties sur son front. Le 11 mai 1745, à cinq heures du matin, la bataille débuta par le duel d'artillerie traditionnel (voir tome I, page 134), puis les 53.000 ennemis commandés par l'Anglais Cumberland[3] s'ébranlèrent vers les lignes françaises.

Les Hollandais attaquaient au sud, les Écossais au nord et les Anglo-Hanovriens au centre. Seuls ces derniers, qui constituaient la masse principale, purent obtenir un premier avantage. Ensuite eut lieu l'échange de propos courtois resté célèbre : « A vous de tirer, messieurs les Français », proposé par Milord Charles Hay, et la réponse d'Auteroche :

1. Aujourd'hui Chotusice, en Tchécoslovaquie.
2. Maurice de Saxe, dit le maréchal de Saxe (1696-1750), entra au service de la France en 1720 et donna toute sa mesure au cours de la guerre de la Succession d'Autriche. Louis XV lui offrit le château de Chambord.
3. William, duc de Cumberland (1721-1765), fils du roi George II.

CAVALERIE ANGLAISE DE LA SECONDE MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE

1. Soldat du « Royal Horse Guards » (1750). — 2. Soldat du 3e Régiment de cavalerie (1758). — 3. Carabinier à cheval (1758). — 4. Hussard de Luckner (1759). — 5. Dragon léger (1759). — 6. Soldat du « Royal Horse Guards » (1733). — 7. Timbalier du « 5th Dragoon Guards » (1751). — 8. Officier des Dragons de la Reine (1798). — 9. Chasseur à cheval de Freitag (1759).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

« Non, monsieur, à vous l'honneur… », qui coûta fort cher au premier rang français!

Il était deux heures de l'après-midi quand les Anglo-Hanovriens, formés en trois colonnes d'attaque, bousculèrent la première ligne française et continuèrent d'avancer formés en carrés sur lesquels les contre-attaques françaises venaient se briser. Le village de Fontenoy était menacé.

C'est alors qu'un simple capitaine du régiment de Touraine prit l'initiative de faire tirer quelques pièces de canons sur la colonne anglaise qui venait de replier ses ailes et formait une masse compacte. En quelques minutes, les boulets l'écrasèrent et changèrent le sort de la bataille. Une dernière charge des cavaliers de la Maison du Roi acheva la complète déroute de Cumberland.

Cette magnifique victoire n'aveugla pourtant pas Maurice de Saxe. Se rendant compte du peu d'aptitude de l'infanterie française pour le combat en terrain libre, il prit désormais pour règle de toujours avoir l'initiative de l'attaque : des brigades accolées évolueraient en manœuvres larges pour se grouper en une seule masse au moment décisif.

Le prestigieux stratège devait dire, après Fontenoy, en s'adressant au roi : « Vous voyez à quoi tiennent les batailles. »

La retentissante victoire de Fontenoy allait avoir une répercussion aussi décisive qu'imprévue sur un personnage dont nous avons parlé plus haut : Frédéric II, qui se trouvait alors placé devant cette alternative : vaincre ou disparaître avec son petit royaume. Le succès du maréchal de Saxe lui rendit confiance en son étoile. Il décida de remporter sur l'Autriche une victoire qui redorerait son blason. Pour ce faire, il évacua les défilés conduisant en Bohême afin d'attirer ses ennemis en Silésie. Les Autrichiens tombèrent dans le piège machiavéliquement tendu et arrivèrent le 4 juin 1745 près de Hohenfriedeberg[1], en vue des bivouacs prussiens… sans se douter que les tentes étaient vides : à la faveur de la nuit, Frédéric avait habilement disposé ses troupes. Vers minuit, l'attaque se déclencha, prenant les Austro-Bavarois éperdus dans l'étau des redoutables forces prussiennes.

Le roi de Prusse avait remporté une victoire éclatante, mais Marie-Thérèse ne s'en laissa pas imposer pour autant. Frédéric voyait sa situation s'aggraver, ses soldats commençaient à déserter à un rythme inquiétant. Pire, ses offres d'armistice étaient repoussées avec dédain : seuls les Anglais, fort préoccupés par les progrès de Maurice de Saxe et par les troubles d'Écosse, signèrent avec la Prusse un traité de paix préliminaire.

Frédéric se tourna alors contre la Saxe, vieille alliée de l'Autriche, vainquit les alliés à la bataille de Kesselsdorf[2] et entra à Dresde en triomphateur, nommé pour la première fois par son peuple Frédéric le Grand.

Marie-Thérèse fut contrainte, par le traité de Dresde, d'abandonner la Silésie à son vieil ennemi.

Mais la fille de Charles VI n'avait pas dit son dernier mot! Sous l'instigation de son ministre

1. Aujourd'hui Dabromierz, en Pologne.
2. Aujourd'hui en Allemagne orientale, district de Dresde.

CAVALERIE LOUIS XVI

1. Officier des Cuirassiers du Roi (1788). — 2. Colonel général des Hussards (1780). — 3. Trompette au régiment de Mestre de camps général. — 4. Officier de Conti-Dragons (1786). — 5. Carabinier (1787). — 6. Artois-Dragons (1788). — 7. Royal Cravatte (1786). — 8. Cuirassier du Roi (1772). — 9. Officier des Hussards de Bercheny.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

Kaunitz, elle négocia un renversement des alliances qui lui permettrait d'écraser l'ennemi exécré. La France, la Russie et l'Autriche s'unirent et préparèrent le dépeçage de la Prusse. Informé de ce qui se tramait contre lui, Frédéric décida de prendre les devants.

A l'aube du 28 août 1756, le roi de Prusse quittait le « Parade-grund » de Potsdam à la tête de son armée. Il inaugurait une tradition restée en vigueur jusqu'à Guillaume II et Adolf Hitler : l'invasion sans déclaration de guerre préalable.

Les Saxons, bousculés, se réfugièrent dans leur puissant camp retranché de Pirna[1]. Les Autrichiens accourus à leur secours rencontrèrent les Prussiens près de Lobositz[2], le 1er octobre 1756.

Tout d'abord défavorable à Frédéric, la bataille tourna à son avantage à la suite d'une furieuse charge à la baïonnette. Cette victoire arrachée de justesse eut pour tout résultat de lui mettre sur les bras une gigantesque coalition constituée par l'Autriche, la Russie, la France, la Suède et plusieurs États allemands.

Le choc suivant eut lieu près de Prague; on y vit les Prussiens marcher au port d'arme jusqu'à cent cinquante pas des lignes ennemies, en dépit de terribles pertes, avant d'ouvrir enfin le feu et de terminer l'affaire à la baïonnette. Bilan : 18.000 morts chez le roi de Prusse contre 12.000 chez le vaincu.

Et voici qu'une autre armée s'avançait à marches forcées; Frédéric alla à sa rencontre jusqu'à Kolin[3], où les Prussiens exténués cédèrent devant la cavalerie austro-saxonne. Frédéric eut beau charger à la tête de 40 hommes du corps de « Alt Dessau » dans l'espoir de regrouper les fuyards; il dut, cette fois, s'avouer vaincu et faire retraite.

Le grand Frédéric se tourna alors vers l'ouest, où il allait pour la première fois affronter les troupes françaises. Après des mois d'efforts infructueux, il parvint à obtenir la bataille, le 5 novembre 1757 près de Rossbach[4]. Vingt et un mille Prussiens y furent opposés à une armée de soixante-quatre mille hommes, dont un contingent de vingt-quatre mille Français (certains auteurs donnent 11.000 Autrichiens et 32.000 Français) qui ne constituaient qu'un détachement en sous-ordre.

La position d'attente des alliés, jugée trop forte par Frédéric, l'obligea à se replier; mouvement que l'ennemi prit pour une dérobade.

Aussi les Alliés décidèrent-ils de poursuivre l'armée prussienne en une marche latérale, imitant l'ordre oblique fort à la mode à l'époque.

En génial stratège, Frédéric a su tirer parti de cette imprudence. Il fit passer son armée derrière les hauteurs du Janus-Hügel, pour lui faire alors changer de direction et surgir en tête des colonnes paralysées par la stupeur. Six bataillons prussiens seulement, aidés par la cavalerie, remportèrent en une heure une éclatante victoire sur un ennemi très supérieur en nombre, dont le massacre aurait été total sans la tombée de la nuit. Frédéric avait perdu 156 hommes en tout et pour tout.

1. Aujourd'hui en Allemagne orientale, district de Dresde.
2. Aujourd'hui Lovosice, en Tchécoslovaquie.
3. Aujourd'hui en Tchécoslovaquie.
4. Aujourd'hui en Allemagne orientale, district de Halle.

INFANTERIE LOUIS XVI

1.-2. Infanterie de ligne. — 3. Chasseur. — 4. Régiment d'Alsace. — 5. Régiment de Dillon. — 6. Tambour des Gardes suisses. — 7. Garde française (1780). — 8. Garde suisse (1780). — 9. Garde française. — 10. Artilleur (1780). — 11. Artilleur (1789). — 12. Royal Bavière (1779). — 13. Sapeur-mineur (1786). — 14. Infanterie de marine.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14

Le roi de Prusse venait de mettre sa patrie au premier rang des nations germaniques. Il repartit à marches forcées pour la Silésie qui, une fois de plus, était menacée par les Autrichiens.

La rencontre eut lieu à Leuthen[1] près de Breslau, le 5 décembre de la même année. L'attaque prussienne porta sur l'aile gauche adverse, et c'est à la cavalerie alerte et audacieuse du roi de Prusse que revint l'honneur de faire pencher la balance en combattant la cavalerie autrichienne. Cette action entraîna la débâcle de tout le restant de l'armée, qui s'enfuit à toutes jambes non sans laisser 22.000 prisonniers aux mains des Prussiens.

Ces deux victoires consécutives furent célébrées par l'Angleterre avec un enthousiasme délirant. Le propre beau-frère de Frédéric le Grand, Ferdinand de Brunswick, avait entre-temps réorganisé l'armée anglaise qui avait, sous son énergique impulsion, repris force, courage et discipline. Mais la chance allait tourner une nouvelle fois : von Daun[2] chassa Frédéric de Bohême; ce dernier, après avoir battu à son tour les Russes à Zorndorf[3], se faisait étriller très sévèrement à Hochkirch[4] par le tenace von Daun. A la fin de 1758, l'Angleterre commençait à douter de son idole, mais l'extraordinaire monarque ne s'avoua pas vaincu. Il prit l'offensive, et le 12 août 1759, à Kunersdorf[5], il attaquait rageusement 50.000 Russes et 30.000 Autrichiens avec son armée forte de 48.000 hommes. Quelques heures plus tard, les Prussiens n'étaient plus que 3.000. Heureusement pour Frédéric, ses adversaires ne surent pas tirer parti de leur victoire, occupés qu'ils étaient à se disputer pour savoir lequel d'entre eux poursuivrait l'armée prussienne!

Le roi de Prusse put rallier beaucoup plus d'hommes qu'il ne l'avait escompté. De 3.000 soldats, son armée se grossit de plus de 20.000 rescapés. Tout n'était pas perdu. En 1760, il battit les alliés à Liegnitz[6] et à Torgau[7], mais un an plus tard, la Poméranie et la Silésie étaient aux mains de l'adversaire. Un événement inopiné devait sauver la Prusse : la mort de l'impératrice de Russie, dont le successeur, Pierre III, était un fervent admirateur de Frédéric et n'eut rien de plus pressé que de retirer les troupes russes du territoire de son grand homme.

A la paix avec la Russie succéda celle avec la Suède et, peu après, la Saxe. Enfin, le 15 février 1763, la Prusse et l'Autriche signaient le traité de paix qui mettait un terme à une lutte cruelle et parfaitement inutile, puisque chaque partie gardait ses anciennes possessions : le *statu quo ante bellum*.

Cependant, aux yeux du monde des Lumières, Frédéric II était désormais « le grand homme du siècle », la « merveille du XVIII^e siècle ».

Der Alte Fritz, ainsi que le nommait familièrement son peuple, s'éteignit le 17 août 1786 après un règne de près de cinquante ans.

1. Aujourd'hui en Pologne, voïévodie de Wroclaw.
2. Léopold von Daun (1705-1766), vaincu à Leuthen, vainqueur à Kolin et à Hochkirch.
3. Aujourd'hui Sarbinowo, en Pologne.
4. Aujourd'hui en Allemagne orientale, district de Dresde.
5. Aujourd'hui Kunowice, en Pologne.
6. Aujourd'hui Legnica, en Pologne.
7. Aujourd'hui en Allemagne orientale, district de Leipzig.

TYPES DE SOLDATS DE LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

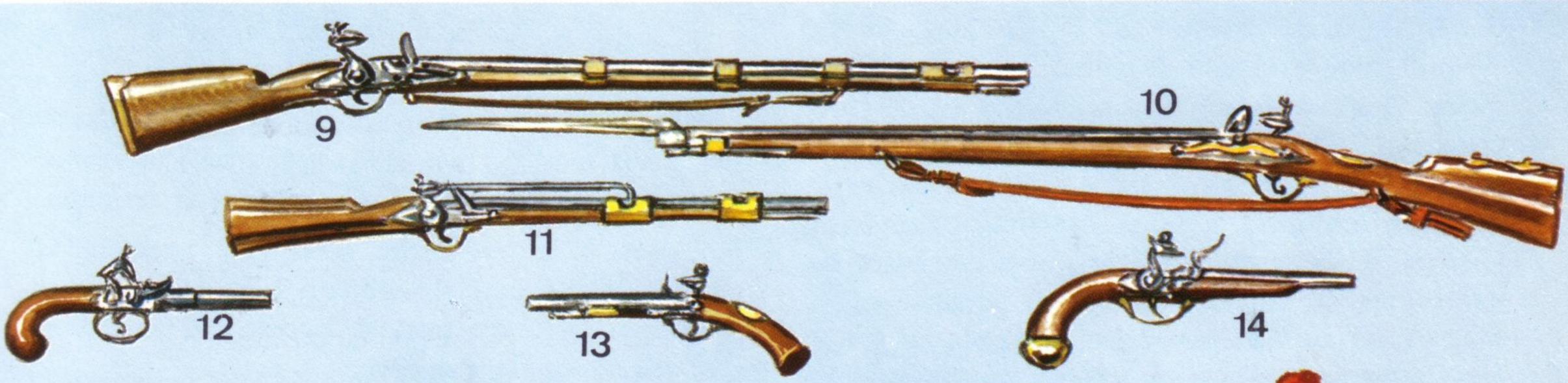
1. Royal liégeois (1788). — 2. Infanterie suédoise (1779). — 3.-4. Régiment wallon au service de l'Autriche (1792). — 5. Grenadier russe (1762). — 6. Grenadier hollandais (1785). — 7. Régiment de Flandres de l'Armée des patriotes (1789). — 8. Volontaire brabançon de l'Armée des patriotes (1789). — 9. Fusil d'infanterie (1760). — 10. Fusil prussien. — 11. Mousqueton de cavalerie (1790). — 12. Pistolet Sharpe anglais. — 13. Pistolet de cavalerie (1790). — 14. Pistolet français Charleville (1777).

1

2

3

4



5

6

7

8

« Red Coats » et « Insurgents »

En 1767, le ministre anglais Charles Townshend imagina de procurer à la Couronne un revenu supplémentaire de 10.000 livres par an : grâce à la perception de droits d'entrée appliqués sur le thé, le verre et le papier introduits en Amérique. Le projet fut accepté à la quasi-unanimité par le Parlement, car la guerre de Sept Ans et la conquête du Canada avaient coûté fort cher.

Les colons américains, ces « fils de la Liberté » — vocation vraiment précoce —, réagirent avec violence contre cette mesure arbitraire de la métropole. Une première échauffourée éclata à Boston le 3 mars 1770. Elle avait commencé par quelques boules de neige lancées par des gamins sur les « habits rouges », pour dégénérer en rixe et laisser quatre Américains sur le terrain. Les esprits surchauffés en firent le « massacre de Boston » et la tension s'aggrava encore lorsque, le 6 décembre 1773, à Boston toujours, quelques Américains frondeurs jetèrent à la mer une cargaison anglaise de 343 caisses de thé. Cet outrage au pavillon de Sa Majesté fut aussitôt sanctionné. Le port fut fermé et la ville occupée par les soldats anglais. Le roi George III était fermement décidé à employer l'armée pour maintenir ces remuants colons sous l'autorité de la mère patrie. Mais Boston refusa de se soumettre et tout aussitôt les autres colonies se dressèrent à ses côtés. George Washington prit le commandement de l'armée des insurgés, une armée d'aspect étrange avec ses paysans, ses bourgeois vêtus et armés de la façon la plus hétéroclite. Washington mit le siège devant Boston et, à sa grande surprise, vit les Anglais lui céder la place. Hélas, le triomphe des insurgés fut de courte durée car l'Angleterre débarquait bientôt d'importants renforts sur le continent américain : une armée de soldats d'élite soutenue par une puissante flotte. Dès lors, Washington dut se replier, subissant revers sur revers. Les États du Nord et du Sud allaient bientôt se voir séparés les uns des autres par les colonnes du corps expéditionnaire anglais. De plus, une armée anglaise venue du Canada s'apprêtait à prêter main-forte à ses compatriotes. La situation des insurgés devenait désespérée quand un événement inattendu se produisit : le 17 octobre 1777, l'armée du Canada capitulait devant Saratoga!

La nouvelle de cette victoire galvanisa les Américains; elle marqua le tournant décisif de la guerre d'Indépendance.

Cette capitulation, qui ne mettait en cause que 3.500 soldats anglais encore valides, allait avoir des répercussions aussi graves pour la Couronne que la perte de centaines de milliers d'hommes.

L'armée du général Burgoyne était partie du lac Champlain; elle comptait 3.700 Anglais, 3.000 Allemands, 500 Indiens qui, avec les artilleurs, les Canadiens et quelques Américains loyalistes, constituaient une force d'environ 8.000 hommes.

Est-ce à la médiocrité qu'il faut attribuer la lamentable fin de cette armée? Tout au contraire, elle était faite de troupes excellentes, conduites par des chefs de première valeur.

Vingt jours après son départ, Burgoyne avait enlevé l'énorme fort de Ticonderoga et avancé de 200 kilomètres, capturant 128 canons et de nombreux prisonniers tout en ne perdant que 200 hommes. C'est alors que les difficultés commencèrent. Dans son espoir de rejoindre les forces anglaises de Howe près d'Albany, Burgoyne s'engagea à travers les forêts et les terrains accidentés

GUERRE D'INDÉPENDANCE (I)

1.-3.-5.-6. Milices américaines. — 2. Infanterie américaine (1781). — 4. Dragon américain. — 7. Fusilier du Royal Auvergne (France). — 8. Fusilier du Régiment royal Deux-Ponts (France). — 9. Hussard français. — 10. Fusilier du Régiment de Dillon (France). — 11. Artilleur de la Brigade de Lauzun (France).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

qui le séparaient de son but... ce dont Washington sut tirer le meilleur parti. Les insurgés obstruèrent les routes en abattant les arbres les plus gros, firent le vide dans les campagnes. La marche des Anglais devint extrêmement lente et difficile.

Deux détachements lancés par Burgoyne pour se procurer des chevaux et du bétail furent successivement écrasés par la Milice américaine et les Green Mountains Boys aux aguets.

Pour comble de malchance, Burgoyne ignorait que celui qu'il cherchait à joindre à Albany était parti depuis plusieurs semaines pour faire le siège de Philadelphie. Le malheureux général se remit en marche vers Saratoga et se heurta à une armée américaine forte de 14.000 hommes, postée sur les hauteurs de Bemis Heights. Divisant ses 5.000 hommes en trois colonnes, il déclencha l'attaque.

Le combat fut des plus acharnés, surtout au centre où un officier américain, Benedict Arnold, fit des prodiges de valeur avec ses miliciens. Les Anglais finirent par rester maîtres du champ de bataille, mais ils avaient perdu 600 hommes parmi lesquels beaucoup d'officiers abattus par les tireurs d'élite américains.

La nouvelle de l'arrivée imminente d'une armée de secours partie de New York rendit quelque espoir au général anglais, mais les insurgés veillaient et coupèrent la route aux renforts. Le 7 octobre, Burgoyne tenta une nouvelle attaque qui fut repoussée avec de lourdes pertes. Les pluies d'automne avaient commencé à tomber; à demi morts de faim, les Anglais tentèrent de se replier sur le lac Champlain... Il était trop tard! Ils durent accepter la capitulation sans condition, avec toutefois la permission de quitter leur camp avec les honneurs de la guerre... et le libre passage jusqu'en Grande-Bretagne. Avant l'ultime parade, les régiments anglais et hessois brûlèrent leurs glorieux drapeaux.

A peine la nouvelle de cette victoire était-elle connue que la France, royaume absolutiste, prenait parti pour les républicains d'Amérique admirablement représentés à Paris par Benjamin Franklin. Le traité d'alliance était signé le 6 février 1778, tandis que dans la plupart des pays d'Europe on faisait des vœux pour la défaite d'Albion.

Les débuts du corps expéditionnaire français ne furent pas des plus heureux; La Fayette se fit battre par Cornwallis en marche sur Yorktown, en Virginie.

Pendant ce temps, Washington et Rochambeau accouraient pour se joindre à La Fayette; ils amenaient 9.000 Américains bien entraînés par le baron von Steuben, 7.000 Français et 92 pièces d'artillerie. Le siège de Yorktown débuta le 6 octobre 1781. Le premier coup de canon fut tiré par Washington lui-même trois jours plus tard.

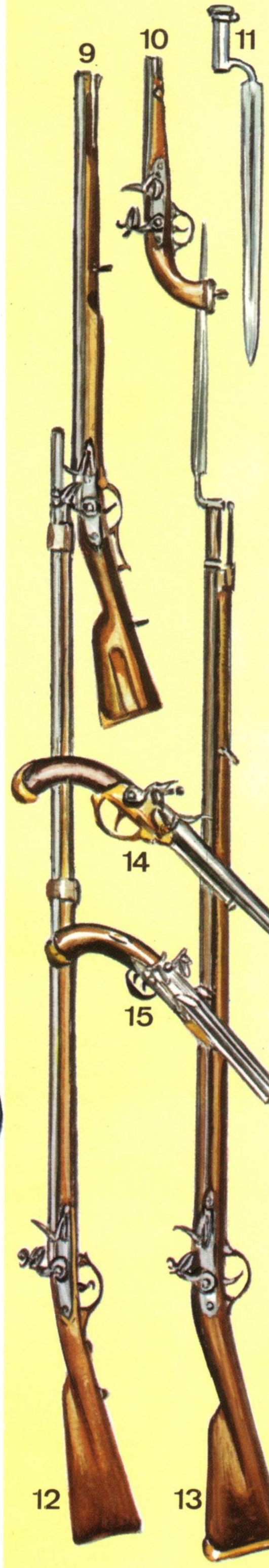
Le bombardement incessant de la cité aggravait de jour en jour la situation de Cornwallis qui, faute de munitions en suffisance, ne pouvait que riposter faiblement au tir des assiégeants.

Le 14 octobre, à la faveur de la nuit, deux groupes d'assaut — l'un américain et l'autre français — prirent chacun une redoute du périmètre anglais. Le combat fut acharné et les Américains purent se féliciter de l'entraînement extrêmement précieux que leur avait prodigué von Steuben : celui du combat à la baïonnette. De leur côté, les Français du régiment du Gâtinais conquirent leur objectif avec un allant irrésistible. Une tentative héroïque des Anglais pour reprendre les redoutes fut repoussée avec de lourdes pertes quelques jours plus tard. A bout de force, Cornwallis fut astreint à la capitulation le 19 octobre 1781. Superbes dans leurs uniformes impeccables, les Anglo-Allemands défilèrent au milieu de leurs vainqueurs, la rage au cœur mais la tête haute, au son des fifres et des tambours. C'était la fin, quoique les hostilités devaient encore traîner deux inutiles années. La république des États-Unis d'Amérique était née.

GUERRE D'INDÉPENDANCE (II)

1. Écossais de la « Black Watch ». — 2. Soldat de la « Legion Cavalry ». — 3. Officier de grenadiers anglais. — 4. Ranger. — 5. Chasseur (Allemand). — 6. Dragon (Allemand). — 7. Régiment Anspach-Bayreuth (Allemand). — 8. Régiment Anhalt-Zerbst (Allemand). — 9. Fusil de chasseur hessois. — 10. Pistolet belge. — 11. Baïonnette à douille. — 12. Mousquet de grenadier hessois. — 13. « Brown Bess » anglais. — 14. Pistolet North and Cheney (1799). — 15. Pistolet de cavalerie anglais.

1
2


9
10
11
14
15
12
13

3
4

5
6

7
8

Les armées de la fin du XVIII[e] siècle

Les démonstrations militaires du roi de Prusse Frédéric II avaient plongé les stratèges étrangers dans la perplexité. Une célèbre querelle opposa les partisans de « l'ordre mince » à ceux de « l'ordre profond » : faut-il préférer le principe de l'attaque en lignes allongées, donnant un plus grand développement au tir, à celui de l'attaque en colonnes massives ?

Le Français Guibert[1] s'efforça de jumeler les deux méthodes en permettant aux colonnes massives mais mobiles de se placer rapidement en ordre de bataille et de fournir dès lors une puissance de feu considérable.

A la fin du règne de Louis XVI cette solution était adoptée, et elle devait être poursuivie sous la République et l'Empire.

Le recrutement des soldats se faisait désormais avec beaucoup plus de soins. On s'engageait à partir de l'âge de seize ans, plus jeune encore pour les fils de soldats ayant fondé des familles de « tradition militaire ». Ces jeunes recrues faisaient leurs premières années de service comme élève-trompette ou élève-tambour. Les jeunes hommes grands et de visage agréable étaient fort recherchés; les affiches de recrutement stipulaient souvent ces détails, s'étendant ensuite sur les avantages multiples qui attendaient le futur soldat et décrivant dans les moindres détails l'uniforme rutilant qu'il aurait la joie de porter. Le soldat cessait d'être un aventurier et commençait à prendre conscience de cet esprit de corps particulier à chaque arme, avec ses traditions et ses chansons propres.

L'entraînement des troupes avait considérablement évolué et chaque régiment se faisait un point d'honneur de se montrer meilleur que les autres dans les parades et les revues.

La Maison du Roi avait ses régiments particuliers, les Gardes suisses en habit rouge, les Gardes du corps et les Gardes françaises.

Les chasseurs à pied furent créés à la fin du règne de Louis XVI pour répondre au besoin devenu indispensable de troupes légères.

L'artillerie avait déjà connu sous Louis XV un début de réforme sous l'impulsion de Gribeauval[2] qui, lieutenant-colonel français, avait servi l'Autriche et en avait ramené le titre de feld-maréchal. Repris sous Louis XVI, ses travaux consistèrent principalement à répartir l'artillerie en quatre catégories : artillerie de campagne, de siège, de place et de côte.

Le matériel de campagne fut allégé et rendu plus solide. De loin le plus important, il comprenait trois calibres : 12, 8 et 4, un obusier de 8 pouces

1. François de Guibert (1744-1790) est l'auteur d'un *Essai de tactique générale* et d'une *Défense du système de la guerre moderne*. Ses théories eurent une influence certaine sur la pensée militaire de Napoléon.
2. Jean-Baptiste de Gribeauval (1715-1789). Son artillerie fera les campagnes de la Révolution et de l'Empire.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (I)

1. Chasseur à pied. — 2. Infanterie de ligne. — 3. Volontaire belge. — 4. Dragon. — 5. Grenadier. — 6. Cuirassier. — 7. Hussard. — 8. Gendarme. — 9. Chasseur à cheval. — 10. Artillerie. — 11. Hussard d'escorte. — 12. Général. — 13. Commissaire du peuple aux armées. — 14. Aérostat d'observation.

L. & F. Funcken

et un obusier de 4. Ses canons avaient une portée de 1.500 mètres et une précision accrue, due à Gribeauval qui avait inventé la hausse mobile réglée par la vis de pointage : elle donnait au canon l'inclinaison exacte en rapport avec la distance du but.

Le génial artilleur inventa aussi la prolonge qui permettait le tir sans dételer.

A la même époque, une autre grande puissance, l'Angleterre, présentait une armée aux règles toutes différentes. La discipline y était beaucoup plus rude, plus rigide... et les manquements étaient réprimés avec la plus extrême dureté. Le fouet était souvent infligé; parfois 1.500 coups... répartis en plusieurs séances fort heureusement!

Le mousquet Tower pesant 15 livres était splendidement entretenu; chaque soldat portait sur lui les pièces de rechange nécessaires à son parfait fonctionnement. Sa portée était assez médiocre et son tir imprécis au-delà d'une quarantaine de mètres. L'expérience de la guerre d'Indépendance montra que les fusils des insurgés avaient une portée et une précision supérieures, tout en présentant l'inconvénient d'exiger un temps plus long pour le chargement.

La médiocrité des casernes, la mauvaise nourriture poussaient les officiers et les soldats à chercher au-dehors un logement plus accueillant, et comme la plupart des régiments stationnaient des dizaines d'années au même endroit, on vit nombre de militaires y exercer un autre métier ou gérer une petite ferme. Ce système devait perdurer jusqu'en 1881, où un système de roulement fit servir tour à tour les différents régiments dans les stations militaires de l'Empire.

En dépit de son inconfortable vie, le soldat anglais acquérait vite l'*old spirit* et n'usurpait pas sa réputation de vaillance et de ténacité. Il le prouva maintes fois au cours du siècle et notamment pendant le siège de Gibraltar par les Franco-Espagnols. Entre 1779 et 1783, les soldats du « Royal Sappers and Miners », pourtant occupés à défendre leur position, n'en creusèrent pas moins la plupart des galeries et casemates existant de nos jours sur le célèbre rocher.

L'expérience de la guerre de 1754 contre la France au Canada fit naître l'infanterie légère, constituée de soldats agiles et d'esprit vif; leur équipement était allégé et leur entraînement basé sur celui des « Rangers » américains. Le principe fut adapté à tous les régiments d'infanterie, qui comptèrent dès lors une compagnie légère.

Au début du XIXe siècle, les nombreux fantassins anglais utilisaient encore l'antique « Brown Bess », né vers 1690. Cette arme avait une portée effective de moins de cent mètres et une précision nulle; toutefois, en dépit de ces défauts, elle suffisait — l'histoire l'a montré — à jouer son rôle dans le feu de salve cher aux théories du temps. Cette arme tenait son nom de sa couleur brune qui s'étendait à son canon bruni à l'acide.

La cavalerie avait été dotée, elle aussi, de corps de dragons légers qui, depuis 1759, avaient prouvé leur grande utilité pour protéger les flancs de l'armée et intervenir rapidement aux endroits souhaités.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (II)

1. Carabinier (1793). — 2. Chasseur (1793). — 3. Dragon (1795). — 4. Fusilier (1791). — 5. Infanterie (1793). — 6. Carabinier (1792). — 7. Hussard. — 8. Grenadier (1791). — 9. Cavalerie (1792). — 10. Chasseur à cheval (1791). — 11. Cavalerie (1792). — 12. Carabinier (1792). — 13. Artilleur (1792).

1 2

3

4 5

6

7

8

9 10

11

12 13

Seule l'artillerie ne possédait pas encore la mobilité requise. Elle était traînée par de lourds chevaux de labour conduits au pas par des civils. En 1793, une innovation révolutionnaire créa une artillerie légère capable d'évoluer avec la cavalerie; sa mobilité lui valut le surnom de « Galloper Guns » et de « Flying Artillery ».

Poursuivant sur leur lancée, les chefs militaires anglais créèrent un véhicule hippomobile pour le transport rapide de l'infanterie (trente hommes assis dos à dos); mais cette étonnante réalisation ne connut pas d'utilisation sur le champ de bataille.

Pendant ce temps, il se passait en France des événements qui allaient bouleverser l'Europe entière. Le peuple anglais ne s'en étonnait guère. Les Français, excentriques à leurs yeux, avaient au fond le droit de secouer le joug de la monarchie absolue. Les rois d'Europe, eux, sentaient venir le danger; la France vit déferler sur elle les 90.000 Austro-Prussiens du duc de Brunswick. Ils furent arrêtés à Valmy (20 septembre 1792), battus à Jemmapes[1] le 6 novembre, et la Belgique fut annexée.

Le 1er février 1793, la Convention déclarait la guerre à l'Angleterre, mais les Autrichiens chassaient de Belgique ses armées tout en en gardant le chef, Dumouriez, à leur service. Au printemps, l'Europe entière se coalisait contre la France révolutionnaire.

La France donnait au monde l'exemple de ce que pouvait produire l'élan irrésistible d'un peuple défendant sa patrie. Rassemblés dans le désordre et l'anarchie, les « volontaires » avaient hâtivement appris le maniement des armes sous la férule des vieux sous-officiers de cette armée royale méprisée et disloquée par un trop grand zèle révolutionnaire.

Mal équipés, les ficelles remplaçant souvent le porte-giberne, mal chaussés et suppléant à la carence du ravitaillement par la maraude, ces soldats endiguaient l'avalanche ennemie au cri de « Vive la Nation » ou de... « Navarre sans peur », lancé par une habitude vieille de deux siècles.

L'entrain patriotique suppléait aux finesses manœuvrières. On attaquait de front et l'ardeur faisait le reste. Mais après Jemmapes, les revers apparurent et se multiplièrent; la Vendée royaliste se souleva.

« La victoire ou la mort », proclamait la Convention. Le 24 février 1793, elle mobilisait les célibataires de 18 à 40 ans, n'obtenant même pas la moitié des 300.000 appelés. Des peines terribles furent édictées contre les réfractaires et le 23 août la mobilisation générale rassemblait sous les armes 435.000 hommes âgés de 18 à 25 ans.

Carnot, un ancien officier du génie de l'armée royale, prit la direction de la Guerre et redressa la situation militaire, méritant le titre d' « Organisateur de la Victoire ». Parmi ses collaborateurs, il comptait un jeune officier : Napoleone Buonaparte.

Le 8 janvier 1794, l' « amalgame », maintes fois souhaité, était décidé par la Convention. Cette mesure devait réaliser la fusion entre l'armée et les volontaires, indisciplinés, en demi-brigades de trois bataillons.

L'opération s'effectua solennellement, aux accents de la « Marseillaise » : 213 bataillons de ligne et

1. Aujourd'hui Jemappes, en Belgique (province de Hainaut).

ARMÉE AUTRICHIENNE

1. Dragon flamand de l'Armée des patriotes (1789). — 2. Régiment de Vierzet (1795). — 3. Grenadier du Régiment de Wurtemberg (1795). — 4. Maréchaussée (1793). — 5. Dragon du Régiment de Namur, Armée des patriotes (1789). — 6. Porte-drapeau du Régiment de Clerfayt (1792). — 7. Régiment de ligne (1790). — 8. Régiment de l'Archiduc Joseph (1802). — 9. Dragon de Latour (1790).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

725 bataillons de volontaires formèrent 213 demi-brigades.

Les vieilles troupes en blanc endossèrent l'habit bleu des volontaires. C'est ainsi que les jeunes « bleus » de la Révolution donnèrent leur surnom aux jeunes soldats d'aujourd'hui.

A la même époque, la Commission centrale de fabrication des armes et des poudres améliora considérablement l'approvisionnement des armées; la défense nationale utilisa les derniers progrès de la science; le télégraphe Chappe et l'aérostation[1].

Du chaos des premières années, Carnot avait fait surgir une armée qui, si elle n'était pas encore parfaitement prête, n'en commençait pas moins à se montrer efficace. Jourdan, Hoche, Pichegru et Bonaparte se virent attribuer respectivement les armées du Nord, de la Moselle, du Rhin et d'Italie.

Désormais, on n'improvisait plus, on étudiait avec soin les positions de l'ennemi et l'on cherchait à utiliser au mieux les différentes unités. L'ennemi reculait partout devant une nation qui sacrifiait tout à la guerre... jusqu'aux cordonniers qui devaient livrer cinq paires de souliers par décade; souliers à bouts carrés pour empêcher les soldats de les revendre aux civils.

Les armées de la République n'attendaient plus qu'un chef de 26 ans, le général Bonaparte, pour connaître une immortelle gloire.

En Italie, Bonaparte écrasait les Autrichiens à Montenotte, Millesimo, Dego; les Sardes à Mondovi (avril 1796). Le mois suivant, c'était la victoire de Lodi, puis Castiglione le 5 août et enfin Arcole où le jeune général chargeait en tête de ses troupes (15-16 et 17 novembre). Après une nouvelle victoire à Rivoli (14 janvier 1797), Bonaparte signait un armistice avec les Autrichiens essoufflés, le 7 avril 1797.

Restait l'Angleterre. Bonaparte, qui jugeait impossible une invasion des îles Britanniques, décida de frapper en Égypte, menaçant ainsi la route des Indes.

Le 1er juillet 1798, Napoléon Bonaparte débarqua à Alexandrie avec une partie de l'armée d'Italie et les meilleures troupes de l'armée du Rhin; parmi ses officiers se trouvaient Lannes, Berthier, Murat, Desaix et Kléber. En outre, le jeune général en chef emmenait avec lui une équipe de savants, jetant ainsi les bases de l'égyptologie moderne.

Une première bataille voyait la défaite des mameluks au pied des pyramides; mais le 1er août, Nelson détruisait la flotte de Bonaparte dans le port d'Aboukir. Poussant vers l'est, les Français défirent une armée turque du pacha de Damas au mont Thabor (16 avril 1799), pour échouer devant Saint-Jean-d'Acre commandé par un officier anglais.

Après avoir perdu 5.000 hommes, Bonaparte ordonna la retraite qui fut un long calvaire pour son armée; ce qui ne l'empêcha pas d'écraser une armée turque de débarquement à Aboukir, le 25 juillet 1799.

Définitivement dégoûté des mirages orientaux, Bonaparte abandonna le commandement de l'armée d'Égypte à Kléber et regagna la France.

1. Voir page 25.

ARMÉE D'ÉGYPTE

1. Dragon de Kléber. — 2. Régiment de dromadaires. — 3. Trompette du même régiment. — 4. Hussard. — 5. Grenadier des demi-brigades. — 6. Infanterie légère. — 7. Légion copte. — 8.-9. Demi-brigade (1801).

1
2
3
4
5
6
7
8
9

Les guerres napoléoniennes

L'expédition d'Égypte avait suscité dans toute l'Europe la haine et la crainte des Français; une nouvelle coalition se forma sous l'instigation du plus jeune premier ministre de l'histoire d'Angleterre : William Pitt. Le résultat ne tarda pas à s'en faire sentir : l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Turquie et le royaume de Naples prirent l'initiative. A peine rentré d'Égypte, Bonaparte apprit la perte de l'Italie où Moreau, Jourdan et Macdonald avaient été battus par le général Souvarov[1], dont les manœuvres égalaient en rapidité celle du futur Napoléon.

C'était au général Masséna qu'allait revenir l'honneur de sauver la République : il parvint à garder la Suisse en écrasant les Russes de Korsakov[2] près de Zurich, tandis que Brune forçait les Anglais à évacuer la Hollande.

Pendant ce temps, le général Bonaparte, dont l'auréole n'avait été aucunement ternie par le fiasco égyptien, comprenait que la France — ruinée par l'incapacité et la rapacité du Directoire — attendait l'homme qui la sauverait du marasme.

Le coup d'État du 18 brumaire de l'an VIII (9 novembre 1799) plaçait trois consuls à la tête de l'État, mais en fait, Bonaparte était le seul maître de la France.

Les premières préoccupations militaires du premier consul portèrent remède à la déplorable situation dans laquelle se trouvait l'armée. Il rouvrit ses portes aux vétérans, retraités, émigrés et aux officiers de l'ancien régime. Il rééquipa les troupes, aligna la solde, constitua l'état-major en corps particulier, remplaça les charretiers civils par un train d'artillerie. En même temps, il perfectionnait le système divisionnaire en composant chaque division de plusieurs demi-brigades d'infanterie, d'un régiment de cavalerie légère et d'une douzaine de canons; le restant de la cavalerie et de l'artillerie constituait une réserve mobile. La Garde consulaire était déjà l'ébauche de la future Garde impériale.

Entre-temps, l'armée d'Égypte avait fort à faire : les forces anglaises du général Abercrombie[3] avaient débarqué à Aboukir près d'Alexandrie, à l'endroit même où Nelson avait détruit les navires de Bonaparte trois années plus tôt.

Le débarquement anglais, qui devait en principe s'effectuer de nuit, dut se faire en pleine matinée du fait du retard de plusieurs bateaux au rendez-vous initial. Violemment canonnés et sabrés par la cavalerie française avant même d'avoir sauté sur le sable, les Anglais connurent tout d'abord de fort mauvais moments, mais ils parvinrent à s'accrocher et puis à débarquer toutes leurs troupes.

Quelques jours plus tard, une violente contre-attaque française ouvrit la bataille dite d'Alexandrie,

1. Alexandre Vassiliévitch Souvarov ou Souvorov (1729-1800), qui avait guerroyé en Pologne et remporté des victoires contre les Turcs, fut mis à la tête des armées chargées de chasser les Français d'Italie.
2. Alexandre Mikhaïlovitch Korsakov (1753-1840).
3. Sir Ralph Abercrombie (1734-1801) combattit les Français en Hollande, aux Antilles et en Égypte.

ARMÉE FRANÇAISE SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

1. Officier de grenadiers à cheval (1803). — 2. Carabinier à cheval (1801). — 3. Artilleur à cheval (1812). — 4. Sergent de grenadiers de la Garde consulaire (1802). — 5. Artilleur à pied (1801). — 6. Gendarme d'élite (1802).

1
2
3
4
5
6

le 21 mars peu avant la tombée de la nuit. Les soldats du 28e d'Infanterie anglaise se virent assaillis et encerclés par une forte colonne de grenadiers français du régiment des « Invincibles ». Retranchés dans une redoute à demi terminée et dans les ruines d'un palais, les Anglais soutinrent héroïquement la pression d'un ennemi décidé et supérieur en nombre. Leur héroïque résistance sauva l'armée anglaise d'une défaite certaine. Une charge furieuse de la cavalerie française, soutenue par trois divisions d'infanterie, vint se briser sur le gros de l'armée anglaise, qui resta maîtresse du champ de bataille. Elle avait perdu son chef, 70 officiers et 1.306 hommes. Les Français avaient abandonné 3.000 des leurs sur le terrain.

En mémoire de leur combat sur deux fronts, les soldats du 28e d'Infanterie eurent désormais le droit de porter le *backnumber*, c'est-à-dire le numéro de leur régiment au dos de leur coiffure.

Le souvenir de cette action héroïque est perpétué par les soldats du « Gloucestershire Regiment »; le numéro 28 a été remplacé par un petit sphinx qui se porte, lui aussi, curieusement, sur l'arrière du béret.

Après cette bataille, l'armée française, abandonnée à elle-même, ne livra plus que des combats sporadiques et fut astreinte à la capitulation. Les régiments anglais qui avaient pris part à la campagne purent orner leurs drapeaux d'un sphinx surmontant le mot « Egypt ».

Mais à ce moment, l'Europe ne songeait guère à l'Égypte! En Allemagne, Moreau, auquel Bonaparte avait confié 120.000 de ses meilleurs soldats, avait remporté les victoires de Biberach[1], Höchstädt et Hohenlinden[2] avec Ney et Grouchy... au prix toutefois de beaucoup plus de temps que ne l'aurait voulu Bonaparte.

En Italie, Masséna avait reculé devant les 80.000 Autrichiens de von Melas[3].

Le moment était venu, pour Bonaparte, de remettre « la main à la pâte ». A la tête de l' « Armée de réserve », il franchissait le col du Grand-Saint-Bernard du 15 au 20 mai au prix de difficultés inouïes. Le 9 juin, l'avant-garde française commandée par Lannes battait l'armée autrichienne qui venait de contraindre Masséna à la reddition de Gênes. Le 14 juin, Bonaparte rencontrait Melas et l'armée autrichienne à Marengo. A trois heures de l'après-midi ses troupes reculaient, se débandaient sous les boulets quand soudain, vers sept heures du soir, Desaix apparut et sauva la situation avant d'être tué à la tête de la division Boudet[4].

Bonaparte recueillit tous les lauriers et son prestige s'en trouva inébranlablement cimenté.

La paix fut signée à Lunéville en 1801 et, jusqu'en 1802, le premier consul s'attacha à organiser l'armée selon ses conceptions personnelles : la « Grande Armée » allait naître.

L'armée de 1801 était en très mauvais état matériel; les campagnes successives avaient usé les uniformes et les armes, rendu rares les chevaux de réserve.

La paix d'Amiens, signée avec l'Angleterre en mars 1802, permit à la France de redonner un certain essor à son industrie languissante.

1. Aujourd'hui en Allemagne occidentale, land de Bade-Wurtemberg.
2. Localités de Bavière.
3. Michael von Melas (1729-1806), vaincu à Marengo.
4. C'est à cette division qu'est due également la victoire d'Essling (1809).

ARMÉE FRANÇAISE SOUS L'EMPIRE (I)

1. Garde impériale, Génie. — 2. Caporal de voltigeurs (1804). — 3. Pupille de la Garde impériale. — 4. Grenadier de la Garde impériale. — 5. Gendarme d'élite à pied de la Garde impériale. — 6. Voltigeur d'infanterie de ligne (1807). — 7. Grenadier d'infanterie de ligne en tenue d'hiver (1807). — 8. Fusilier d'infanterie de ligne (1807). — 9. École polytechnique (1809). — 10. Tambour de fusiliers (1807).

10

1

2

3

4

5

6

7

8

9

Le 2 août 1802, Napoléon Bonaparte était élu consul à vie. Le 2 décembre 1804, il se faisait couronner empereur des Français, à Notre-Dame de Paris, le lendemain au Champ-de-Mars, les régiments recevaient leurs nouveaux emblèmes : les aigles impériales.

En 1805, Napoléon possédait une armée d'environ 450.000 fantassins, composée de 90 régiments de ligne et de 26 régiments légers. Les fantassins étaient armés du fusil à silex de l'ancien régime, de la baïonnette et d'un petit sabre légèrement recourbé nommé briquet. Forte de 80.000 hommes, la cavalerie se divisait en grosse cavalerie avec ses cuirassiers, en cavalerie de ligne avec ses dragons et ses lanciers, et en cavalerie légère avec ses chasseurs et ses hussards.

L'artillerie, toujours celle de Gribeauval, totalisait un effectif de 30.000 hommes au début du règne pour atteindre plus du double quelques années plus tard.

L'unité tactique était une compagnie de 120 hommes pour une division de 8 pièces, ayant une portée de 3.000 mètres et tirant deux coups à la minute.

La Garde consulaire avait fait place à la Garde impériale, forte de 8.000 hommes de toutes armes (dont 5.000 fantassins et 2.000 cavaliers), dotée de 24 canons. Ceux qui en faisaient partie étaient d'anciens sous-officiers, ou bien des soldats d'élite ayant au moins six ans de service. Les plus beaux et les plus grands servaient dans les grenadiers et, pour ne pas faire de jaloux, les moins favorisés par la taille servaient dans les voltigeurs. Le soldat y avait le rang de sergent, le caporal celui de sergent-major et le sergent-major celui de sous-lieutenant.

Ce corps, qui devait devenir plus célèbre que tous les autres, passa à 25.000 hommes en 1809 et posséda jusqu'à l'effectif d'une armée en 1812.

La paix avait pris fin en 1803 ; Napoléon concentra sa Grande Armée aux environs de Boulogne, se préparant à rééditer l'exploit de Guillaume le Conquérant. Il fit construire toute une flotte de péniches à fond plat, suscitant la panique de l'autre côté du « Channel », provoquant aussi les enrôlements massifs dans les corps de volontaires. Mais, à l'automne 1805, Napoléon fit soudain lever le camp : aigles en tête, la Grande Armée partit vers l'est à marches forcées, avec pour objectif Vienne.

L'Angleterre devait cette volte-face à la vigilance de sa flotte de guerre et... au peu de stabilité des péniches de débarquement.

La Grande Armée était pour la première fois divisée en sept corps, placés chacun sous les ordres d'un maréchal. Napoléon avait sous ses ordres dix-huit maréchaux âgés de 34 à 51 ans; ils se nommaient : Augereau, Bernadotte, Berthier, Bessières, Brune, Davout, Jourdan, Kellermann, Lannes, Lefebvre, Masséna, Moncey, Mortier, Murat, Ney, Pérignon, Sérurier et Soult.

La moyenne d'âge des colonels était de 39 ans, celle des généraux 29! Ce sont de tels cadres, jeunes et vigoureux, secondés par un corps de sous-officiers chevronnés et une troupe endurante, assoiffée de gloire, qui allaient contraindre l'Europe à se mettre à genoux devant l'Empereur.

Chaque corps d'armée, de 25 à 30.000 hommes, comprenait son état-major, deux ou trois divisions d'infanterie, une de cavalerie légère, son artillerie propre et des centaines de fourgons.

ARMÉE FRANÇAISE SOUS L'EMPIRE (II)

1. Dragon de l'Impératrice (1802-1814). — 2. Cuirassier (1812). — 3. Lancier de la Garde impériale. — 4. Carabinier (1812). — 5. Grenadier monté de la Garde impériale. — 6. Chasseur à cheval de la Garde impériale. — 7. Mameluk de la Garde impériale. — 8. Lancier polonais de la Garde impériale.

1

2

3

4

5

6

7

8

De plus, l'Empereur disposait d'une « Réserve générale de cavalerie » où se rencontraient cuirassiers, carabiniers, dragons, hussards et chasseurs, et de son artillerie légère formant « l'Avant-Garde générale », placée sous les ordres d'un chef éprouvé.

Enfin, une « Réserve d'artillerie », composée des « grandes batteries » de 50, 100 et 150 canons, totalisait, en 1805, 21.950 pièces d'artillerie diverses... et elle grossit encore par la suite.

Comme un torrent la Grande Armée déferla vers le Rhin et prit au piège, par d'habiles feintes, les 40.000 Autrichiens de von Mack[1]. Ce dernier, réalisant trop tard sa position, tenta de s'échapper mais se heurta aux seconds de l'Empereur à Wertingen, à Memmingen, puis à Elchingen[2], d'où il courut s'enfermer dans Ulm : il y capitula avec les 27.000 hommes qui lui restaient (13 octobre 1805).

Cette succession de victoires acquises en moins de deux semaines fit dire aux soldats : « Ce n'est pas avec nos bras, c'est avec nos jambes que l'Empereur bat les Autrichiens. »

Mais les Russes du borgne Koutousov[3] approchaient : Napoléon leur lança son Avant-Garde générale. Les Russes préférèrent reculer et, franchissant le Danube, allèrent rejoindre les renforts de Buxhovden[4] à Olmütz[5].

Le 13 novembre, Napoléon entrait à Vienne, et sans guère prendre le temps de souffler, forçait les Austro-Russes au combat entre Pratzen et Austerlitz[6] le 2 décembre. La veille, observant l'ennemi, il avait annoncé : « Avant demain soir, cette armée est à moi. »

La bataille d'Austerlitz, appelée aussi des « trois empereurs » (Napoléon, François II d'Autriche et Alexandre Ier de Russie), opposait 105.000 Austro-Russes à 60.000 Français. En moins d'une heure, la gauche des alliés était enfoncée; à une heure de l'après-midi, des milliers de Russes acculés se noyèrent dans les étangs gelés... la victoire était acquise! A la lueur d'un pâle soleil, 30.000 prisonniers défilèrent, les drapeaux chamarrés s'entassaient en amas innombrable; les canons pris à l'ennemi allaient servir à couler la colonne Vendôme, édifiée en l'honneur de la Grande Armée.

Napoléon put alors dire à ses soldats : « Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire... Il vous suffira de dire : j'étais à Austerlitz! pour que l'on réponde : voilà un brave! »

La paix fut signée le 27 décembre. Une paix qui, cette fois, semblait devoir durer car même l'Angleterre se montrait désireuse de traiter avec l'Ogre.

Le ministre des Affaires étrangères d'Angleterre, Charles James Fox, avait succédé à Pitt et, jugeant la guerre incompatible avec la civilisation, avait le plus vif espoir de voir régner la paix. Mais ses efforts restaient vains : « L'Europe est au bord du gouffre », disait-il. Hélas, la mort l'empêcha de persévérer dans son œuvre de réconciliation et bientôt les hostilités reprirent.

Cette fois, c'était la Prusse de Frédéric-Guillaume III, indigne successeur du « vieux

1. Karl von Mack (1752-1828).
2. Localités de Bavière. Le maréchal Ney reçut le titre de duc d'Elchingen.
3. Mikhaïl Illarionovitch Golenichtchev Koutousov ou Koutouzov (1745-1813) : Napoléon le retrouvera sur la Moskova et au cours de la retraite de Russie.
4. Frédéric de Buxhovden (1750-1811) commanda l'aile gauche des Russes à Austerlitz.
5. Aujourd'hui Olomouc, en Tchécoslovaquie.
6. Aujourd'hui Slavkov, en Tchécoslovaquie.

ARMÉE FRANÇAISE SOUS L'EMPIRE (III)

1. Gendarme d'élite à cheval. — 2. Trompette de lanciers de la Garde impériale. — 3. Conscrit chasseur de la Garde impériale. — 4. Voltigeur de la Garde impériale. — 5. Garde d'honneur. — 6. Train d'artillerie et des équipages de la Garde impériale. — 7. Éclaireur de la Vieille Garde.

1

2

3

4

5

6

7

L & F. F.

Fritz », et la Russie qui, jointes à l'Angleterre, se rebiffaient contre l'Empereur. Ce dernier réagit comme la foudre. Son objectif : écraser la Prusse avant que n'arrivent les Russes.

L'armée prussienne n'avait pas de secret pour Napoléon, qui connaissait ses évolutions rigides, sa solide cavalerie et son excellente artillerie. Mais les officiers généraux de Frédéric-Guillaume III étaient des vieillards attardés, fidèles aux théories bien dépassées du Grand Frédéric.

A la fin septembre 1806, 175.000 Prussiens se présentaient entre Eisenach et Iéna[1] sur un front de 100 kilomètres. Se décidant à prendre l'offensive, les Prussiens dirigèrent le gros de leur armée, 125.000 hommes, vers le Main pour couper les communications des Français, tandis que Hohenlohe[2] partait à leur rencontre avec 50.000 hommes.

Pendant ce temps, Napoléon avait secrètement dirigé ses colonnes vers la Saxe, et bientôt Hohenlohe se heurtait à Murat qui le forçait à reculer. Lannes, de son côté, battait le prince Louis de Prusse à Saalfeld. Aussitôt, le gros de l'armée prussienne se mit en retraite vers Magdebourg et Berlin, mais il était déjà trop tard. Napoléon leur coupait la route et déclenchait une double bataille : l'une à Auerstedt[3], l'autre à Iéna où l'Empereur commandait en personne.

C'est le 14 octobre, sous un lumineux ciel d'automne, que commença la bataille d'Iéna; quelques heures plus tard, les Prussiens, complètement défaits, cédaient la place aux vainqueurs. Ils avaient perdu 20.000 tués ou blessés, 40.000 prisonniers dont 20 généraux, une trentaine de drapeaux et 300 canons.

Durant la bataille, un grenadier de la garde, impatient de se battre, s'était écrié : « En avant! » Napoléon — qui ne manquait jamais une riposte à ajouter à sa légende — répliqua : « Qu'est-ce? Ce ne peut être qu'un jeune homme sans barbe au menton qui préjuge de ce que je dois faire. Qu'il attende d'avoir commandé dans toutes les batailles rangées avant de prétendre me donner des conseils. »

A cette éclatante victoire, qui marquait l'apogée de la gloire napoléonienne, vinrent encore s'ajouter les 14.000 prisonniers et les 100 pièces d'artillerie prises lors de la capitulation d'Erfurt. Après l'entrée à Berlin de Napoléon, le 27 octobre, le roi de Prusse n'avait plus que 15.000 hommes; son armée s'était écroulée comme un château de cartes.

L'Angleterre et la Russie ne désarmèrent pas pour autant. Décidé à en finir avec sa vieille ennemie, Napoléon instaura contre elle le blocus continental, une mesure fort illusoire qui n'impressionna guère les sujets du roi George III. Quant aux Russes, le génial stratège se porta à leur rencontre en Pologne, où la Grande Armée et ses alliés éprouvèrent les premières morsures de l'hiver.

Parvenu à Varsovie sur les talons de Murat, le 19 décembre 1807, Napoléon trouva 60.000 Russes sur le Narev, qui y attendaient des renforts. Franchissant la Vistule, Napoléon les battit à Kzarnowo, Pultusk, Golymin et Soldau[4]. La saison s'avançait et le froid se faisait de plus en plus vif; la Grande Armée aurait volontiers soufflé jusqu'au printemps

1. En allemand Jena; aujourd'hui en Allemagne orientale, de même qu'Eisenach, Saalfeld et Magdebourg.
2. Friedrich Ludwig Hohenlohe (1746-1818), général prussien vaincu à Iéna.
3. Village à 20 km au nord d'Iéna.
4. Toutes ces localités sont en Pologne.

ARMÉES ÉTRANGÈRES

1. Fusilier prussien (1806). — 2. Mousquetaire prussien (1806). — 3. Grenadier prussien (1806). — 4. Infanterie danoise (1814). — 5. Grenadier russe (1806). — 6. Hussard de Blücher (1806). — 7. Garde du corps prussien (1815). — 8. Cosaque prussien (1813). — 9. Grenadier prussien (1815). — 10. Chasseur prussien (1815). — 11.-12. Garde prussien (1815). — 13. Garde prussien (1812).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13

— le général russe Bennigsen[1] et ses soldats ne l'ignoraient pas et étaient bien décidés à exploiter la situation. Ney et Bernadotte reculèrent, cherchant à attirer les Russes là où l'Empereur voulait les voir venir. Un courrier de Bernadotte malencontreusement capturé dévoila le piège aux Russes, ce qui ne leur évita pas de se trouver face à face avec les Français à Eylau[2], le 8 février 1807.

Aveuglé par la tempête de vent et de neige, le corps d'Augereau fut taillé en pièces, mais Murat surgit à la tête de 80 escadrons, charge formidable qui enfonça le front ennemi. L'attaque de Davout sur la gauche, puis de Ney sur la droite fit enfin fléchir les Russes. La lutte avait été furieuse et le carnage effroyable; 50.000 hommes dont 30.000 Russes étaient hors de combat. Le champ de bataille présentait un horrible spectacle qui impressionna fortement l'Empereur. Et pourtant, « cette inutile boucherie » ne rapportait pas les fruits escomptés. Les Russes se reformaient déjà dans le camp retranché de Heilsberg.

Napoléon mit à profit cette pause pour réorganiser son armée et rameuter les troupes de la Confédération du Rhin, de même que celles d'Espagne et de France.

Au printemps, les hostilités reprirent par la prise de Dantzig[3] le 26 mai, pour aboutir après quelques engagements mineurs à la journée de Friedland[4] le 14 juin, l'anniversaire de Marengo.

Commencée à trois heures du matin, la bataille ne s'achevait qu'à dix heures et demie du soir par la défaite, cette fois décisive, des Russes qui perdirent 20.000 hommes et s'enfuirent sur le Niémen. Deux jours plus tard, Königsberg[5] tombait, et le 19 juin, Napoléon entrait à Tilsit[6] où il signait la paix avec Alexandre Ier le 7 juillet suivant.

Mise en question après Eylau, la réputation d'invincibilité de l'armée française reprenait tout son lustre.

Le traité de Tilsit restituait à la Prusse, à la demande du tsar, une partie des territoires confisqués par l'Empereur. Réduite néanmoins de 10 à 6 millions d'habitants, la Prusse, « martyre de la patrie allemande », allait en concevoir envers la France une haine et un désir de revanche que le temps n'effacerait pas aisément.

Napoléon, lui, était pleinement satisfait de voir tous ses rêves réalisés et envisageait déjà le partage du monde avec son grand allié russe. Les deux empereurs étaient ravis de s'entendre appeler par leurs troupes « Empereur d'Occident » et « Empereur d'Orient ». Car les soldats, eux aussi, fraternisaient gaiement après s'être entre-tués farouchement... Mais cédons la parole au capitaine Coignet, qui nous a laissé un témoignage vivant et détaillé de ces agapes fraternelles :

« On donna l'ordre de se préparer pour donner un repas à la garde russe, et de faire des tentes, très longues et larges, avec toutes les ouvertures sur la même ligne, et des plantations de beaux sapins. La moitié partit avec des officiers pour en chercher, et l'autre moitié fit les tentes. On donna huit jours et huit lieues de pays en arrière pour

1. Lévin Léontiévitch Bennigsen (1745-1826) avait été au service de Catherine II; il s'illustra à Eylau et à Leipzig.
2. Aujourd'hui Bagrationovsk, en U.R.S.S.
3. Aujourd'hui Gdansk, en Pologne.
4. Aujourd'hui Pravdinsk, en U.R.S.S.
5. Aujourd'hui Kaliningrad, en U.R.S.S.
6. Aujourd'hui Sovietsk, en U.R.S.S.

INFANTERIE ANGLAISE

1. Infanterie de marine (1799). — 2. Infanterie de ligne (1799). — 3. Génie (1813). — 4. Soldat du « Bank Volunteers » (1804). — 5. Soldat du « North British Fusiliers » (1805). — 6. Grenadier écossais (1815). — 7. Infanterie anglaise (1815).

1

2

3

4

5

6

7

se procurer des vivres. On partit en bon ordre; et le même jour, les provisions étaient chargées. Le lendemain on arrivait au camp avec plus de cinquante voitures chargées et les paysans pour les conduire; tous contents. Ils croyaient bien que les voitures traînées par les bœufs resteraient au camp, mais elles furent congédiées tout de suite, et ils sautaient de joie.

Le 30 juin 1807, notre repas était sur la table à midi. On ne peut pas voir des tables mieux décorées, avec des surtouts en gazon garni de fleurs. Au fond de chaque tente, deux étoiles, et le nom des deux grands hommes tracés en fleurs, avec les drapeaux français et russes.

Nous partîmes en corps pour aller au-devant de cette belle garde qui arrivait par compagnie; nous prîmes chacun notre géant par-dessous le bras, et comme ils n'étaient pas aussi nombreux que nous, nous en avions un pour deux. Ils étaient si grands que nous pouvions leur servir de béquilles. Moi, qui étais le plus petit, j'en tenais un seulement. J'étais obligé de regarder en l'air pour lui voir la figure; j'avais l'air d'être son petit garçon. Ils furent confus de nous voir dans une tenue si brillante : il fallait voir nos cuisiniers bien poudrés, en tabliers blancs pour servir. On peut dire que rien n'y manquait.

Nous plaçâmes nos convives à table, entre nous, et le dîner fut bien servi. Voilà la gaieté qui se fait parmi tout le monde!... Ces hommes affamés ne purent se contenir; ils ne connaissaient pas la réserve que l'on doit observer à table. On leur servit à boire de l'eau-de-vie; c'était la boisson du repas. Avant de la leur présenter, il fallait en boire et leur présenter le gobelet en fer-blanc qui contenait un quart de litre. Son contenu disparaissait aussitôt. Ils avalaient des morceaux de viande gros comme un œuf à chaque bouchée. Ils se trouvèrent bientôt gênés; nous leur fîmes signe de se déboutonner, en en faisant autant. Les voilà qui se mettent à leur aise; ils étaient serrés dans leur uniforme par des chiffons pour se faire une poitrine large. C'était dégoûtant à voir tomber ces chiffons.

Il nous arrive deux aides de camp, un de notre Empereur et un de l'empereur de Russie, pour nous prévenir de ne pas bouger, que nous allions recevoir leur visite. Les voilà qui arrivent. Du signe de la main, notre Empereur dit que personne ne bouge. Ils firent le tour de la table, et l'empereur de Russie nous dit : « Grenadiers, c'est digne de vous, ce que vous avez fait. »

Après leur départ, nos Russes, qui étaient à leur aise, recommencèrent à manger de plus belle. Nous voilà à les pousser en viande et en boisson, et comme ils ne peuvent plus manger tant de rôtis servis sur la table, que font-ils? Ils mettent leurs doigts dans leurs bouches, restituent leur dîner et recommencent comme de plus belle. C'était dégoûtant à voir de pareilles orgies; ils firent ainsi trois cuvées dans leur dîner. Nous reconduisîmes le soir ceux que nous pûmes emmener; une partie resta sous les tables. Un de nos farceurs voulut se déguiser en Russe, et fit quitter à l'un d'eux l'uniforme; ils échangèrent et partirent bras dessus, bras dessous. Arrivés dans la belle rue de Tilsit, notre farceur quitte le bras de son Russe, il rencontre un sergent russe, auquel il ne fait pas de salut, et qui lui applique deux coups de canne sur les épaules. Se voyant frappé, il oublie son déguisement, saute sur le sergent et le terrasse. Il l'aurait tué, si on l'avait laissé faire, sous le balcon des deux empereurs qui regardaient

CAVALERIE ANGLAISE

1. Dragon (1815). — 2. « Horse Guard » (1813). — 3. Hussard (1815). — 4. Dragon léger (1800). — 5. Officier de dragons (1811). — 6. Dragon royal (1804).

1
2
3
4
5
6

la troupe joyeuse. Cette scène les fit bien rire; le sergent resta sur place, et tout le monde fut content, surtout les soldats russes. »

Le « grand dessein » dont les bases venaient d'être jetées entre le tsar et l'empereur exigeait un durcissement du fameux blocus continental contre l'Angleterre, et pour commencer il fallait mettre le Portugal et l'Espagne à la raison.

Les pertes françaises, dissimulées dans les bulletins, n'en étaient pas moins effectives; Napoléon procéda à des levées anticipées sur les conscrits de 1807 et 1808, soit 160.000 hommes.

La mauvaise grâce des nouveaux appelés s'effaçait vite au contact des anciens et de leurs récits exaltants.

Aussi est-ce avec entrain que l'armée, commandée par Murat, envahit la Péninsule au début de l'année 1808. L'émeute du 2 mai 1808 à Madrid prit tout le monde au dépourvu; ces Espagnols méprisés s'avéraient tout à coup de redoutables adversaires. La répression impitoyable qui suivit inspira à Goya, témoin de ces scènes horribles, une série de toiles et de dessins qui représentent de façon hallucinante toute l'horreur de la guerre. A peine étouffée à Madrid, la révolte s'étendit à toute l'Espagne, offrant aux Anglais l'occasion d'intervenir sur le Continent et de montrer à l'arrogant empereur que l'Angleterre n'avait pas dit son dernier mot. Parmi les généraux du corps expéditionnaire anglais se trouvait Arthur Wellesley, le futur duc de Wellington; à peine débarqué, il battait le maréchal Junot qui capitulait le 30 août à Sintra, sept jours après les 18.000 hommes de Dupont[1] à Bailen. La riposte n'allait pas tarder.

Réalisant la gravité de la situation de ses collaborateurs, Napoléon accourait au début de novembre 1808 avec 175.000 hommes aguerris. Il battait l'armée espagnole et forçait les Anglais à rembarquer le 16 janvier 1809.

Mais la résistance héroïque des Espagnols avait porté un coup sensible au prestige de l'armée française. Une cinquième coalition se forma entre l'Autriche et l'Angleterre.

Au printemps de 1809, l'Autriche ouvrit la campagne avec 500.000 hommes bien préparés, tandis que l'Espagne retenait les meilleurs soldats de l'Empereur. Ce dernier rassembla les conscrits de 1810, ceux des classes antérieures et les contingents allemands : 300.000 hommes... mais ce n'était plus les soldats d'Austerlitz. Galvanisés par leur chef, ils allaient pourtant vaincre, le 6 juillet 1809, après une campagne brillante.

Wagram[2], « bataille des canons » (96.000 coups tirés par les Français), avait opposé 350.000 hommes et avait fait 25.000 morts de chaque côté. Napoléon était parvenu au faîte de sa puissance et commandait à plus de 70 millions de sujets.

C'est de cette mosaïque de peuples qu'il tira, au printemps de 1812, les 600.000 hommes destinés à punir le tsar Alexandre Ier, qui avait osé lui intimer l'ordre d'évacuer la Russie. Refusant le choc décisif que recherchait Napoléon, le rusé Koutousov reculait avec ses 250.000 hommes, brûlant tout sur son passage. En août, l'armée impériale avait déjà

1. Pierre Dupont de l'Étang (1765-1840), général sous la Révolution, se distingua à Marengo et à Ulm, fut destitué après la capitulation de Bailen, puis réhabilité par Louis XVIII.
2. Bourg de Basse-Autriche, au nord-est de Vienne.

ARMÉES ÉTRANGÈRES

1. Cuirassier suédois (1809). — 2. Grenadier espagnol (1808). — 3. Hussard de Croÿ (1814). — 4. Légion belge (1814). — 5.-6. Infanterie de ligne belge au service de la Hollande (1815). — 7. Landwehr autrichienne (1809). — 8. Grenadier-sapeur espagnol (1808). — 9. Chevau-léger belge (1815). — 10. Chasseur à pied belge (1815). — 11. Carabinier à cheval hollandais (1814).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

perdu 150.000 hommes par maladie ou désertion, ainsi qu'une bonne moitié de ses chevaux.

Le 7 septembre, elle se heurtait à Koutousov, qui, entouré de 140.000 hommes, était décidé à défendre Moscou, la « ville sainte ».

La bataille de Borodino[1] s'engagea; ce fut la plus sanglante, la plus meurtrière des batailles de l'Empire avec ses 100.000 morts, sans pour autant être décisive. Moscou fut occupée mais incendiée sur l'ordre de Rostopchine; elle devait mêler à ses cendres celles de 20.000 blessés et malades surpris par le feu.

Puis ce fut la retraite tardive et l'arrivée du « Général Hiver » qui venait à l'aide de Koutousov et de ses cosaques pour grignoter les 90.000 survivants faméliques de la splendide Grande Armée du printemps. Quarante-cinq mille rescapés seulement devaient atteindre l'Allemagne.

Mais l'empereur rentré en France s'activait à reconstituer une nouvelle armée et, fait extraordinaire, y parvenait : 673.000 hommes... et enfants, car les « Marie-Louise », les conscrits de 1813, âgés de moins de 20 ans, pliaient sous le poids de leur équipement.

Parti d'Erfurt le 26 avril, Napoléon remportait contre Blücher la bataille de Lützen[2], le 2 mai; puis celle de Bautzen[3], le 21. Les Russes et les Prussiens demandaient un armistice, signé le 4 juin, pour reprendre la lutte le 10 août avec, cette fois, les Suédois et les Autrichiens à leurs côtés. 550.000 hommes bien décidés à en finir avec le « tyran » et ses 450.000 soldats, parmi lesquels les Allemands et les Italiens, montraient les premiers signes de découragement.

Repoussé à Dresde, l'ennemi devait mieux réussir devant les lieutenants de l'empereur et battait Macdonald, Oudinot et Ney.

A Leipzig, le 19 octobre, pendant quatre jours, Napoléon et ses 175.000 hommes allaient tenir tête à 350.000 coalisés. La victoire française était presque acquise quand les Saxons retournèrent leur artillerie contre leurs anciens frères d'armes et décidèrent du sort de la bataille. Après une ultime victoire à Hanau[4], ce fut la débâcle.

Napoléon avait peut-être tout perdu en tentant de tout regagner d'un seul coup.

1814, ce fut la campagne de France où Napoléon allait avec 80.000 hommes résister à 250.000 alliés. Des victoires encore : Saint-Dizier le 27 janvier, Brienne le 29, Champaubert le 10 février, Montmirail le 11, Château-Thierry le 12, Vauchamps le 14, Mormant le 16, Montereau le 18.

La série reprenait en mars avec Craonne le 7 et la prise de Reims le 14, pour se muer en défaite à Arcis-sur-Aube les 20 et 21 mars, à 1 contre 3.

Le 11 juillet voyait l'abdication et l'abandon quasi général des anciens fidèles; même le célèbre mameluk Roustan reniait son maître.

Puis il y eut les Cent-Jours, le dernier sursaut du géant, le foudroyant mais ultime « vol de l'aigle » jusqu'à Waterloo où, le 18 juin 1815, Wellington mettait le point final à une guerre à mort qui avait duré vingt-cinq années.

1. Village proche de Moscou. On donne souvent à la bataille de Borodino le nom de bataille de la Moskova.
2. Aujourd'hui en Allemagne orientale, district de Halle.
3. Aujourd'hui en Allemagne orientale, district de Dresde.
4. Aujourd'hui en Allemagne occidentale; sur le Main, près de Francfort.

ARMÉE RUSSE

1. Cavalier tcherkesse. — 2. Cavalier bachkir. — 3. Cosaque (1813). — 4. Lancier. — 5. Infanterie de ligne. — 6. Grenadier russe. — 7. Dragon. — 8. Cuirassier. — 9. Hussard.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
L.F.F.

Soldats du romantisme

Depuis sa réorganisation en 1808, l'armée prussienne avait adopté le shako[1] pour l'infanterie et le casque à chenille[2] pour la cavalerie. Elle fut imitée ensuite par tous les États allemands.

Par esprit d'opposition au joug de l'empereur des Français et aux brillants uniformes de la Grande Armée, les Prussiens avaient choisi des uniformes de couleurs sombres : noirs, bleu foncé ou verts avec une seule rangée de boutons.

La paix de 1815 rendit aux nations la possibilité de redonner à l'uniforme, de parade tout au moins, les riches coloris d'antan.

La France de la Restauration s'efforça, par la même occasion, d'effacer par de nouveaux uniformes le souvenir encore vivace de l'empereur exilé. On vit apparaître à nouveau les régiments suisses vêtus de l'habit rouge à brandebourgs blancs, coiffés du shako à la visière plaquée sur le front, à la russe. Les grenadiers ne retrouvèrent leur bonnet à poil qu'en 1822 avec une capote bleu céleste. La Garde royale, comme si elle avait voulu concurrencer l'ancienne, se surchargeait de dorures et de pompons. Les cuirassiers de la Garde royale troquèrent leurs casques à queue pour ceux à chenilles des anciens carabiniers. Les chasseurs perdirent le célèbre colback[3] pour se voir affubler d'un casque à chenille à la prussienne et d'un pantalon garance[4]. Les hussards, les moins malmenés, avaient aussi adopté le pantalon garance, comme les lanciers aux kurtkas[5] verts à col cramoisi.

En 1820, l'infanterie retrouva les habits bleus, les épaulettes différenciant chasseurs, carabiniers et voltigeurs. Les pantalons teints avec la garance du Rhône envahissaient l'armée française : ils ne devaient plus la quitter jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Ce sont pourtant ces soldats un peu ridicules d'aspect qui vont franchir la Bidassoa le 7 avril 1823 pour préserver le trône du roi d'Espagne Ferdinand VII. Quel changement depuis l'autre guerre d'Espagne! La population n'égorgeait plus les blessés mais acclamait frénétiquement les défenseurs du roi légitime contre les infâmes libéraux.

Enlevé par un coup d'audace, le fort du Trocadéro tombait le 31 août et avec lui, un peu plus tard, Cadix.

1. Coiffure d'origine hongroise, tronconique ou cylindrique et munie d'une visière.
2. Crins ou soies disposés en brosse sur le cimier.
3. Bonnet à poil surmonté d'un plumet ramené d'Égypte, par les soldats de Bonaparte.
4. Couleur rouge fournie par la racine d'une plante de même nom.
5. Veste à la polonaise.

L'ARMÉE ROYALE EN FRANCE (I)

1. Garde du corps du Roi (1820-1830). — 2. Dragon de la Garde royale (1815-1820). — 3. Chasseur à cheval (1830). — 4. Lancier de la Garde royale (1816). — 5. Garde du corps du Roi (1820-1830). — 6. Mousquetaire gris (1814-1815).

1

2

3

4

5

6

Ferdinand était sauvé et Paris devait réserver un accueil triomphal à ses « héros ».

Une autre intervention militaire, dirigée contre les Turcs cette fois, rapportait, en 1828, quelques lauriers de plus à une armée avide de cette gloire dont les « anciens » avaient fait si ample moisson vingt ans plus tôt.

Le souvenir des prestigieux uniformes de la Grande Armée survivait encore chez les plus irréductibles ennemis de l'Empereur : en Angleterre même.

Les premiers régiments de lanciers créés outre-Manche en 1816 avaient adopté un uniforme quasi identique à celui des célèbres lanciers polonais de Napoléon, y compris le chapska[1] baguetté de cuivre et son plumet frissonnant, tandis que les hussards avaient dès 1815 le pantalon et le sabre recourbé inspirés des mameluks de la Garde impériale.

Les casernes n'avaient guère changé et la vie y était toujours aussi pénible qu'au siècle précédent. Le soldat n'y recevait que deux mauvais repas par jour : le matin et le midi... ce dont profitaient des marchands âpres au gain pour vendre leurs médiocres plats de complément à des prix exorbitants. Le chat à neuf queues[2] punissait les infractions graves à la discipline.

En dépit de ces peu engageantes conditions, le soldat anglais demeurait un des meilleurs du monde. Il est vrai que les occasions ne lui manquaient pas, que ce soit en Nouvelle-Zélande (1845) ou au Cap contre les Cafres; guerres mineures certes, mais qui commençaient à mettre en évidence la caducité des méthodes d'entraînement et l'inconfort des uniformes.

Autrement importantes étaient les opérations militaires aux Indes, où les « habits rouges » devaient s'illustrer et faire l'admiration du monde entier en face d'un ennemi implacable dont le courage égalait la férocité.

Pendant ce temps, la France préparait son expédition d'Alger. En 1830, 37.000 hommes, soutenus par 103 navires de guerre, débarquaient à Sidi-Ferruch pour se mesurer, le 19 juin, avec les milices turques du dey[3]. La chaleur étouffante éprouva cette armée, vêtue comme pour un défilé métropolitain, qui se montra aussitôt d'une ingéniosité étonnante dans la recherche de la coiffure la plus pratique contre les rayons ardents du soleil. Le général Bugeaud lui-même, au mépris des règlements, se fit confectionner une casquette dont la visière énorme par-devant comme par-derrière allait donner naissance à une chanson célèbre.

1. Casque à sommet carré.
2. Fouet à neuf cordes.
3. Chef local.

L'ARMÉE ROYALE EN FRANCE (II)

1. Cent-Suisse (1814-1817). — 2. Garde de la Porte (1814-1816). — 3. Grenadier de la Garde royale (1815-1830). — 4. Régiment suisse de la Garde royale (1816-1822). — 5. Voltigeur de la 76e Légion départementale (1815-1820). — 6. Infanterie (1820). — 7. Génie (1845). — 8. Infanterie (1828).

1

2

3

4

5

6

7

8

De nouveaux régiments naissaient, dont ces étonnants zouaves, Français déguisés en Zwawas barbus de Kabylie.

Qu'ils le veuillent ou non, les soldats étaient trop imprégnés de romantisme littéraire pour y échapper. Apparurent les Turcos[1], les Spahis — cavaliers indigènes séparés des Chasseurs d'Afrique de race blanche — et la Légion.

Le bonnet d'écurie agrémenté d'une visière donna aussi naissance au képi; le fusil à piston remplaça le fusil à pierre de l'Empire.

La gloire commençait à distribuer ses lauriers par brassées à cette armée qui avait tout à apprendre et à l'apprendre vite.

Conséquence inattendue des guerres napoléoniennes en Espagne, les colonies espagnoles d'Amérique du Sud tendaient à secouer le joug de la métropole. A l'époque de la guerre d'Espagne, les colonies, qui s'étaient donné un gouvernement exerçant le pouvoir au nom du roi d'Espagne, prirent goût à cette indépendance et comprirent à quel point l'Espagne décadente de Ferdinand VII les opprimait tout en s'enrichissant à leurs dépens.

Le leader de la révolution, Simon Bolivar, un Vénézuélien cultivé et plein d'enthousiasme, prit la tête des rebelles du Nord tandis que San Martin dirigeait l'insurrection du Sud.

La révolution connut, comme beaucoup d'autres, des débuts difficiles. Les Espagnols avaient aussitôt réagi; le second de Bolivar, le général Miranda, capitula.

Sans se laisser abattre, Bolivar parvint à reconquérir son pays avec l'aide d'une petite troupe de révoltés héroïques, après une extraordinaire marche dans la jungle. Mais le « Libertador » allait avoir fort à faire, car l'évacuation de l'Espagne par les Français, en 1814, allait permettre à Ferdinand VII d'écraser la rébellion.

Repoussé, le tenace patriote revint à la charge en 1816 et, son pays libéré, décida d'attaquer les troupes espagnoles de Nouvelle-Grenade[2] en 1819. Après une traversée éprouvante de la forêt vierge apparurent les premiers contreforts des Andes, puis les cols, de plus en plus hauts, de plus en plus glacials. Réduite de moitié, la petite armée de Bolivar, exténuée et affamée, mais bien tenue en main par son chef, tombait sur les royalistes stupéfaits, les défaisait et entrait à Santa Fé de Bogota.

Maintenue dans une discipline de fer, équipée à l'européenne, ayant pour seule devise : « La guerre jusqu'à la mort », l'armée révolutionnaire libéra la Guyane puis l'Équateur. Au Pérou, Bolivar poursuivit la lutte entreprise par San Martin, et le 9 décembre 1824,

1. Tirailleurs algériens.
2. Colombie.

ARMÉES DIVERSES

1. Partisan carliste-Espagne (1835). — 2. Garde du corps badois (1824). — 3. Corps franc polonais (1831). — 4. Infanterie autrichienne (1830). — 5. Infanterie légère espagnole (1828). — 6. Infanterie mexicaine (1826). — 7. Infanterie brésilienne (1823). — 8. Franc-Tireur polonais (1831). — 9. Infanterie italienne - Modène (1820).

1
2
3
4
5
6
7
8
9

son lieutenant Sucre livra une grande bataille dans la plaine d'Ayacucho. L'armée royaliste était définitivement écrasée.

Chef de guerre heureux, Bolivar échoua dans ses tentatives de fédération des républiques d'Amérique latine. Il mourut, désespéré, dans le nouvel État qu'il avait fondé : la Colombie.

Au Mexique, le prêtre Hidalgo avait lui aussi tenté de chasser les Espagnols et y avait laissé sa tête, plantée sur un mur pour l'édification des insoumis. Le malchanceux révolutionnaire avait commis la lourde erreur de ne compter que sur le nombre — 90.000 — pour triompher des 5.000 soldats royalistes, et l'affaire s'était terminée en désastre. Plus avisé, se souvenant de la leçon, son second Morelos commença par voler les armes de la garnison d'Acapulco et, une fois son armée équipée, lui inculqua la discipline européenne.

Véritable génie militaire, ce métis d'Indien et de Noir mena trois campagnes successives qui lui donnèrent tout le Mexique méridional saûf Mexico où, fait prisonnier, il fut passé par les armes.

Le Mexique devait attendre 1867 pour acquérir pleinement sa liberté, amputé toutefois du Texas — « la république de l'étoile solitaire » — après Alamo de fameuse mémoire et la bataille de San Jacinto.

En Europe, la Pologne s'était elle aussi soulevée contre ses maîtres russes, en 1830, mais avait été écrasée en dix mois de répression barbare. La Belgique, plus heureuse, avait triomphé des troupes hollandaises et conquis son indépendance. En février 1848, révolution encore, en France cette fois : le roi Louis-Philippe s'enfuit en Angleterre.

Comme une lame de fond, les idées libérales déferlèrent sur l'Allemagne, l'Autriche, et l'Italie où se dressèrent les volontaires de Garibaldi. En cinq jours, Milan avait repoussé les Autrichiens de Radetzky, un ancien de Marengo et de Wagram qui, quelques mois plus tard, le 25 juillet 1848, devait prendre sa revanche en battant les insurgés à Custozza. A peine les Autrichiens avaient-ils repris le contrôle en Italie que les Hongrois se soulevaient à leur tour et libéraient ainsi leur territoire.

Mais l'intervention de l'empereur de Russie, Nicolas Ier, allait ruiner les rêves d'émancipation des vaillants Hongrois. Il envoya contre eux 80.000 hommes commandés par Paskiévitch, le bourreau de Varsovie. Les Hongrois durent s'incliner à Temesvar[1], le 10 août 1849.

De cette longue série de batailles, l'art militaire n'avait tiré aucun profit. Autrement instructive allait être la guerre de Crimée, qui

1. Aujourd'hui Timisoara, en Roumanie.

INFANTERIE ANGLAISE

1. Infanterie légère (1834). — 2. Infanterie légère (1845). — 3. Officier d'infanterie légère (1848). — 4. Régiment de Liverpool (1864). — 5. Infanterie légère (1860).

1

3

4

2

5

bouleversa les règles de la stratégie et provoqua les grandes réformes militaires.

En France, Louis-Napoléon avait été porté à la présidence pour devenir, le 2 décembre 1852, empereur sous le nom de Napoléon III.

Ce « Bonaparte de petit format » (dixit Victor Hugo), qui déclarait : « L'empire c'est la paix », allait entraîner la France dans une longue suite de guerres qui ne se terminerait qu'avec son abdication.

L'armée, qui avait placé l'empereur sur le trône, avait perdu beaucoup de son caractère national; on l'accusait de ne plus être qu'un instrument coûteux à la dévotion de Napoléon III.

De plus, les jeunes gens fortunés avaient la possibilité de se faire « remplacer » par des jeunes hommes pauvres que leur fournissaient des officines spécialisées; procédé qui oblitérait le sens du devoir dans la jeunesse française.

L'art de tuer, par contre, était en net progrès grâce au prodigieux essor de l'industrie.

L'antique fusil à pierre, utilisé depuis deux siècles, avait été remplacé successivement par le système à percussion et le canon à rayures; il aboutit, en 1866, au fusil se chargeant par la culasse et à ses balles oblongues. L'artillerie avait suivi cette évolution avec ses canons rayés tirant des obus fusants et percutants, des boîtes à mitraille, etc.

Soucieux d'affirmer son prestige, le plus jeune des monarques européens prit prétexte d'une querelle entre catholiques et orthodoxes en Palestine pour faire pression sur le sultan de Constantinople, qui se vit aussitôt soutenu par l'empereur de Russie Nicolas Ier, enchanté de contredire l'héritier de celui qui avait occupé le Kremlin.

En réalité, la Russie voyait en cette affaire l'occasion rêvée pour une pénétration russe vers la Méditerranée et la liquidation de l'empire ottoman moribond. Napoléon III, de son côté, avait trop présente à l'esprit la faute de l'Empereur son oncle pour s'aliéner l'Angleterre en prenant l'initiative d'une attaque contre la Turquie. Il fut tiré d'affaire par Nicolas Ier, qui envahit la Moldavie et la Valachie en juillet 1853 et coula une flotte turque près de Sinop. Au début d'avril 1854, la France et la Grande-Bretagne partaient en campagne, décidées à « sauver » le sultan.

Les alliés débarquèrent en mai 1854 à Gallipoli; 30.000 Français et 20.000 Anglais y établirent leur campement, mais leurs chefs réalisèrent très vite qu'ils manquaient de moyens suffisants. Et le choléra survint, fauchant des milliers d'hommes tandis que les Russes disparaissaient vers le nord.

CAVALERIE ANGLAISE

1. Dragon léger (1837). — 2. Hussard (1850). — 3. Hussard (1868). — 4. Dragon léger (1820). — 5. Hussard (1841). — 6. Dragon de la Garde (1838).

1

2

3

4

5

6

Un second débarquement, le 14 septembre 1854, se fit à Eupatoria[1] avec 30.000 Français, 20.000 Anglais et 7.000 Turcs. On attaqua les lignes russes installées le long de l'Alma sur un front de six kilomètres. La méthode d'attaque ne différait pas de celle des guerres de l'Empire; Anglais, Français et Turcs avançaient, couleurs et musiques en tête, précédés de leur infanterie légère.

La traversée de l'Alma aux eaux agitées bouleversa cette belle ordonnance et ce fut dans le plus complet désordre que les alliés mirent pied sur la berge opposée.

Les Russes, manœuvrant en colonnes serrées et armés de fusils de qualité médiocre, furent, en dépit de leur indiscutable bravoure, contraints de s'enfermer dans Sébastopol; ils laissaient 9.000 des leurs sur le terrain. Les alliés, qui en avaient perdu la moitié, se rejetèrent la responsabilité des fautes commises, revendiquant chacun le succès de la journée. Le siège de Sébastopol commença, un siège de près d'un an contre une position défendue avec un acharnement incroyable. Mais l'hiver terrible de 1854-1855 fut encore plus pénible aux alliés décimés par la dysenterie et le choléra. Là, le nom d'une femme, Florence Nightingale, passa avant celui des plus illustres chefs militaires.

La célèbre infirmière avait été envoyée à Scutari où se trouvait l'hôpital militaire chargé d'accueillir les blessés. Or tout y manquait : médecins, médicaments, pansements et anesthésiques. De plus, la crasse et la vermine envahissaient les locaux tandis que la contagion tuait plus de blessés que les blessures elles-mêmes. Florence Nightingale s'attaqua aux responsables, fonctionnaires bornés et indifférents, qui se réfugiaient derrière les règlements. Soutenue par les médecins militaires, l'obstinée infirmière obtint des draps propres, des repas réguliers... et les couverts nécessaires pour les absorber! La crasse fit place à la netteté, l'enfer de Scutari devint le havre de la miséricorde.

« *God bless Miss Nightingale*, chantait le peuple anglais, *may she be free from strife* » — « Dieu bénisse Miss Nightingale, puisse-t-elle vivre dans la paix. »

Une autre innovation, moins spectaculaire sans doute mais extrêmement importante pour l'histoire des guerres, fut l'apparition des premiers correspondants de guerre, qui câblaient leurs « papiers » par télégraphe. Et surtout, les premiers clichés photographiques de l'Anglais Fenton nous conservèrent le visage authentique de la guerre de Crimée.

Mais le siège continuait, compliqué par les attaques hardies de l'armée russe de secours de Menchikov. Une tentative de cette

1. En russe Ievpatoria.

ARMÉES DIVERSES

1. Grenadier belge (1830). — 2. Infanterie hongroise (1850). — 3. République lombarde (1848). — 4. Artilleur danois (1848). — 5. Grenadier polonais (1831). — 6. Lancier napolitain (1840). — 7. Chasseur à cheval belge (1831). — 8. Cuirassier espagnol (1845).

1

2

3

4

5

6

7

8

armée contre la base anglaise fut à l'origine de la célèbre « charge de la brigade légère », qui donna l'exemple de la plus stricte discipline en obéissant à un ordre insensé.

Les cavaliers anglais avaient chargé avec leur chef, lord Cardigan, sur toute la longueur d'une vallée dont les hauteurs étaient truffées d'artilleurs et de fantassins russes. La brigade légère groupait les 4e, 8e et 11e Hussards, le 13e Dragons légers et le 17e Lanciers. D'abord interdits par cette charge-suicide, les Russes ouvrirent un feu roulant sur les cavaliers qui, décimés, n'échappèrent au massacre que grâce à une diversion créée par le 4e Chasseurs d'Afrique.

Contre toute attente, les pertes anglaises s'avérèrent moins lourdes qu'on ne s'y attendait : sur 673 hommes, 113 avaient été tués et 134 blessés. On « enjoliva » les chiffres, portant le nombre des tués à 505. Quoi qu'il en soit, l'armée anglaise avait montré à l'ennemi qu'elle ne reculait devant rien. L'affaire se termina à l'avantage des alliés par la charge victorieuse de la brigade lourde des Royals, Greys, Inniskillings et des 4e et 5e Dragoon Guards. Ces 800 cavaliers enfoncèrent 3.000 cavaliers russes, les mettant en déroute et leur infligeant de lourdes pertes.

Pendant ce temps, le siège se poursuivait avec ses classiques travaux d'approche et ses bombardements intensifs. Une spécialité s'était aussi fait jour : le tireur d'élite, camouflé et armé du fusil à télescope. Le caractère spécial de ce nouveau type de combattant, ses méthodes quelque peu furtives qui ressemblaient à des « meurtres prémédités » lui valurent le mépris du reste des combattants comme jadis les premiers arquebusiers.

Le 5 novembre, à Inkerman, une sortie des Russes exécutée dans le brouillard de l'aube eut une nouvelle fois pour objectif les positions britanniques de Lord Raglan.

D'abord surpris, les Anglais chancelèrent, mais, repris en main et regroupés par l'initiative d'un officier énergique, ils parvinrent à endiguer l'assaut, à lancer même des contre-attaques sur les flancs des colonnes russes. Le brouillard épais se faisait l'allié des Britanniques en cachant la minceur des effectifs jetés ainsi dans la mêlée. Les Français de Canrobert vinrent prêter main-forte à leurs alliés et les efforts conjugués des deux armées eurent enfin raison de l'obstination des Russes qui, attaqués à la baïonnette, refluèrent en désordre vers Sébastopol, laissant 12.000 des leurs sur le terrain.

Le siège se poursuivit avec une vigueur croissante; le fameux bastion russe de Malakov devint l'objectif principal. Les Français, dont le nouveau commandant en chef, le maréchal Pélissier, était parvenu à se soustraire aux plans imposés jusque-là par Napoléon III, échouèrent dans une première tentative contre le célèbre ouvrage. Enfin, après un terrible bombardement, les Français plantèrent le

ARMÉE ALLEMANDE

1.-2. Prusse (1830). — 3. Artilleur allemand (1835). — 4. Mousquetaire mecklembourgeois (1830). — 5. Uhlan prussien (1821). — 6. Hussard prussien (1832). — 7. Chasseur prussien (1845). — 8. Grenadier prussien (1845).

1

2

3

4

5

6

7

8

drapeau tricolore sur Malakov, prenant dès lors tout le port en enfilade. Les Russes étaient enfin battus et le soldat français, par cette victoire, se voyait attribuer le titre de meilleur soldat du monde. Honneur payé très cher : 100.000 hommes hors de combat!

Les alliés se séparèrent fâchés, en se rejetant mutuellement les fautes commises au cours de cette sanglante campagne.

Fait exceptionnel, les vainqueurs défilèrent devant le commandant en chef ennemi. Ils ramenaient dans leur pays un article qui allait connaître une vogue énorme : la cigarette.

La paix de Paris était à peine signée, en mars 1856, que déjà une autre guerre se préparait, en Italie cette fois.

Camillo de Cavour, qui avait envoyé à la guerre de Crimée un contingent piémontais aux côtés des alliés, rêvait de libérer l'Italie. Ses vœux se virent comblés quand, en avril 1859, l'Autriche lui adressa un ultimatum fort clair. Aussitôt, Napoléon III bondit, plein d'ardeur belliqueuse, au secours de son minuscule allié, le Piémont-Sardaigne, envahi par les soldats de François-Joseph.

La mobilisation se fit en France dans le plus grand désordre. L'armée se dirigea tant bien que mal vers l'Italie et ne se retrouva au complet qu'à la veille de Solferino.

Entre-temps, les fantassins français s'étaient couverts de gloire. Chargés comme des mulets avec leur sac contenant : veste, souliers, caleçon, chemises, brosses, sac de campement, couverture, piquets, marmite, bidons, outils, cinq jours de vivres et 80 cartouches... ils avaient culbuté l'Autrichien à Montebello, à Palestro, à Turbigo et à Magenta.

Victoires remportées sans aucune préparation, par des charges furieuses à la baïonnette qui ressemblaient curieusement aux charges célèbres des soldats de la Révolution.

L'armée française devait en garder une impression d'invincibilité trompeuse et une trop grande confiance en la vertu de ses baïonnettes.

Ivre de gloire et aussi incompétent que son adversaire François-Joseph, Napoléon III continuait sa marche triomphale sous les acclamations frénétiques des Italiens libérés. Le 24 juin, les adversaires se rencontrèrent à Solferino : 135.000 alliés contre 135.000 Autrichiens, en réalité un amalgame de plusieurs nationalités, mais de bons soldats armés du fusil Lorenz.

Ici encore aucune préparation ne préluda à la bataille. On s'entre-tua par masses d'hommes tout en se canonnant au petit hasard, jusqu'à ce que François-Joseph ordonnât la retraite.

Napoléon III, s'il était un exécrable tacticien, montra — il faut le souligner — un courage et un mépris de la mort exemplaires.

ARMÉES DIVERSES

1. Roumanie (1850). — 2. Autriche (1848). — 3. Portugal (1855). — 4. U.S.A. (1851). — 5. Chevau-léger autrichien (1850). — 6. Argentine (1865). — 7. Mexique (1863). — 8. Belgique (1857). — 9. Cuirassier belge (1862). — 10. Légion belge du Mexique (1864).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

Au cœur de la mêlée, un homme — un civil — parcourait le champ de bataille en soulageant les blessés du mieux qu'il le pouvait et organisait un service médical improvisé. Il s'appelait Henri Dunant, était banquier en Suisse. Les leçons de la campagne de Crimée n'avaient pas encore porté leurs fruits et la plupart des 40.000 blessés gisaient sans secours, appelant vainement à l'aide. La « Croix-Rouge », cette entente internationale que Dunant fonda pour le sauvetage des blessés, quelle que soit leur nationalité, choisit la croix du drapeau suisse comme emblème en hommage au charitable banquier.

La paix de Zurich avait mis un terme à la guerre entre la France et l'Autriche, mais les Italiens, grâce à Garibaldi et à ses « Chemises rouges », proclamèrent Victor-Emmanuel roi d'Italie en 1861.

Pendant ce temps, la Prusse mettait méticuleusement au point une armée redoutable aux cadres jeunes et triés sur le volet, mobilisant toutes les forces de la nation. Son artillerie s'enrichissait d'une arme nouvelle : le canon Krupp à tir rapide, se chargeant par la culasse. L'armée prussienne, dont l'effectif se montait à 500.000 hommes, pouvait, au besoin, avec les réserves, rassembler un million de soldats bien entraînés.

A la même époque, en 1861, le Mexique, qui n'avait cessé de connaître une suite de révolutions, avait à sa tête l'énergique Benito Juarez. Sous le prétexte assez fallacieux de protéger leurs intérêts, l'Angleterre, la France et l'Espagne envoyèrent des troupes au Mexique. Après quelque temps, la France seule, dans l'intention de substituer au régime de Juarez une monarchie, eut l'idée de placer sur le trône Maximilien d'Autriche, le frère de François-Joseph.

L'aventure mexicaine commença assez bien; les 30.000 hommes du corps expéditionnaire français conquirent Mexico et y installèrent l'empereur.

Maximilien avait épousé Charlotte de Belgique; un corps expéditionnaire belge fut constitué pour servir de garde à l'impératrice. Mais bientôt, les revers survinrent. A Camerone[1], le 1er Bataillon de la Légion étrangère livra son dernier et héroïque combat. Soixante-cinq légionnaires tinrent tête à 1.500 dissidents avant de périr jusqu'au dernier. Sous la pression des États-Unis, Napoléon III rappela ses troupes, abandonnant Maximilien qui, pris par Juarez, allait être fusillé le 19 juin 1867.

Entre-temps, la Prusse, décidée à imposer son hégémonie en Allemagne, avait écrasé l'Autriche à Sadowa[2], le 3 juillet 1866. La « dépêche d'Ems » falsifiée par Bismarck allait bientôt permettre à la Prusse de se mesurer, enfin, à « l'ennemi héréditaire ».

1. Plus exactement Camaron.
2. Aujourd'hui Sadova, en Tchécoslovaquie.

ARMÉE RUSSE

1. Grenadier à cheval de la Garde (1850). — 2.-3. Cuirassiers de la Garde (1850). — 4. Garde du corps (1830). — 5. Garde du corps (1831). — 6. Artilleur de marine (1845). — 7. Grenadier (1845).

1

2

3

4

5

6

7

La guerre franco-allemande de 1870

Cette guerre, qui devait avoir des répercussions incalculables et être à l'origine des deux guerres mondiales, avait commencé sous d'heureux auspices pour la France. Celle-ci avait déclaré la guerre à la Prusse le 17 juillet 1870 tandis que le peuple de Paris criait : « A Berlin! », ne doutant pas d'une victoire éclatante et rapide.

Le 2 août, une reconnaissance française sur Sarrebruck avait pénétré en Lorraine sans autre conséquence que de disperser un bataillon d'infanterie et trois escadrons de cavalerie. Un certain comte Zeppelin n'avait échappé aux chasseurs à cheval que par son adresse au pistolet.

Le 4, en Alsace, une affaire beaucoup plus sérieuse avait mis aux prises 5.000 Français attaqués par les 40.000 Prussiens et Bavarois de la IIIe Armée. Surpris au moment de la soupe, les Français s'étaient repliés sur les pentes du Geissberg[1], perdant finalement 1.200 hommes et tuant 1.500 ennemis.

Les 270.000 hommes réunis en hâte au lieu des 500.000 prévus allaient inexorablement se faire battre par un ennemi deux fois supérieur en nombre et qui avait patiemment fourbi ses armes. L'infériorité du fusil Dreyse allemand sur le Chassepot à aiguille[2] français était largement compensée par l'excellent canon Krupp, qui faisait but à 2.500 mètres et employait des obus percutants extrêmement meurtriers.

Le 6, les Allemands déclenchèrent une attaque simultanée en Alsace et en Lorraine, écrasant Mac-Mahon à Froeschwiller et Frossard à Forbach.

D'une part, les 46.000 soldats de Mac-Mahon avaient appliqué la célèbre devise du maréchal : « J'y suis, j'y reste », en résistant sans aucun espoir de renfort aux vagues successives des 125.000 hommes du Prince royal de Prusse; ils avaient inutilement sacrifié les cuirassiers et les lanciers de la brigade Michel. D'autre part, les 29.000 hommes du 2e Corps avaient été vaincus par le nombre après une résistance héroïque contre 70.000 assaillants et s'étaient repliés sur Metz.

1. Au sud de Wissembourg (Bas-Rhin).
2. Mince tige d'acier destinée à frapper l'amorce de la cartouche.

INFANTERIE FRANÇAISE 1870

1. Infanterie de ligne. — 2. Zouave. — 3. Grenadier de la Garde. — 4. Chasseur à pied. — 5. Fusilier-marin. — 6. Mobile de la Seine. — 7. Zouave pontifical. — 8. Volontaire garibaldien. — 9. Fusil Chassepot français.

1

2

3

4

9

5

6

7

8

CAVALERIE FRANÇAISE 1870

1. Cuirassier. — 2. Dragon. — 3. Chasseur à cheval. — 4. Artilleur de la Garde. — 5. Lancier. — 6. Cuirassier de la Garde. — 7. Hussard. — 8. Artilleur.

Pendant ce temps, par une incroyable impéritie, les corps de Bazaine, Ladmirault et Bourbaki se repliaient sous les forts de Metz au lieu de secourir leurs infortunés camarades.

Tout n'était pourtant pas encore perdu : il eût suffi d'un chef capable pour faire basculer le sort de la guerre. Hélas, c'est vers Bazaine que l'Empereur — malade et découragé — se tourna. Il lui confia la mission de réaliser la jonction de l'Armée du Rhin avec celle de Mac-Mahon et de stopper l'avance allemande sur Paris. Mais le maréchal désobéit; entendant, semble-t-il, utiliser ses troupes à sa manière et au moment propice, il ne réussira qu'à les laisser prendre dans le filet tendu par l'ennemi autour de Metz.

Commençant trop tard et trop lentement sa retraite sur Verdun, l'armée de Bazaine se fit accrocher le 14 août par les premiers éléments de von Moltke. Les Français brisèrent l'attaque allemande, mais ils avaient perdu une journée de plus. Le 16, les Allemands attaquèrent de nouveau ce qu'ils croyaient être l'arrière-garde française; Bazaine laissa échapper là une occasion unique d'infliger une lourde défaite à l'avant-garde allemande, numériquement inférieure aux 125.000 Français prêts au combat. Après plusieurs heures d'un combat acharné, la bataille de Rezonville tournait à l'avantage des Allemands qui coupaient à Bazaine la route de Verdun.

Le 18, l'armée française combattait à Saint-Privat[1] sans même que son chef daignât se déranger. Encore une fois, l'héroïsme et l'acharnement des soldats ne pouvaient rien : Canrobert dut se replier, abandonner Saint-Privat, faute de munitions, aux mains des Saxons.

L'armée reflua sous Metz. Les Français étaient désormais prisonniers d'un étau de fer, après avoir perdu 30.000 des leurs et infligé de lourdes pertes aux Allemands, qui avaient 38.000 tués et blessés, dont beaucoup parmi la fameuse Garde prussienne.

Restait Mac-Mahon, dont les 140.000 hommes se regroupaient à Châlons après la défaite de Froeschwiller. Le vieux maréchal, perdant la tête, avait battu en retraite pendant dix jours avant de s'apercevoir que l'ennemi ne le poursuivait pas!

1. Saint-Privat-la-Montagne (Moselle).

L.F.F.

C'est cet homme que le gouvernement allait charger de débloquer Metz, d'où Bazaine devait tenter une sortie le 19. Ce projet, qui aurait dû rester absolument secret, fut étourdiment communiqué à la presse qui non moins sottement commenta complaisamment les détails dans les colonnes de ses journaux.

L'état-major allemand dut bien en rire et ne manqua pas de profiter d'aussi providentiels renseignements.

Les troupes allemandes n'eurent aucune peine à devancer la marche d'escargot de l'armée de secours. Elles lui infligèrent de sérieuses pertes à Beaumont[1] où, par la négligence d'un général, 5.000 Français étaient tués le 30 août.

Aussitôt, Mac-Mahon décida de rassembler ses troupes à Sedan, ne se doutant pas qu'il les condamnait à une véritable catastrophe. Le 31 août, 240.000 Allemands commençaient l'encerclement des 124.000 Français massés dans la souricière. Lorsque Mac-Mahon comprit son erreur, il était déjà trop tard; une dernière tentative pour s'échapper vers Mézières échoua. Malgré une héroïque charge des chasseurs d'Afrique et des hussards, qui devait arracher une exclamation admirative au roi de Prusse lui-même, le désastre devait s'accomplir.

Les troupes désorganisées refluèrent bientôt vers Sedan, sous le feu de l'artillerie allemande.

Le 2 septembre, Napoléon III tenta en vain de traiter avec Guillaume de Prusse; Bismarck et Moltke lui imposèrent la capitulation totale. L'armée tout entière devait se livrer, y compris l'Empereur, et devait être envoyée dans les forteresses prussiennes; l'Alsace et une grosse partie de la Lorraine remises au vainqueur ainsi qu'une somme de 4 milliards. Le désastre allait être parachevé par Bazaine qui capitulait dans Metz, le 27 octobre, avec 173.000 hommes et tout leur matériel.

Ainsi, en moins de trois mois, la Prusse et ses alliés allemands avaient complètement détruit les forces organisées de la France. Contre toute attente, le peuple français allait, dans un magnifique sursaut patriotique, résister quatre mois encore aux armées de l'envahisseur.

1. A une vingtaine de kilomètres au sud-est de Sedan.

INFANTERIE ALLEMANDE

1. Chasseur de la Garde. — 2. Chasseur bavarois. — 3. Chasseur saxon. — 4. Infanterie wurtembergeoise. — 5. Fusilier saxon. — 6. Chasseur de la Landwehr. — 7. Infanterie prussienne. — 8. Grenadier de la Garde prussienne. — 9. Fusil Dreyse allemand.

1

2

3

4

9

5

6

7

8

A Paris, l'impératrice Eugénie s'était subrepticement enfuie vers l'Angleterre, tandis que les leaders de l'opposition proclamaient la déchéance à perpétuité de Louis-Napoléon Bonaparte et de sa dynastie.

Un « gouvernement de la Défense nationale », dirigé par Gambetta, fut créé pour sauver l'honneur de la France. Quelques semaines après le désastre de Sedan, les Allemands commençaient le siège de la plus belle ville du monde, y soumettant bientôt deux millions de personnes aux affres de la faim. Très vite, les principaux membres du nouveau gouvernement se rendirent compte de l'inutilité de résister aux prétentions exorbitantes de l'envahisseur, mais le bouillant Gambetta, résolu à ressusciter l'esprit révolutionnaire de 1792, s'évada de Paris en ballon pour organiser la résistance dans les provinces. Pendant ce temps, les Prussiens méthodiques avaient encerclé la capitale par une série de tranchées et de redoutes reliées entre elles par un réseau télégraphique.

Les Parisiens tentèrent, en novembre et en décembre, des sorties massives qui furent toutes repoussées avec des pertes sanglantes, en dépit de leurs efforts héroïques pour rompre « le cercle de fer » de 300.000 ennemis et de 900 pièces d'artillerie.

La famine devint bientôt affreuse, la ration de pain réduite à 300 grammes, celle de viande à 30 grammes. Les pauvres gens commençaient à mourir en masse. Les armées de secours rassemblées par Gambetta avaient, entre-temps, attaqué sur la Loire, en Picardie et en Normandie, ainsi qu'en Bourgogne et en Franche-Comté. Elles se composaient d'effectifs hétéroclites, gardes mobiles, recrues, gardes nationaux, commandés par un corps d'officiers improvisé, et de volontaires étrangers tels les Zouaves pontificaux et les « Chemises rouges » de Garibaldi. De nombreux corps de francs-tireurs avaient été constitués. Ces armées luttèrent jusqu'à la limite de leurs forces, mais durent s'incliner devant les forces ennemies qui les contraignirent partout à la retraite, non sans subir des pertes sévères. L'armistice fut conclu le 28 janvier 1871.

Dix jours plus tôt avait eu lieu au palais de Versailles le couronnement de l'empereur d'Allemagne. La « grande mascarade » (dixit Bronsart von Schellendorf, officier prussien) de la galerie des Glaces donnait naissance au premier Reich allemand.

CAVALERIE ALLEMANDE

1. Hussard de la mort. — 2. Dragon. — 3. Hussard. — 4. Chevau-léger bavarois. — 5. Cavalerie wurtembergeoise. — 6. Reître wurtembergeois. — 7. Cuirassier prussien. — 8. Uhlan. — 9. Dragon mecklembourgeois. — 10. Garde d'état-major.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

La guerre de sécession

Tandis que l'Europe se débattait dans la longue suite de guerres de la première moitié du siècle, la nation américaine poursuivait sa marche vers un avenir prestigieux. Pourtant, vers le milieu du siècle, une dissemblance se dessina entre les États du Nord et ceux du Sud; car le Nord s'était industrialisé à outrance sous l'impulsion d'hommes d'affaires aussi entreprenants qu'avides de réussite, alors que les États du Sud, eux, avaient développé leur agriculture, principalement la culture du coton qui constituait la base de leur économie.

Un roman d'apparence anodine allait réveiller une vieille querelle dont l'esclavage des Noirs du Sud n'était pas l'unique motif. Le célèbre livre de Harriet Beecher-Stowe *La Case de l'Oncle Tom* suscita dans le monde entier un mouvement d'indignation et de pitié envers les esclaves noirs, tout en donnant un nouvel élan aux reproches virulents des démocrates nordistes : ce Sud aristocratique et indolent enfreignait la Constitution et s'opposait farouchement aux taxes à l'importation, qui visaient à protéger l'industrie yankee mais auraient porté un coup très dur à l'économie des régions agricoles.

Les sudistes envisagèrent alors une solution qui, à leurs yeux, paraissait idéale : une république grouperait la Virginie, la Caroline du Sud, la Géorgie, le Kentucky, le Tennessee, la Floride, l'Alabama, la Louisiane et le Texas.

L'élection du nouveau président des États-Unis, en 1860, mit le feu aux poudres. Abraham Lincoln était détesté par les sudistes, qui aussitôt formèrent les États confédérés d'Amérique avec Jefferson Davis comme président.

Dès lors, rien ne pouvait arrêter le heurt sanglant entre unionistes et confédérés.

Fort Sumter était assiégé par les sudistes le 12 avril 1861 et capitulait deux jours plus tard. Portant à onze les États du Sud qui allaient combattre les vingt-trois États de l'Union, la Caroline du Nord et l'Arkansas se rallièrent à la Confédération. Les nordistes se mirent en marche pour mettre les sudistes à la raison, persuadés que cette campagne serait bâclée en quelques mois. C'était mal connaître les ressources de l'adversaire, qui compensa son infériorité numérique par une énergie et un acharnement fort inattendus.

Quoique mieux organisée que celle des confédérés, l'armée nordiste manquait, comme la première, de chefs expérimentés; mais elle avait l'énorme avantage de posséder, derrière elle, la quasi-totalité de l'industrie des États-Unis.

L'objectif des nordistes fut Richmond, la capitale des confédérés; la première bataille d'une guerre qui allait durer quatre ans s'engagea sur les bords de la rivière Bull Run le 21 juillet 1861.

Fait probablement unique dans les annales de la guerre, des centaines de civils de la petite ville de Manassas s'étaient installés confortablement sur les hauteurs pour jouir du spectacle. De spectateurs,

GUERRE DE SÉCESSION — TROUPES NORDISTES

1. Officier d'artillerie. — 2. Cavalerie. — 3. Zouave de New York. — 4. Infanterie. — 5. Soldat du 7e Régiment de New York.

1

2

3

4

5

L.F.F.

ils devinrent acteurs lorsque, l'affaire ayant mal tourné, l'armée nordiste complètement débandée les entraîna dans sa retraite désordonnée. Les sudistes triomphaient et se reposaient sur leurs lauriers. Mais la leçon allait être autrement profitable aux nordistes qui, dès lors, s'appliquèrent à mettre sur pied une armée bien entraînée n'ayant plus rien de commun avec la conception romanesque des premiers jours.

Le président Lincoln leva une armée de 500.000 hommes qui fut mise sous le commandement du général MacClellan et reçut le nom d'armée du Potomac. Le Congrès décréta le blocus des États méridionaux. Quant à eux, sans se soucier outre mesure de cette sanction, ils s'activèrent à diriger une armée sur le Potomac où les nordistes se massaient pour un assaut imminent.

Au printemps 1862, MacClellan se décidait effectivement à reprendre les opérations sur Richmond. Il voyait déjà la capitale ennemie occupée par ses troupes lorsque des nouvelles ahurissantes lui vinrent de l'arrière : les forces chargées de la défense de Washington venaient de se faire écraser par une armée sudiste aux ordres du général Jackson.

Rejoignant aussitôt son collègue Lee devant Richmond, Jackson se joignit à lui pour repousser les forces de MacClellan, qui devait battre en retraite précipitamment. Le 30 août, la seconde bataille de Bull Run fut une nouvelle défaite pour le Nord; il prit enfin sa revanche à Antietam, où les sudistes durent reculer à leur tour. C'est à ce moment qu'apparut un général nordiste qui allait devenir un héros national : Ulysses S. Grant, un soldat de métier qui ne jouissait pourtant pas d'une réputation très flatteuse et était accusé, entre autres, d'être un buveur invétéré.

L'année 1863 devait marquer le tournant décisif de la guerre de Sécession. Depuis la bataille de Fredericksburg en décembre 1862, les défaites s'étaient à nouveau abattues sur les nordistes, lorsqu'en juillet 1863 Lee, victorieux mais privé de l'aide de Jackson, rencontra l'armée du Nord à Gettysburg, le 1er juillet.

La plus célèbre bataille de toute la guerre se déroula d'abord à l'avantage de Lee qui, après deux jours de combats meurtriers, pouvait entrevoir la victoire. Mais le 3 juillet, l'artillerie nordiste décidait du sort de cette affreuse boucherie. Le lendemain, Lee battait en retraite et quittait le sol de l'Union.

Le 4 juillet, la forteresse de Vicksburg tombait aux mains de Grant. Celui-ci tenait dès lors toute la vallée du Mississippi; il confirmait ses qualités de chef par la victoire de Chattanooga, quelques mois plus tard, et était nommé commandant suprême de l'armée.

Secondé par le général Sherman, devenu célèbre pour son implacable dureté envers les populations civiles, Grant acculait Lee à la capitulation à Appomattox, le 9 avril 1865.

La victoire revenait finalement au camp le mieux équipé et le plus riche.

Ainsi s'achevait la première guerre de type industriel!

GUERRE DE SÉCESSION — TROUPES SUDISTES

1. Corps spécial de la Cavalerie noire. — 2. Officier de cavalerie. — 3. Artillerie. — 4.-5.-6. Types de fantassins. — 7. Caporal d'artillerie. — 8. Colt Navy 1851. — 9. Colt Navy 1851 avec crosse de carabine. — 10. Carabine Sharps. — 11. Fusil d'infanterie.

1

2

3

8

9

10

11

4

5

6

7

Les armées impérialistes

Après la guerre de Crimée, l'expansion européenne s'était encore accentuée avec l'entrée en compétition des Russes, qui cherchaient à trouver en Asie une compensation à leur échec.

En 1839 avait éclaté la guerre entre la Chine et la Grande-Bretagne. Celle-ci avait très vite pris le dessus, au point de menacer Nankin. Dépourvus d'armes modernes, les soldats mandchous n'étaient pas de taille à résister au corps expéditionnaire anglais, qui astreignit l'empereur à lui céder des bases navales et Hong-Kong en toute propriété.

Deux ans plus tard, les États-Unis, la France, la Russie et plusieurs autres pays arrachaient des concessions au faible monarque mandchou.

Le Japon, qui suscitait beaucoup de convoitises, sut résister efficacement et ne concéda que quelques accords commerciaux.

Aux Indes, les Anglais devaient faire face aux assauts répétés de peuplades révoltées; en Afghanistan, la campagne de 1839-42 s'était soldée par un désastre, mais avait démontré les faiblesses de la stratégie employée dans ces guerres d'embuscade.

En 1845, les Sikhs du Pendjab, redoutables entre tous, alignèrent 60.000 hommes armés et équipés à l'européenne, entraînés par des officiers français et italiens; leur objectif était Delhi. La première journée de bataille montra que les Sikhs égalaient les régiments anglais, et la nuit seule mit fin au combat acharné. Une attaque des Anglais, aux premières heures du lendemain, fut couronnée de succès; les Sikhs refluèrent, abandonnant leur artillerie et leurs bagages. Mais bientôt, une seconde armée surgit à la rescousse, assaillit les 18.000 Anglais durant tout l'après-midi pour finalement lâcher pied et s'enfuir en désordre, leur chef ayant été impressionné par la cavalerie anglaise qui se préparait à charger! Guerriers valeureux et bien disciplinés, les Sikhs manquaient de chefs capables; à valeur égale, trois fois plus nombreux, ils n'avaient

INFANTERIE FRANÇAISE, FIN DU XIXe SIÈCLE

1. Artilleur. — 2. Infanterie de marine. — 3. Tirailleur algérien. — 4. Chasseur alpin. — 5. Génie. — 6. Chasseur à pied. — 7. Légion étrangère. — 8. Zouave. — 9. Infanterie de ligne.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

pu triompher des Anglais épuisés par quarante heures de combat dans une chaleur torride, sans boire ni manger.

La guerre se poursuivit en 1846, mettant mieux encore en évidence l'extraordinaire valeur militaire des Sikhs. Ils renversaient tous les usages établis, couraient par exemple à la baïonnette au-devant des charges de cavalerie ou formaient leurs bataillons en triangle, dont ils n'offraient à la charge que le sommet; d'autres fois, ils se jetaient à plat ventre, laissaient la charge de cavalerie passer en trombe et la foudroyaient ensuite dans le dos.

Vaincus à Sobraon, Ramnagar, Chilianwalah et Gujrat en 1849, les Sikhs devaient, quelques années plus tard, combattre vaillamment aux côtés des troupes anglaises luttant contre la mutinerie de l'armée du Bengale. En plus de ces précieux auxiliaires, la Couronne acquérait le célèbre Koh-i-Noor[1].

La révolte du Bengale était une conséquence des défaites anglaises en Afghanistan et des peu spectaculaires résultats de la guerre de Crimée. Les agitateurs crurent y déceler le déclin de l'armée britannique, et cette impression se trouvait renforcée par la relative douceur du régime colonial comparée à la tyrannie des anciens potentats.

L'incident des cartouches donna aux agitateurs un argument décisif.

Les munitions utilisées par le nouveau fusil Enfield étaient emballées dans un papier enduit de graisse de porc ou de vache, qui devait être déchiré avec les dents pour libérer la poudre et la balle.

Le bruit courut aussitôt que cette nouveauté n'était qu'un moyen imaginé par les Anglais pour insulter la religion et convertir les peuples des Indes au christianisme, car hindous et musulmans

1. Diamant dont le nom signifie « montagne de lumière ». Donné à la reine Victoria, il figure toujours parmi les joyaux de la Couronne d'Angleterre.

CAVALERIE FRANÇAISE, FIN DU XIX[e] SIÈCLE

1. Officier de cuirassiers. — 2. Officier de hussards. — 3. Officier de chasseurs à cheval. — 4. Chasseur d'Afrique. — 5. Officier de dragons. — 6. Cuirassier. — 7. Chasseur à cheval. — 8. Dragon.

1

2

3

4

5

6

7

8

F. F.

considéraient le simple contact de la graisse comme une souillure indélébile entraînant le châtiment éternel.

Des galettes de froment, les tchapatties, furent distribuées parmi la population; elles donnaient le signal de l'insurrection. Le 10 mai 1857, les Anglais de Mirath, hommes, femmes et enfants, étaient massacrés par les révoltés; Cawnpore connut bientôt les mêmes scènes d'horreur, qui suscitèrent une terrible soif de vengeance parmi les soldats anglais.

Les renforts expédiés d'Europe arrivèrent après un voyage interminable de quatre mois : le canal de Suez n'existait pas encore à cette époque.

Commandés par des chefs énergiques, les Anglais organisèrent aussitôt leur plan de combat. Leurs maigres colonnes se mirent en marche au cri de : « Souvenez-vous de Cawnpore! », répondant au massacre par le massacre.

Le quartier général des insurgés était Delhi, la cité du dernier des Grands Moghols. Jhansi constituait également un dangereux nid de rebelles. Ce fut cette ville qui fut attaquée en premier lieu; 1.500 soldats, dont 500 seulement étaient Anglais, affrontèrent 22.000 fanatiques bien retranchés dans leur forteresse, les en délogèrent et les forcèrent à une fuite précipitée.

Le siège de Delhi fut plus long. Les assiégeants repoussaient toutes les sorties tentées par les révoltés, mais ils étaient incapables de réussir un assaut avec leur misérable effectif de 4.000 hommes, dont plus de la moitié étaient malades. Heureusement pour eux, une colonne vint à leur rescousse : passant sur le ventre d'une importante force d'obstruction, elle amenait avec elle de l'artillerie de siège.

Après trois jours de bombardement, les colonnes d'assaut anglaises s'élancèrent à l'attaque des bastions éventrés. Il y eut d'effroyables corps-à-corps.

ARMÉE ANGLAISE, FIN DU XIXe SIÈCLE

1. Officier du « Royal Engineers » (1895). — 2. « Second Queens Regiment » (1895). — 3. Fusilier. — 4. Lancier du Bengale. — 5. Officier des Hussards Prince de Galles. — 6. Infanterie de l'Armée des Indes (1880). — 7. Officier de l'Armée du Transvaal. — 8. Officier du « London Scottish » (1890). — 9. Officier d'infanterie légère écossaise (1897).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

La prise de Delhi marquait le premier pas vers la victoire, mais la guerre devait se poursuivre jusqu'en juillet 1859. Alors commença la répression...

En Chine, les Taïpings avaient eux aussi tenté un soulèvement : contre l'empereur, qui laissait les Occidentaux s'installer dans leur patrie.

Le 8 octobre 1860, les Franco-Anglais incendiaient le Palais d'Été à Pékin après l'avoir pillé, pour venger le massacre de leurs plénipotentiaires; les Russes recevaient leur part et fondaient Vladivostok.

La France devait ensuite se donner l'Union indochinoise, qui groupait le Tonkin, l'Annam, le Laos, la Cochinchine et le Cambodge, tandis que l'Angleterre s'installait en Birmanie.

Le Japon entra bientôt dans le jeu avec son armée de 232.000 hommes entraînée par des Allemands, pour réprimer une révolte en Corée. Puis, déclarant la guerre à la Chine, les Nippons envahirent le « Céleste Empire » avec un bel entrain. Ils ne furent arrêtés que par les véhémentes protestations de la France, de l'Angleterre et de la Russie réunies, et ils durent se retirer, ne gardant que Formose.

Les sociétés secrètes chinoises à tendance xénophobe, telle la secte du « Grand Couteau », cherchaient encore à sauver la Chine, à en chasser les étrangers.

Une « Milice du poing d'Harmonie et de Justice », dont le nom a été traduit un peu abruptement en anglais par « Boxers », déclencha l'émeute. Un corps expéditionnaire international de 18.000 hommes vint au secours des légations en mauvaise posture; l'empereur d'Allemagne Guillaume II avait recommandé à ses hommes d'égaler... les Huns! On attribua un secteur de Pékin aux soldats de chacune des nationalités représentées, et ce qui s'ensuivit devait faire rougir de honte plus d'un témoin européen!

ARMÉE ALLEMANDE, FIN DU XIXe SIÈCLE

1. Hussard (1890). — 2. Timbalier des Gardes du corps (1890). — 3. Uhlan (1890). — 4. Hussard prussien (1890). — 5. Artilleur poméranien (1890). — 6. Chasseur brandebourgeois (1890). — 7. Landwehr prussienne (1890). — 8. Grenadier-garde (1890). — 9. Infanterie de ligne (1890).

1
2
3
4
5
6
7
8
9

Deux ans plus tôt, les États-Unis avaient déclaré la guerre à l'Espagne à cause de la perte d'un de leurs cuirassés, le *Maine*, coulé mystérieusement dans le port de La Havane. Après une courte campagne, l'Espagne cédait les Philippines aux États-Unis pour 20 millions de dollars et accordait l'indépendance à Cuba, où Théodore Roosevelt s'était distingué à la tête de ses volontaires. Gagnés par l'appétit de conquête des États européens, les États-Unis devenaient eux aussi une puissance coloniale; ils annexaient encore les îles Hawaii et Porto Rico.

A la même époque, une armée anglo-égyptienne sous les ordres de Kitchener était partie à la conquête du Soudan, qui s'était soulevé contre l'Égypte et son allié anglais et avait massacré Gordon à Khartoum. Les derviches furent écrasés à Omdurman le 2 septembre 1898. La première mitrailleuse automatique venait de faire son apparition sur les champs de bataille; elle était due à un Américain, Hiram Maxim, ainsi que la poudre sans fumée qui évitait désormais l'écran gênant provoqué par la fumée des feux de salves.

La teinte kaki avait remplacé les éclatantes couleurs des uniformes, et pour la première fois dans l'armée britannique, les ballons d'observation étaient utilisés.

La victoire d'Omdurman sur les derviches démontrait la supériorité des armes modernes sur les masses. Les Anglais avaient perdu 450 hommes et mis 25.000 ennemis hors de combat.

Un jeune lieutenant de hussards avait participé à la bataille, il se nommait Winston Churchill.

Désormais, la guerre allait perdre ce qui lui restait du panache d'antan, pour faire place chaque jour davantage aux meilleures méthodes, aux machines à tuer de plus en plus perfectionnées.

La découverte de l'or au Transvaal allait attirer les convoitises vers cette petite république des Boers jusqu'alors trop pauvre pour

ARMÉES DIVERSES DE LA FIN DU XIXe SIÈCLE (I)

1. Officier de chevau-légers italiens (1890). — 2. Trompette de hussards autrichiens (1890). — 3. Officier d'infanterie - Suisse (1894). — 4. Officier de hussards espagnols (1897). — 5. Bersaglier italien (1890). — 6. Carabinier à pied italien (1890). — 7. Garde du corps autrichien (1890). — 8. Cavalerie américaine (1899). — 9. Infanterie américaine (1899).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

LAFF

intéresser quiconque. En peu de temps, Johannesburg devint une ville aussi peuplée que corrompue par l'énorme afflux des aventuriers étrangers venus exploiter les mines. Le président Kruger leur refusa les droits politiques tout en les taxant assez lourdement, ce qui créa un malaise grandissant.

Cecil Rhodes, premier ministre de la Colonie du Cap, rêvait d'étendre les possessions de l'Empire, estimant que plus l'Angleterre aurait de colonies, plus grandes seraient les chances du monde de vivre en paix.

Or le puritain Kruger montrait visiblement son intention bien arrêtée de donner au Transvaal son indépendance complète. Rhodes décida de prendre les devants et confia à son ami Jameson le soin de pénétrer au Transvaal afin d'y soutenir le soulèvement des immigrants. L'affaire échoua lamentablement, le « raid de Jameson » se fit capturer le 2 janvier 1896 par les Boers. Mais sur le plan international, cet incident ridicule prit des proportions énormes lorsque l'empereur d'Allemagne Guillaume II se posa en protecteur de Kruger qui, sans se faire d'illusions, se préparait au pire.

La république du Transvaal commanda des fusils et des canons au Creusot et en Allemagne, un corps de volontaires européens courut se mettre à la disposition des Boers. Le 10 octobre 1899, le président Kruger envoyait un ultimatum qui fut rejeté aussitôt. C'était la guerre, et une fois de plus l'art de tuer allait s'y perfectionner considérablement. Les Boers ouvrirent l'offensive avec une série de succès, assiégeant Ladysmith, Kimberley et Mafeking, où s'illustraient Baden-Powell et ses jeunes « scouts ». Les Boers avaient pour l'heure l'avantage du nombre et celui du terrain qu'ils connaissaient bien. Excellents cavaliers, ils étaient de plus de remarquables tireurs dont les balles fauchaient les rangs des « tuniques rouges », cibles idéales affublées du casque à pointe adopté après la victoire allemande de 1871.

ARMÉES DIVERSES DE LA FIN DU XIX^{e} SIÈCLE (II)

1. Chasseur à cheval espagnol (1890). — 2. Colonel de lanciers espagnol (1890). — 3. Artillerie italienne (1890). — 4. Infanterie espagnole (1890). — 5. Officier de l'artillerie de la Garde russe (1890). — 6. Grenadier russe de la Compagnie du Palais (1890).

1

2

3

4

5

6

Plusieurs autres pays, notamment en Amérique du Sud, avaient adopté pour la même raison le costume militaire allemand, y compris le « Pickelhaube ».

L'embuscade était la tactique favorite des Boers. Ils savaient utiliser les moindres accidents de terrain et creuser des tranchées qui les protégeaient des shrapnels tout en leur permettant de tirer avec plus de précision encore.

Du côté anglais, on s'aperçut bien vite de la vulnérabilité des habits rouges et, à l'instar des troupes du Soudan, l'armée adopta la tenue kaki. Le kilt des troupes écossaises s'avéra également peu pratique, car le soldat allongé sur le ventre, parfois pendant des heures, était cruellement brûlé aux jambes par le soleil ardent.

Le pigeon voyageur (voir tome I, page 90) fut remployé pour la première fois par les troupes anglaises assiégées dans Mafeking, mais le télégraphe et le téléphone étaient devenus d'un usage courant.

Le train blindé fit son apparition, ainsi que les blockhaus qui défendaient les routes contre les commandos boers. Ils étaient équipés de projecteurs puissants et entourés de fil de fer barbelé.

Le romantisme aux armées était définitivement mort!

Bientôt, les Anglais, forts de 450.000 hommes, prirent le dessus et triomphèrent de l'opiniâtre résistance des Boers. Après avoir brûlé systématiquement les récoltes et les fermes, parqué les civils dans des « camps refuges » où la mortalité était terrible (comparés plus tard à des camps de concentration, ces camps refuges furent sévèrement critiqués par l'opposition anglaise), ils purent enfin forcer les derniers groupes de Boers à cesser leur guérilla.

Le 31 mai 1902, la paix était signée, paix honorable pour le Transvaal comme pour son allié l'État libre d'Orange, et qui devait permettre une réconciliation.

ARMÉES DIVERSES DE LA FIN DU XIXe SIÈCLE ET DU DÉBUT DU XXe SIÈCLE (I)

1. Grenadier belge (1885). — 2. Carabinier belge (1885). — 3. Guide belge (1896). — 4. Infanterie norvégienne (1903). — 5. Génie danois (1890).

1

2

3

4

5

En 1904, la guerre réapparaissait en Asie, opposant cette fois le colosse russe au minuscule Nippon, et, contre toutes les apparences, le nain allait triompher du géant. L'antique marine de guerre russe fut anéantie par la flotte japonaise de Togo, tandis que sur terre, les petits soldats nippons enfonçaient l'armée impériale russe à Moukden le 7 mars 1905. Victoire totale qui obligea le tsar à céder Port-Arthur et à évacuer la Mandchourie.

Entre-temps, le peuple russe, effrayé par les désastres de la guerre, s'était soulevé pour une « première révolution ». L'armée tira dans la foule le 22 janvier 1905, et ce « dimanche sanglant » engendra une série de grèves et de troubles qui se termina par six jours de combats de rue à Moscou, en décembre. En mai 1906, de nouveaux troubles furent immédiatement étouffés. Le calme revint jusqu'à l'entrée en guerre de la Russie et les défaites de 1915.

L'Autriche, qui n'avait plus guère fait parler d'elle, allait bientôt, sous la pression de Guillaume II, provoquer involontairement un gigantesque cataclysme.

Le 5 octobre 1908, François-Joseph annexait la Bosnie et l'Herzégovine à lui accordées jadis par le congrès de Berlin (1878). Le moment était bien choisi, car les Turcs étaient fort occupés à se défaire de leur tyran, le cruel Abdoul Hamid. L'Italie en profita pour prendre Tripoli, Rhodes et le Dodécanèse, aussitôt imitée par la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et le Monténégro. Intéressés eux aussi par les dépouilles turques, les pays balkaniques finirent par se les disputer à coups de canon au cours de l'été 1913 : les Serbes, les Grecs, puis les Roumains, s'allièrent contre les Bulgares.

L'assassinat du prince héritier François-Ferdinand à Sarajevo, le 28 juin 1914, entraîna l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie; les trois coups étaient frappés et le rideau pouvait se lever sur une des plus grandes tragédies de l'histoire du monde.

ARMÉES DIVERSES DE LA FIN DU XIXe ET DU DÉBUT DU XXe (II)

1. Turquie (1890). — 2. Grèce (1890). — 3. Roumanie (1890). — 4. Norvège (1890). — 5. Portugal (1890). — 6. Chili (1908). — 7. Brésil (1890). — 8. Mexique (1900). — 9. Argentine (1910). — 10. Chine (1900). — 11. Chine (1880). — 12. Chine (1910). — 13. Japon (1880). — 14. Japon (1904).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

La première guerre mondiale

Le 2 août 1914, l'Allemagne avait envoyé un ultimatum à la Belgique neutre, la sommant de laisser librement passer ses troupes afin de prévenir une attaque française; en cas de refus, ce serait la guerre.

Ce chantage ne devait pas impressionner le roi Albert Ier qui déclara le 4 août, devant les Chambres, sa résolution de défendre le territoire belge contre cette intolérable violation : « Un pays qui se défend s'impose au respect de tous : ce pays ne périt pas. »

Le même jour, les troupes allemandes entraient en Belgique. Le soir, l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin remettait au chancelier Bethmann-Hollweg la déclaration de guerre de son pays à l'Allemagne, en vertu des engagements pris envers la neutralité belge. La cynique et célèbre phrase du chancelier : « *für einen Fetzen Papier* » (pour un chiffon de papier) marquait bien sa déception de voir l'Angleterre intervenir et son mépris total des traités aussi sacrés qu'ils soient.

L'invasion de la petite Belgique suscita l'indignation du peuple anglais; les volontaires se présentèrent en masse dans les centres d'enrôlement.

En France, la déclaration de guerre du 3 août notifiée par l'Allemagne (sous le fallacieux prétexte de bombardements aériens français des villes allemandes) avait provoqué « l'Union sacrée » contre « l'ennemi héréditaire », l'arrogant vainqueur de 1871, le ravisseur de l'Alsace et de la Lorraine. L'ordre de mobilisation, la célèbre affiche blanche ornée de deux drapeaux tricolores, avait été placardé, suscitant un magnifique et unanime mouvement d'exaltation patriotique. Ce mouvement s'étendit même aux étrangers séjournant en France, qui s'engagèrent par dizaines de milliers en quelques jours.

On était loin du désordre de 1870, le plan de mobilisation se déroulait sans accroc. Et pourtant, il s'agissait cette fois de 3 millions de rappelés représentant 25 classes.

PREMIÈRE GUERRE MONDIALE - FRANCE 1914

1. Chasseur à pied. — 2.-3. Infanterie de ligne. — 4. Cuirassier avec cuirasse et casque couverts d'une housse antireflet. — 5. Dragon. — 6. Sénégalais. — 7. Fusilier marin. — 8. Chasseur alpin.

1

2

3

4

5

6

7

8

La guerre allait être rapidement terminée, pensait-on, d'autant plus que le « rouleau compresseur » russe s'était mis en place pour prendre les Centraux à revers.

En Allemagne, le peuple tout entier s'était dressé autour de son empereur, cet homme qui lui promettait un avenir prestigieux; seuls, les Austro-Hongrois jetaient une note discordante dans cet enthousiasme.

Le dimanche 2 août 1914, à la veille de la déclaration de guerre par l'Allemagne à la France, tombèrent les deux premières victimes de la Première Guerre mondiale.

Une patrouille française surprit, en territoire français, une patrouille de cavalerie allemande dont le chef, le lieutenant Mayer, ouvrit le feu. Touché à mort, le caporal André Peugeot, avant de s'écrouler, eut la force d'abattre son agresseur.

Deux jours plus tard, les 43.000 hommes de l'armée belge luttaient contre les premiers assauts des vagues d'invasion allemandes. L'ennemi, sur un ensemble de quatre millions de mobilisés, alignait deux millions de combattants armés de l'excellent fusil Mauser et dotés de 12 mitrailleuses par régiment.

Une artillerie puissante et moderne de 12.000 pièces constituait un redoutable instrument de destruction, mais allait devoir se battre sur deux fronts. L'armée française, avec ses 1.865.000 combattants, ne pouvait opposer aux Allemands que 4.300 pièces d'artillerie pour la plupart démodées, 6 mitrailleuses par régiment et le fusil Lebel, inférieur au Mauser. Les Anglais, à part le précieux appoint de leur formidable flotte de guerre, n'apportaient qu'un contingent de soldats de métier de moins de 100.000 hommes.

Le plan allemand, arrêté dès 1905 par le comte Schlieffen, prévoyait une attaque massive par la Belgique suivie de l'encerclement de l'armée française, qui serait alors détruite sur ses frontières du Jura et de la Suisse.

Les Français, eux, attaquèrent à la frontière allemande du 7 au 10 août avec toutes leurs forces, en direction de Sarrebruck, sans parvenir à entamer sérieusement la résistance ennemie.

Entre-temps, le gigantesque mouvement de débordement par le Nord s'était dangereusement

PREMIÈRE GUERRE MONDIALE - FRANCE 1916-1918

1. Hussard. — 2. Spahi. — 3. Dragon. — 4. Grenadier-fusilier. — 5. Fusilier-mitrailleur. — 6. Infanterie de ligne. — 7. Tirailleur indochinois. — 8. Infanterie coloniale. — 9. Infanterie nord-africaine. — 10. Génie. — 11. Infanterie nord-africaine. — 12. Fusilier-marin.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12

développé en dépit de l'héroïque résistance des Belges. Les forts de Liège et leurs vieux bastions freinèrent le flux des envahisseurs : ils mobilisèrent pendant 79 heures une importante fraction de l'armée allemande, donnant ainsi un précieux sursis à l'armée française qui, réalisant la menace, tenta d'endiguer l'avalanche à Charleroi. De son côté, le corps expéditionnaire anglais, enfin arrivé, livrait à Mons une des plus glorieuses batailles de l'histoire de l'armée anglaise, brisant l'élan des Allemands vers la France.

Le 25 août, Joffre repliait ses troupes sur une ligne qui devait être défendue à tout prix entre Paris et Verdun, sur la Marne.

Von Kluck croyait déjà tenir la victoire; il fut sidéré par l'énergique réaction des troupes alliées qui, épuisées par une retraite de dix jours, firent face avec une vigueur inattendue.

Une attaque, lancée par Gallieni sur l'aile droite allemande avec 7.000 soldats amenés sur le front par les taxis parisiens, contraignit von Kluck à dégarnir son centre. Ainsi fut ouverte une brèche où les Français s'engouffrèrent.

Le 11 septembre 1914, la bataille de la Marne était gagnée. Les Allemands se repliaient et s'enterraient dans des tranchées derrière une forêt de barbelés.

Sur le front de l'Est, ils avaient été plus heureux grâce à l'énergie de Hindenburg et de Ludendorff, qui avaient détruit une première armée russe venue du Sud et remporté le 31 août l'éclatante victoire de Tannenberg, en Prusse orientale.

Quant aux Autrichiens, ils s'étaient fait battre à Lemberg, obligeant l'état-major allemand à intervenir avec des renforts.

Les Allemands reprirent l'offensive à l'Ouest en direction de la Manche, dans l'intention de saisir les ports d'Anvers, de Calais et de Dunkerque. Anvers tint jusqu'au 10 octobre sous le feu dévastateur de l'artillerie lourde, puis l'armée belge parvint à se retirer sur l'Yser et à y bloquer l'avance ennemie avec l'aide des Alliés accourus à la rescousse. La menace d'encerclement était écartée, le front s'établit sur une immense ligne allant de la côte à la frontière suisse. Sept cents kilomètres de tranchées creusées en zigzag afin d'empêcher les tirs d'enfilade, de remparts en sacs de terre derrière lesquels 4 millions d'hommes piétineraient pendant quatre ans.

ARMÉE ALLEMANDE EN 1914

1. Officier. — 2. Fantassin. — 3. Hussard. — 4. Dragon. — 5. Uhlan. — 6.-7. Fantassins.

1

2

3

4

5

6

7

L.&F.

La Turquie s'était rangée aux côtés des Centraux et menaçait la Russie dans les Balkans. Une opération navale franco-britannique, lancée dans les Dardanelles en mars 1915, échoua devant la défense énergique des Turcs à Gallipoli. Ils y perdirent 200.000 hommes mais forcèrent les Alliés à rembarquer après neuf mois d'une lutte opiniâtre.

Les Russes subirent bientôt le contrecoup de cet échec et durent reculer, cédant Varsovie et Brest-Litovsk.

La Serbie fut occupée. Les Bulgares passèrent dans le camp des Centraux.

Rassuré sur ses arrières, l'état-major allemand se tourna vers son front de l'Ouest, où les Alliés se renforçaient de jour en jour.

Dans les tranchées, le soldat français devenait peu à peu le « poilu », déployant toute son ingéniosité pour rendre moins intolérable le long calvaire qu'il vivait. Le soldat anglais, devenu le « Tommy », s'habituait lui aussi à cette guerre qui avait perdu son aspect de « croisade » pour devenir « sa guerre ».

« Fritz » connaissait exactement les mêmes problèmes et disputait son pain, plus noir que celui de ceux d'en face, à la voracité des rats.

Le casque Adrian commençait à coiffer quelques unités françaises. Les pantalons rouges avaient disparu, de même que les capotes de 1914, pour faire place au nouvel uniforme bleu horizon qui ne se généralisa pourtant qu'en 1916.

De part et d'autre on tentait des attaques de rupture, chaque fois repoussées, toujours meurtrières. Une attaque allemande sur l'Yser, au printemps 1915, fut soutenue par une arme nouvelle et terrifiante : les gaz asphyxiants; ils inauguraient la nouvelle conception allemande de la « guerre totale ». L'Italie vint se ranger aux côtés des Alliés, en 1915, et par son offensive vers le Sud-Tyrol et l'Isonzo, obligea les Centraux à y envoyer des troupes qui auraient été précieuses en d'autres lieux.

L'échec de l'expédition des Dardanelles poussa le général en chef Joffre à déclencher une offensive de grande envergure en Champagne au cours de l'hiver 1915. Elle se solda par des gains insignifiants et la perte de 300.000 hommes. Son adversaire,

ARMÉE ALLEMANDE 1915-1918

1. Dragon (1916). — 2. Uhlan du front de Macédoine. — 3. Infanterie. — 4. Grenadier. — 5.-5bis. Infanterie de ligne et de montagne autrichienne. — 6. Fantassin avec masque à gaz. — 7. Infanterie de Palestine. — 8. Infanterie du front de Macédoine.

1
2
3
4
5-5bis
6
7
8
L.&F.

von Falkenhayn, riposta, le 21 février 1916, par une violente attaque sur Verdun, secteur qu'il jugeait le plus vulnérable.

Utilisant sans hésiter les réserves qu'il avait jusque-là épargnées, le commandement allemand les avait groupées dans de véritables casernes souterraines creusées devant les lignes adverses. Au matin du 21 février 1916, une formidable tempête d'explosions s'abattit sur les lignes françaises, les engloutissant dans d'énormes nuages de fumée et de poussière et projetant, pêle-mêle, terre et débris humains dans un vacarme épouvantable. Ce cataclysme était l'œuvre de mille canons rassemblés sur 15 kilomètres. Ils tirèrent pendant neuf mortelles heures au cours desquelles les « poilus », recroquevillés dans leur trou, subirent des pertes terribles mais ne reculèrent pas d'un pouce, certains que l'infanterie allait surgir dès que le bombardement cesserait.

Les héroïques soldats français incrustés dans leurs tranchées ravagées attendaient avec une impatience de plus en plus irritée la réponse de leur artillerie; mais rien ne venait. Coupée de l'avant par la destruction des lignes téléphoniques, soumise elle aussi à ce déluge de fer et de feu, l'artillerie — 270 pièces démodées — ne pouvait ajuster son tir à travers l'énorme nuage toujours renouvelé des explosions. Il fallut avoir recours aux « coureurs », ces soldats volontaires qui, bondissant d'abri en trou d'obus, risquant la mort à chaque instant et la trouvant souvent, iraient porter les ordres aux quatre coins du secteur menacé.

Une arme nouvelle était apparue, timidement : l'aviation. Mais les quelques avions de reconnaissance français qui tentèrent l'aventure furent repoussés par la chasse allemande, maîtresse du ciel de Verdun.

Joffre, averti, hésitait à envoyer des renforts sur Verdun; l'ennemi lui tendait peut-être un piège, pour frapper à l'endroit qu'il aurait dégarni, ou ailleurs encore!

A trois heures de l'après-midi, les vagues d'assaut allemandes s'ébranlaient tandis que le tir de leur artillerie s'allongeait. Les premières lignes françaises furent abordées sans difficulté, toute résistance y ayant pratiquement cessé. Le terrible pilonnage de l'artillerie avait tellement martelé ce secteur qu'en maints endroits il avait littéralement « effacé » le réseau défensif français.

ARMÉE BELGE 1914-1918

1. Grenadier (1914). — 2. Carabinier (1914). — 3. Cycliste (1914). — 4. Ligne (1914). — 5. Guide (1914). — 6. Automitrailleuse Minerva. — 7.-8.-10. Infanterie (1916-1918). — 9. Lancier (1918).

L. & F.

Mais le staccato des mitrailleuses Hotchkiss (la mitrailleuse lourde Hotchkiss avait remplacé la Saint-Étienne des débuts — excellente mais trop facilement enrayée par les poussières ou la boue des tranchées) s'éleva, faisant trébucher les silhouettes des premiers fantassins allemands, bientôt accablés par la riposte de l'artillerie française.

Les Français durent cependant reculer, céder une partie considérable de ce terrain ravagé par le plus terrible des bombardements. C'est à ce moment qu'apparut celui qui allait rétablir la situation : Philippe Pétain. Il créa la célèbre « Voie sacrée », par laquelle il achemina munitions et troupes fraîches à un rythme accéléré grâce à l'aller-retour ininterrompu de 3.500 camions. Le 5 mars, les Allemands répétèrent leur coup de boutoir du 21 février et gagnèrent encore quelques lambeaux de terre âprement disputés, pris et repris avec un acharnement égal par les deux antagonistes. En juin, la situation était toujours inchangée; von Falkenhayn fit déverser 110.000 obus à gaz, sans succès.

Les pertes françaises avaient atteint 370.000 hommes.

Le lendemain, Joffre déclenchait, au Nord, le bombardement préludant à la contre-attaque sur la Somme, ce qui soulageait aussitôt Verdun, où l'ennemi relâchait quelque peu sa pression.

Le 1er juillet, les fantassins alliés partirent à l'assaut des lignes adverses. L'ennemi, prévenu par la classique préparation d'artillerie, l'attendait de pied ferme.

Les fantassins se heurtèrent bientôt aux amas de fil de fer barbelé que leur artillerie était censée avoir dispersés. Leur élan rompu, les vagues d'assaut vacillaient, à la recherche des brèches espérées.

Les mitrailleuses allemandes se mirent à cracher leurs gerbes de balles, fauchant les assaillants par groupes entiers. Mais, vague après vague, les Alliés poursuivirent leur effort, parvinrent à s'infiltrer et à atteindre l'objectif fixé par leurs chefs. Les pertes étaient terribles pour un gain de terrain fort mince; les Anglais avaient, à eux seuls, perdu 19.000 tués et 38.000 blessés. La bataille reprit les jours suivants, épuisant peu à peu les réserves alliées, sans parvenir à percer le front allemand dont les formidables défenses s'étendaient en profondeur : 45 kilomètres à certains endroits!

Le 14 septembre, les Anglais prirent, seuls, la relève. Les renforts leur arrivaient, assurés désormais

ARMÉE ANGLAISE AVANT 1914

1. « Life Guards ». — 2. « Rifle Brigade ». — 3. Lancier. — 4. « Coldstream Guards ». — 5. « Gordon Highlanders ».

1

2

3

4

5

par le service obligatoire; le petit corps expéditionnaire de 1914 était devenu une puissante armée.

Le 15 septembre à l'aube, une nouvelle arme fit son apparition en tête des premières vagues d'assaut anglaises : le tank.

Cet engin massif, crachant le feu de son canon et de ses mitrailleuses, eut un effet psychologique énorme sur les soldats allemands qui le virent surgir dans les brumes de l'aube, grondant, tanguant et superbement indifférent aux giclées rageuses des Spandau.

Beaucoup d'Allemands, horrifiés, lâchèrent pied. D'autres firent face, héroïquement, dans un inutile effort pour arrêter ce monstre qui broyait les barbelés et traversait les tranchées.

Mais bientôt, l'artillerie allemande fit tonner ses canons à tir rapide, dont les obus commencèrent à pleuvoir sur les 32 chars d'assaut anglais.

Néanmoins, les résultats avaient été excellents. En maints endroits, l'infanterie avait pénétré profondément dans les lignes ennemies. Cet avantage, il est vrai, fut réduit à néant par l'absence des réserves qui auraient dû occuper solidement le terrain conquis. L'état-major anglais en était responsable, faute d'avoir fait suffisamment confiance à cette nouvelle arme.

Les semaines qui suivirent, le tank continua de soutenir les efforts de l'infanterie avec des succès variés selon la façon dont on l'employait; ses imperfections furent peu à peu éliminées, en même temps que les Allemands imaginaient de nombreux moyens de le détruire.

La bataille de la Somme s'acheva en décembre sans apporter de grands progrès territoriaux. Par contre, elle avait brisé le moral de l'armée allemande en lui mettant 550.000 hommes hors de combat.

Renforcés par un énorme matériel fourni par leurs alliés, les Russes avaient repris leur attaque à l'Est et enfoncé le front autrichien.

La Roumanie s'était déclarée pour les Alliés après un cruel débat de conscience de son souverain Ferdinand Ier, né Hohenzollern. Celui-ci devait, par ce sacrifice fait à son peuple, échapper à la déchéance qui allait frapper la famille des empereurs d'Allemagne.

Entre le 24 octobre et le 2 novembre, les Français reprirent les forts de Douaumont et de Vaux,

ARMÉE ANGLAISE 1914-1918

1. Infanterie coloniale. — 2. Cavalerie. — 3. Lancier hindou. — 4. Infanterie canadienne. — 5. Infanterie (1914). — 6.-7.-8. Infanterie (1916-1918). — 9. Infanterie écossaise.

1
2
3
4
5
6
7
8
9

ramenant à nouveau à Verdun le point névralgique de la guerre. Dix mois de lutte acharnée, un million de tués, se soldaient par une défaite allemande.

Toutefois, si la légende de l'invincibilité de l'armée allemande s'était écroulée à Verdun, l'équilibre n'était pas rompu.

Le torpillage du *Lusitania*[1] le 7 mai 1915, conséquence de la guerre sous-marine totale décrétée par Hindenburg et Ludendorff, et, surtout, l'immixtion de l'Allemagne dans la querelle qui opposait le Mexique aux États-Unis, décidèrent le président Wilson à intervenir aux côtés des Alliés le 2 avril 1917.

Le 16 avril, une puissante attaque française ouvrit le premier acte d'une grande offensive alliée. Elle mettait en ligne les premiers tanks français : 400 Schneider et Saint-Chamond. En trois jours de corps-à-corps acharnés, les Français ne parvinrent pas à percer et ils perdirent 60.000 hommes, laissant au monde le souvenir tragique du « Chemin des Dames ».

1. Paquebot britannique à bord duquel se trouvaient de nombreuses personnalités américaines.

Les pertes affreuses et continues qui décimaient les combattants suscitèrent bientôt une crise de défaitisme; certaines unités de l'armée française se mutinèrent. Pétain, avec son sens profond de la psychologie du combattant, parvint à calmer la crise en se bornant à quelques exemples.

En Russie, l'offensive victorieuse de Broussilov (juin 1917) tourna en complète déroute par suite du refus des soldats qui, gagnés aux idéaux bolchevistes, refusèrent de se battre plus longtemps.

Les armées austro-allemandes purent être retirées de ce théâtre d'opérations pour être aussitôt dirigées sur le front italien, où elles remportèrent l'éclatante victoire de Caporetto, prenant aux Italiens 265.000 prisonniers et des milliers d'armes de toutes sortes, dont 3.000 canons.

Par contre, la Grèce s'était jointe aux Occidentaux et les Turcs avaient perdu Bagdad et Jérusalem, mais ces succès ne compensaient pas les revers.

En France, l'offensive anglaise dans les Flandres avait donné, en juillet, d'excellents résultats et les Français avaient enfin repris le fameux Chemin des Dames. Le front ennemi n'avait pas craqué pour autant.

GUERRE 1914-1918 - ARMÉES DIVERSES (I)

1.-2. Infanterie turque. — 3. Officier turc. — 4. Officier bulgare. — 5. Infanterie bulgare. — 6.-7. Infanterie russe. — 8. Cavalerie russe. — 9. Cosaque. — 10. Infanterie sibérienne.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

En janvier 1918, l'état-major allemand décida de lancer une offensive décisive sur le front occidental et commença à rassembler des troupes nanties d'imposants renforts d'artillerie. L'attaque, déclenchée le 21 mars à quatre heures du matin, remporta un succès initial sur l'armée britannique qui, en dépit d'une vigoureuse résistance, fut écrasée par le tir de 6.200 canons et dut reculer de 30 kilomètres. Une brèche dangereuse était ouverte entre Anglais et Français; Pétain y envoya vingt divisions.

Réalisant le danger de combattre sous deux commandements, les Alliés se décidèrent à placer leurs forces sous l'autorité d'un chef unique : le généralissime Foch.

Il était temps! Déjà Paris subissait le tir des canons à longue portée, les « grosses Berthas » installées à 120 kilomètres!

L'attaque allemande fut endiguée, mais Ludendorff, qui voulait à tout prix arracher la victoire, revint à la charge le 14 avril pour connaître finalement le même échec et n'obtenir que deux « poches » dangereusement exposées.

Poursuivant opiniâtrement son plan, il frappa une fois encore au Chemin des Dames dégarni par les Français au bénéfice du front nord.

Le 27 mai, les Allemands se ruèrent à trois contre un sur cette position située à 100 kilomètres de Paris. Les 30 divisions du Kronprinz submergèrent les défenseurs anglo-français, atteignirent Soissons le 29 et la Marne le 30! Paris était menacé comme en 1870. Mais Foch ne perdit pas son sang-froid : cette victoire allemande, aussi remarquable fût-elle, n'était qu'un succès tactique et non une victoire stratégique.

Les forces disponibles furent lancées dans la bataille; parmi elles se trouvaient les premières troupes américaines, qui firent là le dur apprentissage de la guerre totale. Les troupes allemandes furent arrêtées finalement à 70 kilomètres de Paris!

Deux jours plus tard, appliquant la même énergique résolution, les Austro-Hongrois enfonçaient les lignes italiennes. Il fallut une semaine de combats furieux pour les contenir sur la Piave.

Le dernier sursaut de Ludendorff eut lieu le 15 juillet 1918, mais les Alliés étaient prêts et repoussèrent tous les assauts. Le soir, l'offensive était brisée, et les Allemands repoussés, le 18,

GUERRE 1914-1918 - ARMÉES DIVERSES (II)

1. Serbe. — 2. Roumanie. — 3. Monténégro. — 4. Grèce. — 5. U.S.A. — 6. U.S.A. — 7. Pologne. — 8. Italie. — 9. Bersaglier italien. — 10. Japon.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

dans le secteur de Château-Thierry. Les Américains, au nombre de 1.200.000 hommes en France, avaient brillamment participé à l'action. Et pendant ce temps, 480 chars Renault avaient repris Soissons.

Le moment était venu pour Foch de déclencher l'offensive générale. Les troupes alliées s'ébranlèrent le 8 août, soutenues par une artillerie redoutable. Les « poches » allemandes furent attaquées et réduites puis, le 26 septembre, ce fut l'attaque dans tous les secteurs.

C'était le commencement de la fin pour les Centraux acculés à la défensive sur tous les fronts. En Syrie et en Mésopotamie, les Turcs étaient vaincus, les Bulgares en déroute sur le front de Salonique, et en Afrique orientale allemande, les combats touchaient à leur fin.

Le peuple allemand lui-même comprenait l'inutilité des sacrifices que lui avait imposés son empereur; mourant de faim, il était las de voir des enfants de 18 ans envoyés au massacre.

D'août à octobre 1918, les Alliés avaient enfoncé le front allemand par des attaques successives.

La France et la Belgique furent libérées au cours de continuels combats contre une armée allemande qui faisait retraite mais ripostait encore avec énergie. En quatre mois, plus d'un million de soldats alliés avaient payé de leur vie cette ultime lutte pour la victoire.

En Allemagne, la révolution grondait. Elle éclata avec la mutinerie de la flotte de guerre de Kiel, qui refusa de partir à l'attaque de la Royal Navy; ouvriers et soldats des principales villes d'Allemagne se soulevèrent et l'empereur Guillaume II, déchu, s'enfuit en Hollande.

Entre-temps, la Turquie avait capitulé et les Austro-Hongrois, vigoureusement attaqués par les Italiens, avaient jugé inutile de poursuivre plus longtemps une lutte sans espoir.

Ce que le grand Lyautey avait appelé en 1914 « la plus monumentale ânerie que le monde ait jamais faite » se soldait par un effroyable bilan : plus de *huit millions* de morts. La France avait perdu à elle seule 1.457.000 hommes, l'Angleterre un million, la Russie 1.700.000, et l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie trois millions d'hommes.

Encore ces chiffres hallucinants ne concernent-ils que les morts; les blessés, mutilés et estropiés se chiffraient largement au double.

AVIATION ET BLINDÉS DE 1914-1918

1. Mortier anglais. — 2. Canon de 75 français. — 3. Canon de 305 autrichien. — 4. Canon allemand. — 5. Bombardier français Voisin (1916). — 6. Chasseur français Spad. — 7. Aviatik allemand. — 8. Bombardier anglais Handley-Page (1917). — 9. Sopwith Camel anglais. — 10. Chasseur Nieuport français. — 11. Tank anglais (1916). — 12. Char allemand (1918). — 13. Char Saint-Chamond français. — 14. Char Schneider français. — 15. Char Renault français.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

La deuxième guerre mondiale

Le 28 juin 1919, l'Allemagne avait signé le traité de Versailles dans cette même galerie des Glaces qui avait vu le couronnement de son premier empereur. Les clauses en étaient dures mais toutefois largement justifiées par les conséquences de la guerre totale qu'avait menée le Kaiser. L'armée allemande ne pourrait plus excéder 100.000 hommes, le service militaire serait supprimé, l'aviation et les chars prohibés et la marine de guerre limitée à 18 unités.

Autrement lourdes furent les réparations dont le montant, fixé en 1921, s'élevait à la somme fabuleuse de 138 milliards de marks-or, payable à raison de 2 milliards par an.

Incapable de payer ses dettes, en proie à l'inflation et au chômage, l'Allemagne sollicita un délai. L'occupation de la Ruhr en résulta afin de fournir à la France et à la Belgique des « garanties productives ». Cette mesure suscita l'indignation du peuple allemand, qui riposta par des grèves et des émeutes fomentées par les sociétés secrètes nationalistes.

Le pacte de Locarno détendit quelque peu la situation et la dette allemande fut ramenée à 116 milliards, puis à 3 milliards... qui ne furent jamais payés.

Le souvenir des terribles années de guerre poussait les gouvernements à rechercher la paix et l'apaisement à tout prix, ce dont allaient profiter les partisans des régimes autoritaires.

L'Italie, sortie vainqueur de la guerre, connaissait pourtant une grave crise économique; la révolution menaçait. C'est dans les classes moyennes que le mouvement fasciste trouva son terrain le plus fécond. Son chef, Benito Mussolini, groupa ses partisans, pour la plupart des anciens combattants, en « Fascio di combattimento », d'où les noms fasciste, fascisme. Ces fascistes étaient vêtus d'un uniforme à chemise noire qui ne pouvait faire douter de leurs intentions agressives. Surnommé « il Duce » (le chef), Mussolini instaura sa « politique de l'action » qui remplaça le régime démocratique jugé désormais « pourri ».

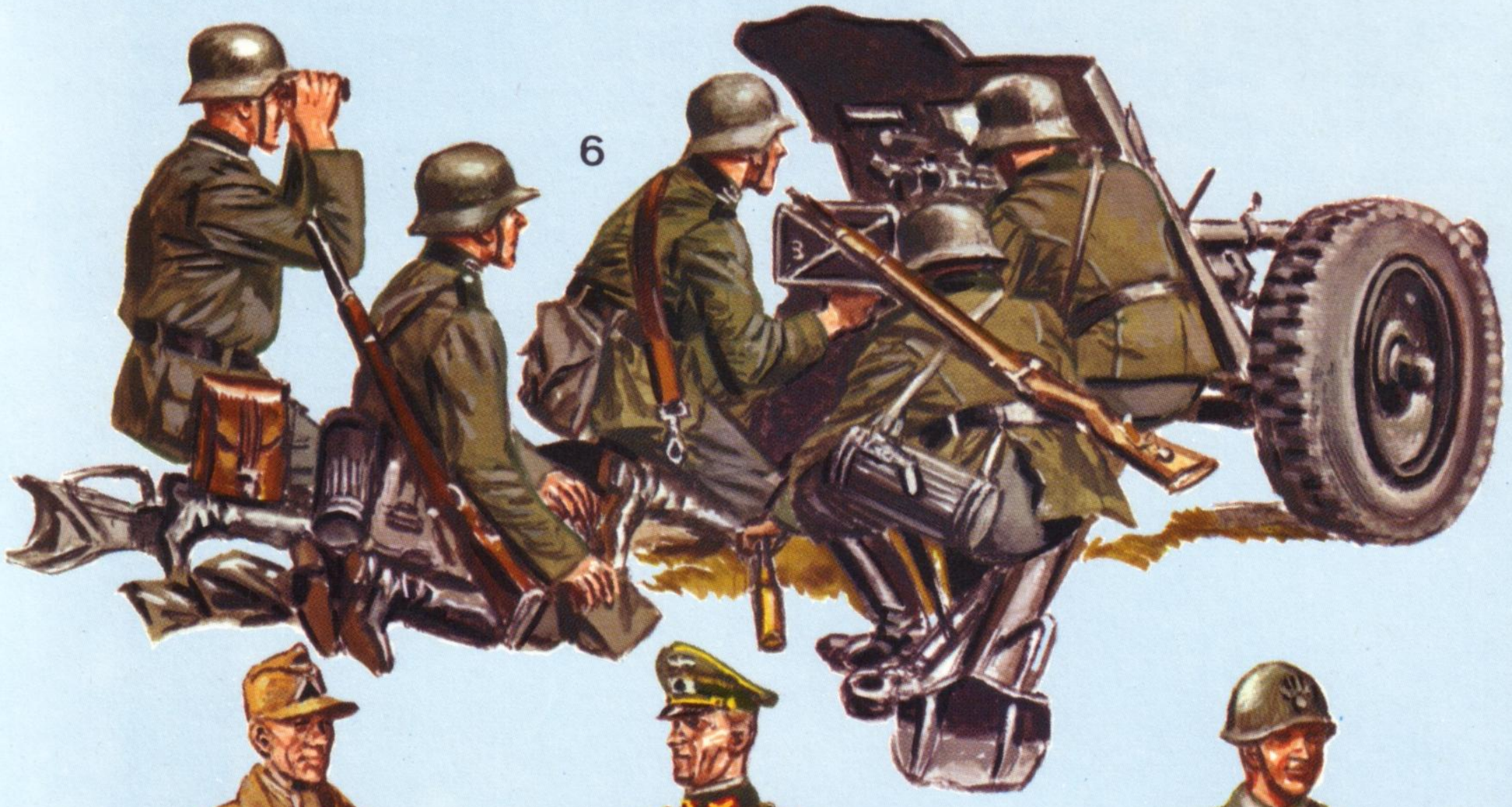
GUERRE 1939-1945 — ARMÉES ALLEMANDE ET ITALIENNE

1.-2. Infanterie allemande. — 3. Infanterie de la Luftwaffe. — 4.-5. Chasseurs-parachutistes allemands. — 6. Canon antichar allemand et ses servants. — 7. Soldat de l'Afrikakorps. — 8. Officier supérieur allemand. — 9. Infanterie italienne. — 10. Cavalerie allemande.

1

2 3

4 5



6

7

8

9

10

En Allemagne, Adolf Hitler créait lui aussi un parti entièrement nouveau : le N.S.D.A.P. (Parti national-socialiste des Travailleurs allemands), et était porté à la présidence avec l'appui total de la Reichswehr (l'armée allemande)... un pacte que les généraux allemands allaient amèrement regretter.

Le premier objectif d'Hitler fut de mettre sur pied une armée redoutable, tout en protestant des intentions pacifiques du IIIe Reich.

Le service militaire fut rétabli et l'armée portée à 600.000 hommes au mépris des accords de Versailles. La marine de guerre fut agrandie avec l'accord de l'Angleterre qui, fort légèrement, accorda à l'Allemagne le droit de posséder une flotte équivalant à 35 % du tonnage de la Navy.

Le souvenir de l'action des blindés au cours de la dernière offensive alliée en 1918 ne s'était pas effacé : l'armée allemande fut dotée de divisions blindées et d'unités motorisées destinées à remplacer la cavalerie.

Les chars de combat qui allaient tôt ou tard affronter les blindés des vainqueurs de la Première Guerre mondiale furent dotés d'un blindage plus épais, résistant aux armes de l'infanterie ennemie.

En 1935, une *Panzerdivision* comprenait deux régiments de chars, un régiment de fusiliers, un régiment d'artillerie motorisée, un groupe de reconnaissance, un bataillon du génie, un bataillon de transmission, un bataillon de fusiliers motocyclistes, une compagnie antichar et un groupe de D.C.A. (Défense contre avions) légère.

L'armée aérienne, la Luftwaffe, fut également créée. On l'équipa d'appareils soigneusement étudiés pour surclasser les flottes aériennes des signataires du traité de Versailles, une fois de plus considéré comme lettre morte.

Tandis que Hitler préparait la revanche, Mussolini s'était attaqué à l'Éthiopie à la suite de l'escarmouche de Walwal, où un groupe de combat italien avait dispersé un détachement éthiopien. Cette violation de frontière avait été portée devant la S.D.N. (Société des Nations), qui avait temporisé, évitant d'affronter Mussolini, engageant même l'empereur Haïlé Sélassié à satisfaire, au nom de la paix, les exigences du Duce.

Le 3 octobre 1935, les troupes fascistes envahirent l'Éthiopie. Trois cent vingt mille hommes soutenus par des blindés et 300 avions, auxquels les Éthiopiens, dotés d'un armement hétéroclite, eurent le tort de vouloir résister en masse. Ils furent

ALLEMAGNE 1939-1945

1. Stuka. — 2. Focke-Wulf 190. — 3. V-1. — 4. Messerschmitt 109. — 5. Dornier 217. — 6. Junker 88. — 7. Panzer III. — 8. Panther chasseur de char. — 9. Tigre. — 10. Lance-flammes (canon sans recul). — 11. Panzerschreck (terreur des chars).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

repoussés, perdirent Adoua, et les Italiens s'installèrent le long du fleuve Takkaze. Après avoir regroupé leurs forces, les Éthiopiens se lancèrent à la contre-attaque; ils remportèrent plusieurs éclatants succès, si bien que le grand dépôt militaire d'Adi Quala fut menacé. L'état-major fasciste, se voyant sur le point de perdre la bataille, décida d'employer les « grands moyens » : plusieurs escadrilles prirent l'air et bombardèrent les assaillants avec des bombes à l'ypérite[1], qui firent les ravages que l'on devine. L'expérience, renouvelée les 1er et 20 janvier 1936, contribua largement à rétablir une situation critique.

Dès lors, les défaites se succédèrent pour l'armée éthiopienne. Elle tenta un dernier combat le 1er avril.

Ayant pris l'avantage au cours des deux premiers jours de bataille, les troupes de Haïlé Sélassié furent aspergées d'ypérite pulvérisée qui les surprit dans leur sommeil et les obligea à s'enfuir en hurlant.

En mai 1936, Mussolini était maître de l'Éthiopie.

Mais déjà, l'armée italienne voyait naître la scission qui s'accomplirait en elle quelques années plus tard; les unités fascistes de « chemises noires » qui y avaient été incorporées, dirigées souvent par des militants fanatiques et parfaitement incapables, allaient de plus en plus accentuer l'antagonisme instinctif de l'armée régulière.

Réalisant la précarité de sa coûteuse victoire en Éthiopie, Mussolini tenta de consolider son *impero* en forgeant avec Hitler le fameux axe Rome-Berlin.

Véritable répétition générale de la Deuxième Guerre mondiale et « ban d'essai » des puissances totalitaires, la guerre d'Espagne éclata le 17 juillet 1936.

La nouvelle artillerie motorisée allemande y fit ses premières expériences. Les vagues de Heinkels et de Savoia-Marchetti inscrivirent les premiers noms au tragique palmarès des villes martyres.

Le Japon avait, comme l'Italie fasciste, rompu avec ses anciens alliés et entrepris, en 1937, l'invasion de la Chine. Ainsi commençait une guerre qui allait s'éterniser huit ans.

En Europe, c'est en vain que les Occidentaux s'efforçaient de calmer les ardeurs belliqueuses du Führer qui, après avoir réoccupé la Rhénanie et construit les formidables défenses de la ligne Siegfried, avait annexé l'Autriche et jetait des

1. Ou gaz moutarde, gaz de combat s'attaquant à la peau, aux muqueuses et aux voies respiratoires.

FRANCE 1939-1940

1. Infanterie, tenue d'hiver. — 2. Infanterie de forteresse. — 3. Cavalerie. — 4. Tenue de campagne. — 5. Chasseur Morane. — 6. Chasseur Curtiss. — 7. Automitrailleuse avec radio. — 8. Chenillette de reconnaissance. — 9. Char B. — 10. Canon antichar.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

regards pleins de convoitise sur la Tchécoslovaquie et ses précieuses usines d'armements Skoda.

Sous le fallacieux prétexte de protéger les minorités allemandes des Sudètes, Hitler envahit la Tchécoslovaquie, tout en proclamant hautement que c'était là sa dernière revendication territoriale. Mussolini, de son côté, s'emparait de l'Albanie.

Désormais prêt à réaliser ses secrets desseins de domination, le Führer allait se tourner vers la Pologne pour ensuite faire face à l'Ouest.

Bien à l'abri derrière sa ligne Siegfried et rassuré par l'attitude strictement défensive de la France et de l'Angleterre, il déclencha sa *Blitzkrieg*, sa guerre éclair, contre l'infortunée Pologne qui, par crainte de susciter la rage de son irascible voisin, n'avait pas osé mobiliser la totalité de ses troupes. Elle ne put opposer que 750.000 hommes, 250 chars et quelques centaines d'avions au formidable poids des 60 divisions allemandes.

Bientôt prises dans un étau, les vaillantes troupes polonaises se virent pilonnées par un avion d'un type nouveau, le Stuka[1] : piquant presque à la verticale dans le hurlement de sa sirène, il plaçait ses bombes avec une précision spectaculaire. Les brèches ouvertes par les bombardiers permirent aux 2.300 blindés suivis de troupes motorisées de foncer sur leurs adversaires, dont les avions achevaient de se consumer sur les terrains criblés de cratères de bombes.

En l'espace de quelques semaines, les héroïques combattants furent écrasés, d'autant plus que la Russie, signataire du pacte germano-soviétique, leur avait porté une violente estocade à leur frontière de l'Est. Toute résistance cessa le 7 octobre, mais les Polonais avaient fait payer cher leur défaite en réduisant d'un quart les *Panzerdivisionen* d'Hitler et de moitié son aviation.

La France et l'Angleterre avaient, le 3 septembre, déclaré la guerre à l'Allemagne et tenté de secourir leur alliée en attaquant les postes avancés de la ligne Siegfried. Elles allaient se retrancher, après l'écroulement de la Pologne, dans l'expectative de la « drôle de guerre ».

Drôle de guerre en vérité, qui se bornait à de timides et rares tirs d'artillerie, à des raids alliés où les aviateurs lançaient des tracts, et où les soldats scandaient la fameuse rengaine : « Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried... » La soif de paix des Alliés se traduisait bien par cette

1. Abréviation de Sturzkampfbombenwerfer.

ARMÉES DIVERSES 1939-1945

1. Chasseur ardennais belge (1940). — 2. Infanterie belge (1940). — 3. Guide belge (1940). — 4. Pologne (1939). — 5. Tchécoslovaquie (1939). — 6. Partisan yougoslave (1944). — 7. Patrouilleur finlandais avec fusil antichar (1939). — 8. Hollande (1940). — 9. Russie (1939-1940). — 10. Hongrie (1939).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

attitude, qui leur vaudrait d'amères désillusions et mettrait en évidence la ténacité implacable du Führer dans ses projets de domination.

De leur côté, les Russes, désireux de renforcer leur position, revendiquèrent un morceau de territoire finlandais. L'accord n'étant pas intervenu, ils pénétrèrent en Finlande le 30 novembre. La S.D.N. émit des protestations, prodigua sa sympathie au petit peuple finnois, et s'en tint là. Les Finlandais durent faire face seuls au colosse soviétique dont les divisions, peu nombreuses il est vrai, progressaient péniblement dans les profondes forêts par un froid de moins 50 degrés. Utilisant à fond la tactique de la guérilla, ils remportèrent de nombreux succès. Les « patrouilles de la mort » glissaient sur leurs skis, toutes vêtues de blanc, s'infiltraient derrière les lignes russes et y opéraient de multiples destructions.

La première offensive russe échoua, mais en février 1940, une seconde attaque soutenue par une puissante artillerie brisa la résistance finlandaise. L'armistice fut signé le 12 mars.

Cette courte campagne, dont les péripéties nous étaient parvenues sous la forme de communiqués souvent contradictoires ou tendancieux, donna de l'armée soviétique une image peu flatteuse et tout à fait erronée.

Le haut commandement allemand lui-même s'y laissa prendre et le paya fort cher par la suite.

Le 9 avril 1940, Hitler envahit le Danemark, simple formalité qui prit moins d'un jour, puis il se tourna vers la Norvège qu'il savait être favorable à un débarquement allié.

En dépit des protestations de ses généraux qui estimaient l'opération extrêmement hasardeuse, Hitler déclencha l' « Exercice Weser ».

Acheminées dans des navires marchands d'apparence inoffensive, les troupes allemandes débarquèrent par surprise le 9 avril 1940 en plusieurs points de la côte norvégienne, tandis qu'une armada de 1.200 avions contrôlait le ciel.

Les Norvégiens, sidérés, ne purent qu'opposer une faible résistance et furent contraints à la capitulation deux mois plus tard.

Sur mer, l'Allemagne avait été moins heureuse : elle avait perdu plusieurs navires de guerre et quelques transports de munitions entre le 10 et le 13 avril, par suite des énergiques attaques de la Royal Navy.

ANGLETERRE 1939-1945

1.-2. Infanterie. — 3. Infanterie, campagne de Libye. — 4. Commando. — 5. Parachutiste. — 6. Parachutiste et mitrailleuse lourde. — 7. Chenillette (1939-1940). — 8. Canon antichar.

1

2

3

4

5

6

7

8

Un corps expéditionnaire, réuni à la hâte et composé de troupes anglaises, françaises et polonaises, avait été débarqué entre le 15 et le 19 avril; mais, n'ayant ni chars, ni canons antichars, ni artillerie lourde, il fut contraint de rembarquer après de durs combats où la Légion étrangère se couvrit de gloire. Le prestige des Alliés en souffrit néanmoins beaucoup, et c'est avec une confiance accrue que le maître des destinées de l'Allemagne se prépara à exécuter son plan principal : « l'Opération jaune », l'invasion de la France, de la Belgique et de la Hollande.

Après une ultime harangue à ses soldats où il déclarait que la lutte qui s'engageait « déciderait du sort de l'Allemagne pour les prochaines mille années », Hitler lança ses troupes fanatisées à l'assaut, le 10 mai 1940 avant l'aube.

Trois grandes armées prirent part à l'attaque avec 136 divisions, 2.574 chars de combat et une aviation trois fois supérieure à celle de ses adversaires, qui alignaient 149 divisions et moins de mille blindés.

La Belgique, la Hollande et le Luxembourg furent envahis sans déclaration de guerre. Pendant que l'aviation allemande pilonnait les arrières, les blindés lourds ouvraient des brèches aux blindés légers et aux troupes motorisées soutenues par les célèbres Stukas. Les points de résistance étaient contournés par les pointes d'avant-garde, puis écrasés par les formations lourdes qui suivaient.

Les forts belges furent attaqués avec une extraordinaire audace par les chasseurs-parachutistes et furent réduits au silence en un temps record. Renseignés par leur service d'espionnage, les Allemands connaissaient tous les détails des ouvrages défensifs belges. Ils avaient même construit en 1939 un modèle réduit du fort d'Eben-Emael, réputé imprenable, afin d'étudier la stratégie qui permettrait de s'en rendre maître. Le jour venu, le fort tomba en moins de 48 heures!

Le 14 mai, l'armée hollandaise capitulait après une défense acharnée, tandis que les blindés allemands de von Kleist avançaient de 40 à 60 kilomètres quotidiennement. Ils atteignirent en huit jours (le 21 mai) la côte française à Abbeville, coupant en deux les armées alliées, en encerclant une partie dans les Flandres.

Les succès éclatants remportés par l'armée blindée allemande étaient dus au général Guderian, qui avait, dès 1928, œuvré à sa création et mis au point les tactiques de la *Blitzkrieg*.

ANGLETERRE 1939-1945

1. Chasseur Hurricane. — 2. Bristol Blenheim. — 3. Vickers Wellington. — 4. Halifax. — 5. Lancaster. — 6. Mosquito. — 7. Chasseur Spitfire. — 8. Char moyen Mark II (1930). — 9. Char léger Mark VIII (1943). — 10. Churchill poseur de pont. — 11. Char lourd Churchill Mark VII. — 12. Char Shaffy de la campagne de Libye.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Il existait quatre types de chars allemands, désignés sous les noms de Panzer[1] I, II, III, IV. Le Panzer I pesait 5,3 tonnes et datait de 1934. Il était manœuvré par un équipage de deux hommes, armé de deux mitrailleuses et doté d'une vitesse d'environ 35 kilomètres à l'heure. Le Panzer II, qui datait de la fin de la même année et pesait 7,5 tonnes, comportait trois hommes d'équipage, un canon de 20 mm et une mitrailleuse.

Le Panzer III, dessiné et construit en 1936, pesait 15 tonnes et ne se différenciait du Panzer IV, plus lourd de 5 tonnes, que par son armement : un canon de 50 mm au lieu du 75 mm qui armait le type IV. Tous deux nécessitaient un équipage de cinq hommes, utilisaient même moteur et même blindage. Trois cent trente-quatre chars Skoda tchécoslovaques complétaient les forces blindées allemandes lancées dans la bataille.

En dépit des avertissements répétés d'un officier qui allait devenir une des plus grandes figures de la Deuxième Guerre mondiale : Charles de Gaulle, l'armée française n'avait mis sur pied que quatre divisions motorisées et quatre divisions blindées, agissant en support d'infanterie comme aux derniers temps de la guerre 1914-18.

Le dogme de l'inviolabilité des fronts continus était battu en brèche par la foudroyante démonstration des blindés allemands, toujours supérieurs en nombre aux blindés français et aux redoutables mais trop rares canons antichars de 47 mm.

Les Anglais, qui avaient pourtant été les premiers à utiliser le char d'assaut, n'alignaient qu'une seule division blindée dont seuls quelques éléments avaient été débarqués sur le continent comme soutien d'infanterie. Ces chars, appelés « Mathilda », s'attaquèrent au flanc des colonnes blindées de Rommel, le 21 mai. Lents mais puissamment blindés, ils subirent sans dommage les tirs furieux des canons antichars allemands de 37 mm. Rommel, grâce à sa présence d'esprit, échappa au désastre. Il fit mettre en batterie toutes les pièces antiaériennes de 88 dont il disposait et put détruire 36 chars anglais, forçant les autres à la retraite.

Bientôt, l'effondrement était un fait accompli. Seule une intervention inespérée d'Hitler, qui retint ses pointes blindées pour permettre à l'infanterie de les rejoindre, offrit aux Anglais la possibilité d'organiser le sauvetage des 220.000 hommes de leur corps expéditionnaire et de 118.000 soldats franco-belges. Ces hommes furent emmenés en

1. Diminutif de Panzerkampfwagen.

JAPON 1944

1. Mitsubishi S-00. — 2. Betty 22. — 3. Mitsubishi C-94. — 4. Kawasaki Hien. — 5. Nakajima. — 6. Avion torpilleur. — 7. Officier. — 8.-9. Fantassins. — 10. Soldat casqué avec fusil type 99. — 11. Automitrailleuse. — 12.-13. Chars blindés.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

Grande-Bretagne par une flotte de 900 navires de tous types, au prix du sacrifice d'une arrière-garde française qui tint crânement tête à l'ennemi.

Restait la seconde partie de la campagne, qui consistait pour les Allemands à achever la défaite des 70 divisions alliées, dont deux britanniques, du front sud.

Partagées en deux groupes A et B, les divisions blindées repartirent en avant pour le combat final. Rommel et sa 7e Division blindée percèrent les lignes alliées, atteignirent Rouen le 8 juin, puis, par un mouvement tournant, acculèrent à la mer une division écossaise et d'importantes troupes françaises. Quatre autres divisions blindées n'eurent pas autant de succès : elles furent durement repoussées autour d'Amiens et de Péronne; de même, plus à l'est, à Rethel, où la 14e Division d'infanterie française sous le commandement du futur maréchal de Lattre de Tassigny repoussa les assauts allemands et s'offrit le luxe de capturer plusieurs centaines de prisonniers.

La situation était néanmoins désespérée et les tentatives de percée allemandes eurent finalement raison de l'opiniâtreté d'un adversaire exténué.

La célèbre ligne Maginot, qu'Hitler avait jusqu'ici soigneusement évitée, fut soumise, le 14 juin, à une formidable attaque par l'artillerie lourde et l'aviation. Puis, cachées par des écrans de fumée, les troupes d'assaut, armées de lance-flammes et d'engins explosifs spéciaux, détruisirent l'un après l'autre les forts pris à revers. Le 16 juin, les troupes françaises étaient repoussées au-delà de la Loire. Six jours plus tôt, Mussolini avait envahi la Riviera, inutile « coup de poignard dans le dos » (Franklin Roosevelt avait ainsi stigmatisé la déclaration de guerre de Mussolini à la France) qui ne devait lui valoir que le mépris général. Le 21 juin, c'était l'humiliant armistice signé dans le même wagon où, vingt-deux ans plus tôt, le maréchal Foch avait imposé ses conditions à l'Allemagne de Guillaume II.

Alors que tout semblait définitivement et irrémédiablement perdu, l'Angleterre, contre toute attente, continua la lutte sous l'impulsion énergique de son premier ministre Winston Churchill. Outré, Hitler décida de débarquer en Angleterre, mais l'entreprise se révélant utopique, le dictateur accorda à la Luftwaffe la tâche de détruire sa tenace ennemie.

La « bataille d'Angleterre » commença le 10 juillet 1940; elle atteignit son paroxysme en septembre avec les raids terroristes sur les villes anglaises. Le verbe « coventriser », imaginé après l'anéantis-

U.S.A. 1941-1945

1. Infanterie (1941). — 2. Infanterie, tenue d'été. — 3. Infanterie avec vareuse d'hiver. — 4. Infanterie en tenue d'hiver (Bastogne). — 5. Caporal de fusiliers marins. — 6. Parachutiste (1944). — 7. Bazooka et servants. — 8. Mortier 60 mm et servants.

1

2

3

4

5

6

7

8

sement de la ville de Coventry, en est resté un témoignage.

Les escadrilles de chasse anglaises comportaient un grand nombre de pilotes français, belges, hollandais et polonais qui se distinguèrent aux côtés de leurs camarades britanniques. C'est cette chasse anglaise qui s'opposa au *Blitz* avec une énergie indomptable jusqu'à l'été 1941 où, ayant perdu 1.733 avions, Hitler dut reconnaître l'échec de sa tentative.

Fort préoccupé de fournir quelques lauriers à ses armées, Mussolini envahit la Grèce le 28 octobre 1940. Un mois plus tard, complètement battu, il refluait en Albanie et appelait son complice à l'aide. Il perdait par ailleurs son empire tout neuf, l'Éthiopie, et forçait le célèbre Afrikakorps de Rommel à intervenir en Libye.

Tout rentra bientôt dans l'ordre : la Yougoslavie, réticente aux offres d'alliance, fut soumise ainsi que la Grèce à la *Blitzkrieg*; les Anglais furent repoussés jusqu'en Égypte.

Convaincu que sa « guerre éclair » avait désormais fait long feu, Hitler décida de se donner un peu de répit avant d'en finir avec la têtue Albion. Pour ce faire, il lui fallait d'immenses moyens... et la Russie soviétique les possédait. Détruire le « colosse aux pieds d'argile » lui fournirait les richesses convoitées tout en l'assurant sur ses arrières.

La nuit du 21 au 22 juin 1941, trois groupes d'armées se préparèrent à bondir pour ce qu'Hitler croyait être une campagne de deux ou trois mois. Le plan de conquête était simple : l'Armée du Nord de von Leeb détruirait les armées russes de la Baltique et prendrait Léningrad; l'Armée centrale de von Bock foncerait sur Smolensk et sur Moscou; l'Armée du Sud enfin, celle de von Rundstedt, enfoncerait l'ennemi en Ukraine et prendrait Kiev ou Kharkov.

Pour réaliser cette grandiose conquête, l'Allemagne alignait 121 divisions, dont 17 blindées et 12 motorisées; soit plus de 3 millions d'hommes, 3.200 chars soutenus par 2.740 avions péniblement rassemblés après la terrible hémorragie de la bataille d'Angleterre.

Une intense préparation d'artillerie et un violent bombardement aérien ouvrirent la voie aux blindés; ils se ruèrent en avant le 22 juin à 4 h 15 du matin. Complètement pris au dépourvu, les Russes reculèrent en désordre, ayant perdu 1.200 avions, la plupart détruits au sol. On a peine à croire que

U.S.A. BLINDÉS ET AVIATION

1. Char Stuart. — 2. Char Sherman des forces françaises. — 3. Char lance-fusées. — 4. Corsair. — 5. Lightning. — 6. Liberator. — 7. Mustang. — 8. Forteresse volante. — 9. Thunderbolt. — 10. Wildcat. — 11. Obusier de 105 mm. — 12. Destructeur de mines. — 13. Obusier de 105 mm sur chenilles.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

l'Allemagne et l'U.R.S.S. avaient signé un pacte de non-agression vingt-deux mois plus tôt!

Les chars qui tentèrent avec un admirable courage d'endiguer le flot des blindés nazis furent écrasés. Ils étaient du type BT-5, BT-7 et T-26, dotés tous trois d'un blindage trop mince et d'un armement trop peu puissant.

Les prisonniers soviétiques se comptaient par centaines de milliers, les faits semblaient corroborer les prédictions du Führer.

En juillet apparut discrètement un nouveau type de char russe, qui surprit fort les Allemands par sa vélocité et sa résistance au canon antichar : le T-34 de vingt-huit tonnes.

L'avance allemande se poursuivit néanmoins, sans toutefois apporter la destruction de l'armée russe toujours annoncée mais toujours retardée. Les Soviétiques reculaient, certes, mais ils ne laissaient derrière eux qu'un désert, appliquant stoïquement la politique de la « terre brûlée ». Quant aux communications de plus en plus étirées de l'envahisseur, elles étaient en butte aux attaques incessantes d'innombrables groupes de partisans.

L'hiver 1941-42 survint, d'une extraordinaire rigueur; tandis que les Russes contre-attaquaient avec 100 divisions, les troupes allemandes, transies par un froid de moins 40 degrés, durent s'arrêter en vue de Moscou.

Les Russes, bien qu'ayant perdu des centaines de milliers d'hommes, montraient une agressivité de plus en plus forte. De nouveaux chars lourds, apparus au cours de l'automne, infligèrent de sérieuses pertes aux colonnes allemandes de von Bock et de Guderian. Il s'agissait du tout nouveau KV de 46 tonnes qui, en dépit de son poids, se déplaçait à la vitesse de 40 kilomètres à l'heure, comme le Panzer IV de 23 tonnes, et possédait un blindage et un canon plus puissants. Le T-34 intervenait en formations massives; sa vitesse de près de 50 kilomètres à l'heure, son canon et son blindage surclassaient nettement les meilleurs chars de l'adversaire. Aussi les Allemands mirent-ils en chantier un nouveau type de blindé, capable de faire face efficacement aux dangereux nouveaux venus.

En attendant, l'hiver et son froid atroce éprouvaient terriblement les armées allemandes et leur matériel; les radiateurs gelaient, les armes automatiques se bloquaient. La contre-offensive russe, menée avec ardeur, repoussa l'ennemi de 60 à 70 kilomètres, démontrant la faillite de la stratégie purement impulsive d'Adolf Hitler.

U.R.S.S. 1941-1945

1. Soldat. — 2. Officier. — 3. Tenue d'hiver. — 4. Commando. — 5. Soldat portant le mortier replié de 50 mm. — 6. Mortier de 120 mm. — 7.-8. Tenue de campagne d'été. — 9. Tankiste en tenue hivernale. — 10. Infanterie sibérienne avec fusil antichar Degtyarev.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

L'été suivant, le Führer, changeant d'objectif, lança ses troupes vers le Caucase et son pétrole, plus que jamais nécessaire aux deux belligérants.

De leur côté, les Russes avaient fébrilement mis l'hiver à profit pour rassembler de nouvelles armées, qu'appuyaient de puissants corps blindés et motorisés, des régiments de chars lourds et des canons d'assaut. Le changement de direction de l'offensive allemande les prit au dépourvu; fin août, l'armée du Caucase atteignit Terex et Stalingrad. Mais elle ne put obtenir la décision, et Hitler ordonna aux troupes de von Paulus de s'accrocher à Stalingrad, cette ville qui portait le nom de son mortel ennemi. Étrange obstination qui eut pour tout résultat de faire encercler par les troupes du général Youkov 300.000 hommes épuisés. Pendant deux mois terribles, les assiégés luttèrent pour briser l'étau, mais durent finalement capituler le 31 janvier 1943 après avoir perdu les deux tiers de leurs effectifs.

Jointe à la défaite d'Afrique, la chute de Stalingrad ébranla la confiance du peuple allemand en son chef, qui n'en perdit pas pour autant sa superbe et persévéra aveuglément dans sa course à l'abîme.

Car le vent avait tourné sur tous les théâtres d'opérations et, en Afrique, Rommel et l'Afrikakorps, après d'étonnants succès, avaient été battus à El Alamein par le général Montgomery. Les États-Unis étaient entrés dans le conflit avec tout le poids de leur matériel. La guerre sur mer, longtemps menée victorieusement par la Kriegsmarine, tournait à son désavantage. De plus, l'Italie, qui avait secoué le joug de son dictateur, avait signé un armistice en septembre 1943.

La guerre aérienne connaissait elle aussi un revirement total. La célèbre Luftwaffe, dispersée sur plusieurs théâtres d'opérations, allait devoir faire face aux raids aériens alliés, de plus en plus puissants et destructeurs; ces raids étaient effectués par des vagues atteignant parfois 1.300 appareils.

Les bombardements devaient coûter au IIIe Reich près de 500.000 morts et accumuler des centaines de milliers de mètres cubes de ruines. Le semeur de vent récoltait la tempête!

Le printemps 1944 trouva les armées allemandes de l'Est en pleine « défense élastique », ce qui signifiait une retraite lente mais inéluctable devant une armée soviétique désormais supérieure.

L'assaut des Alliés contre la « Forteresse Europe » allait prendre Hitler entre deux feux. Le jour « J », le 6 juin 1944, la plus formidable armada de l'histoire quittait les côtes anglaises en direction de la

AVIATION ET BLINDÉS SOVIÉTIQUES 1940-1945

1. Lagg-3. — 2. Jak-1. — 3. I-16 RATA. — 4. Mig-1. — 5. I-153. — 6. DB-3. — 7. SU-122. — 8. SU-76. — 9. T-34. — 10. Mitrailleuse lourde. — 11. Fusil antichar Simonov.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

L.F.

France. Les fortifications du Mur de l'Atlantique résistèrent de toutes leurs forces au terrible assaut, mais furent submergées par les unités d'élites alliées qui, deux mois plus tard, tentaient leurs premières percées avec leurs excellents chars Sherman et Churchill.

Après d'âpres combats, les blindés de Patton percèrent les défenses allemandes, se répandirent en Normandie et en Bretagne; puis les Anglais percèrent à leur tour à Argentan et à Falaise. Paris était libérée le 25 août par les blindés français de Leclerc, qui s'étaient couverts de gloire au Tchad, en Libye et en Tunisie aux côtés des Anglo-Américains. Un deuxième débarquement, effectué dans le Midi de la France, progressa sans grandes difficultés et vint se joindre aux armées du Nord tandis que les F.F.I. (Forces françaises de l'Intérieur) perturbaient par leurs attaques les arrières ennemis.

L'Allemagne hitlérienne semblait vaincue; pourtant, elle eut un dernier sursaut désespéré dans les Ardennes belges, où les soldats américains se distinguèrent à Bastogne par leur résistance victorieuse.

Refoulés de partout, les débris de l'armée allemande luttèrent furieusement jusqu'à l'extrême limite de leurs forces, puis capitulèrent le 7 mai 1945.

La guerre se poursuivait cependant en Extrême-Orient, où les Américains, après avoir donné la priorité à l'Europe, se retournaient vers l'agresseur japonais.

En 1943 et 1944, ils reprirent l'une après l'autre les îles du Pacifique occupées par les Japonais. Tarawa, à elle seule, symbolise la lutte acharnée des « marines » contre les « Japs » fanatiques. L'offensive contre les Philippines en octobre 1944 allait sonner le glas de la Marine impériale, surclassée et vaincue par l'U.S. Navy.

Puis ce furent les dernières et mémorables batailles des îles Iwo-Jima et Okinawa. La résistance des Japonais y atteignit son paroxysme, ils perdirent 123.000 hommes sur 131.000.

N'espérant plus une capitulation inconditionnelle du Japon, le président des États-Unis, Harry S. Truman, fit lancer une première bombe atomique le 6 août 1945 sur Hiroshima et une seconde le 9 sur Nagasaki. Le lendemain, le Japon faisait ses offres de paix.

Cette paix tant attendue se payait cher : 3.200 milliards de dollars et 35 millions de morts civils et militaires.

GUERRE 1939-1945

1. Macchi C-22. — 2. Romeo. — 3. Savoia S-79. — 4. Macchi C-202. — 5. Fiat BR-20. — 6. Artilleur alpin. — 7. Bersaglier en tenue tropicale. — 8. Infanterie chinoise. — 9. Franc-tireur français. — 10. Tokarev russe. — 11. Garand américain. — 12. MK 1 anglais. — 13. Gewehr 43 allemand.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

Les armées d'aujourd'hui

Aux premiers jours de la Deuxième Guerre mondiale, un jeune aviateur, René Duvauchelle (compagnon de la Libération, héros de la R.A.F. tué le 11 janvier 1941), avait écrit : « Où va l'Europe à ce train-là! Une vieille Europe usée et trop petite, pleine de passions impossibles. Allons-nous payer un excès de civilisation, d'égoïsme général? Si tout cela amenait à un retour vers la croyance, un amour vers la bonté! »

L'aurore espérée ne devait pas arriver.

A peine débarrassée des Japonais, la Chine était le théâtre de la lutte de Tchang Kaï-chek soutenu par les États-Unis contre les bandes communistes de Mao Tsé-toung soutenues par l'U.R.S.S. Terminées en 1949 par la victoire de Mao, les hostilités reprenaient en Corée dès 1950. Aux côtés des Américains, qui fournirent le principal effort, de nombreux corps européens prirent part à cette guerre pour un territoire que nul ne convoitait; l'Angleterre fournit une brigade, la France et la Belgique un bataillon chacune, appelé « Bataillon de Corée » et qui se comporta vaillamment. Cette guerre qui avait failli tourner en catastrophe coûta 157.000 morts aux forces de l'O.N.U., dont 142.000 soldats américains. Les chars jouèrent une fois de plus un rôle prépondérant dans ce conflit, notamment la fameuse 1re Division de cavalerie américaine armée en blindés.

Quoique les deux immenses champignons d'Hiroshima et de Nagasaki avaient inauguré tragiquement la venue de l'ère nucléaire, les combattants de l'après-guerre utilisaient encore les armes conventionnelles expérimentées entre 1939 et 1945 et perfectionnées depuis.

Les fusées, abandonnées depuis plus d'un siècle, avaient fait leur réapparition, sous une forme extrêmement perfectionnée il est vrai, dans ces armes dites de « revanche » *(Vergeltung)*, œuvres des savants allemands : les V1 et V2.

Les fameux « orgues de Staline », qui lançaient des salves de fusées de plus modestes dimensions, avaient été imités et améliorés par les Allemands puis par les Américains. Des fusées d'un type plus petit encore étaient désormais lancées par un seul homme, tel le célèbre bazooka des Américains.

La vieille lutte entre le projectile et l'armure reprenait de plus belle. Pour lutter victorieusement contre les T-34 et leur canon à tir rapide, les

ARMÉES MODERNES (I)

1. Danemark. — 2. Italie. — 3. Allemagne fédérale. — 4. Belgique. — 5. Hollande. — 6. Allemagne de l'Est. — 7. Vietcong avec son collier de riz. — 8. Fusil F.N. « Fal » (Belgique). — 9. Beretta (Italie). — 10. Vigneron (Belgique). — 11. Radar pour surveillance rapprochée (France). — 12. Jeep avec canon sans recul (France). — 13. AMX poseur de pont (France).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

Allemands avaient construit les chars Panther et Tiger de 45 et 56 tonnes, aux blindages de plus en plus épais.

En Angleterre, le nouveau char Centurion, né en 1945, n'avait pu prendre part aux derniers combats d'Allemagne; la guerre de Corée allait lui donner l'occasion de faire ses preuves. Pesant 50 tonnes et monté par quatre hommes, le Centurion se distinguait par sa tourelle autostabilisée, qui lui permettait de se déplacer sans pour autant cesser de tirer sur la cible choisie.

Les Centurions Mark II affirmèrent leur excellence au cours des combats de Corée. Depuis, le Centurion Mark III s'est classé parmi les meilleurs chars mondiaux. Armé du canon de 105 mm, il équipe de nombreuses armées d'Europe et des autres continents.

L'armée américaine était, après la Deuxième Guerre mondiale, pourvue de Shermans de 30 tonnes, au canon de 76 mm. Ils furent remplacés par le Patton ou M-46, qui prit part à la guerre de Corée mais y montra certaines faiblesses et fut remplacé à son tour par le M-47, en 1951. Ce dernier, plus rapide, a trouvé place dans les forces blindées de nombreux pays dont la France, la Belgique, l'Italie...

Les forces blindées françaises, qui avaient terminé la guerre avec des chars américains, mirent en fabrication, en 1946, un char de leur invention, le AMX 50. On l'abandonna au bénéfice de l'AMX 13, plus léger et admirablement dessiné. La construction en série commença en 1952. Capable de faire 65 kilomètres à l'heure, doté d'un canon de 75 mm à tir rapide, monté par un équipage de trois hommes, il suscita l'intérêt général et fut commandé par plusieurs nations.

Entre-temps, les Russes avaient eux aussi amélioré leurs blindés par la mise en service du T-44, version améliorée du T-34/85; puis, en 1950, du T-54 de 36 tonnes, armé d'un canon de 100 mm et pouvant atteindre 55 kilomètres à l'heure.

Les armes portatives et automatiques avaient également fait d'énormes progrès au cours de la dernière guerre et restèrent pour la plupart en usage dans les années qui suivirent. Nombreuses sont celles qui, de nos jours, équipent les armées modernes.

Les armes d'aujourd'hui fournissent à un seul soldat une puissance de feu représentant 20 fois celle d'un soldat de 1914 et cent fois celle d'un fusilier de la fin du siècle dernier.

La guerre de Corée était à peine terminée que l'attention du monde fut attirée par un autre théâtre d'opérations : l'Indochine, où une armée française de 500.000 hommes (dont 225.000 hommes fournis par le Laos, le Viet-nam et le Cambodge) devait

ARMÉES MODERNES (II)

1. Mitraillette Mas (France). — 2. Mitrailleuse 7,5 mm sur tripode (France). — 3. Fusil M 1949/56 français. — 4. Officier d'artillerie U.S.A. (Corée). — 5. Parachutiste anglais. — 6. Infanterie française en tenue de campagne. — 7. Officier français en grande tenue. — 8. Version anglaise du F.N. Nato. — 9. M. 16 américaine avec lunette.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

lutter, chaque jour plus violemment, contre une armée levée par le Viet-minh et admirablement adaptée au genre de guerre qu'elle menait. Guerre « pas comme les autres », totalement différente des guerres classiques que le monde n'avait cessé de connaître.

L'armée du Viet-minh se composait de quatre types distincts de combattants :

— le paysan utilisé comme porteur et homme à tout faire;
— le guérillero, sorte de franc-tireur travaillant le jour et harcelant l'ennemi la nuit;
— le milicien des troupes régionales groupé militairement en compagnies;
— le soldat régulier en uniforme, équipé par la Chine de Mao Tsé-toung.

En dépit des efforts du corps expéditionnaire, la situation s'était aggravée d'année en année. Les opérations de l'été 1953, bien conduites par les Français, emportèrent d'incontestables succès.

Le Viet-minh chercha alors à obtenir une décision dans le Nord Laos; devinant ses intentions, l'état-major français décida de lui couper la route en établissant un camp retranché à Dien Bien Phu.

Six bataillons de parachutistes furent tout d'abord largués à l'endroit choisi, en novembre 1953. Deux mois plus tard, le camp retranché était prêt à recevoir l'attaque des rebelles.

Forts de cinq divisions dont une lourde (division comprenant artillerie, génie et D.C.A.), les soldats « viets », commandés par le général Giap, encerclèrent bientôt la cuvette dans laquelle les Français s'étaient solidement retranchés, transformant quelques mamelons en points d'appui et multipliant les réseaux de fil de fer barbelé.

Et l'imprévisible arriva. Giap, grâce au labeur acharné de milliers de paysans, avait fait tracer tout un réseau de routes, dissimulé par l'épaisse végétation du pays et grâce auquel il fit acheminer vivres, munitions et surtout, fait extraordinaire, son artillerie lourde.

Dès lors, le camp retranché, surplombé de partout par les collines environnantes, fut soumis à un pilonnage incessant. Après plusieurs semaines de combat acharné, les points d'appui furent pris l'un après l'autre en dépit de l'héroïque résistance des soldats du colonel de Castries, qui luttèrent jusqu'au bout, défendant au corps-à-corps les derniers mètres carrés de leurs positions dévastées.

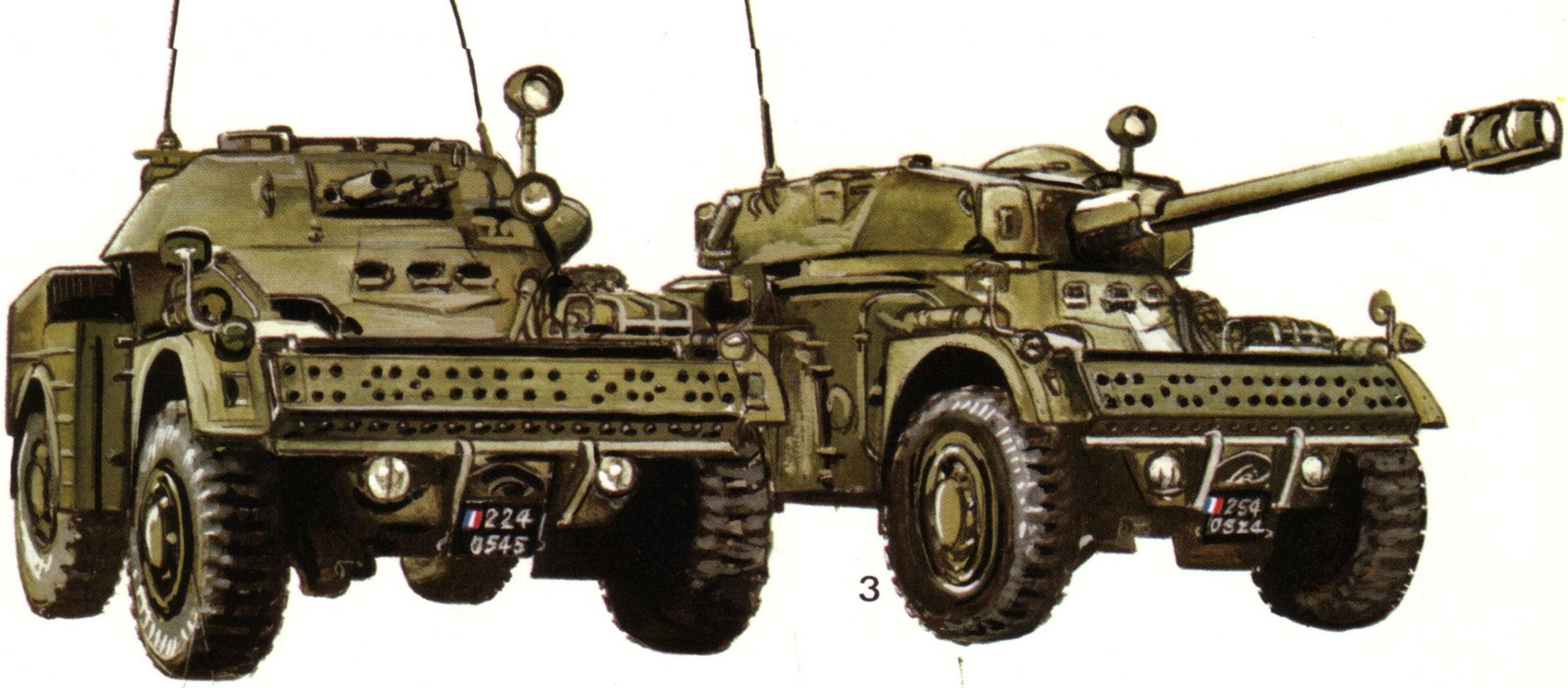
La chute de Dien Bien Phu eut une répercussion morale décisive. Le 20 juillet 1954, un armistice mettait fin à la cruelle guerre d'Indochine.

Mais déjà, une autre guerre commençait, en Algérie cette fois, où les rebelles se dressaient

ARMÉE MODERNE FRANÇAISE

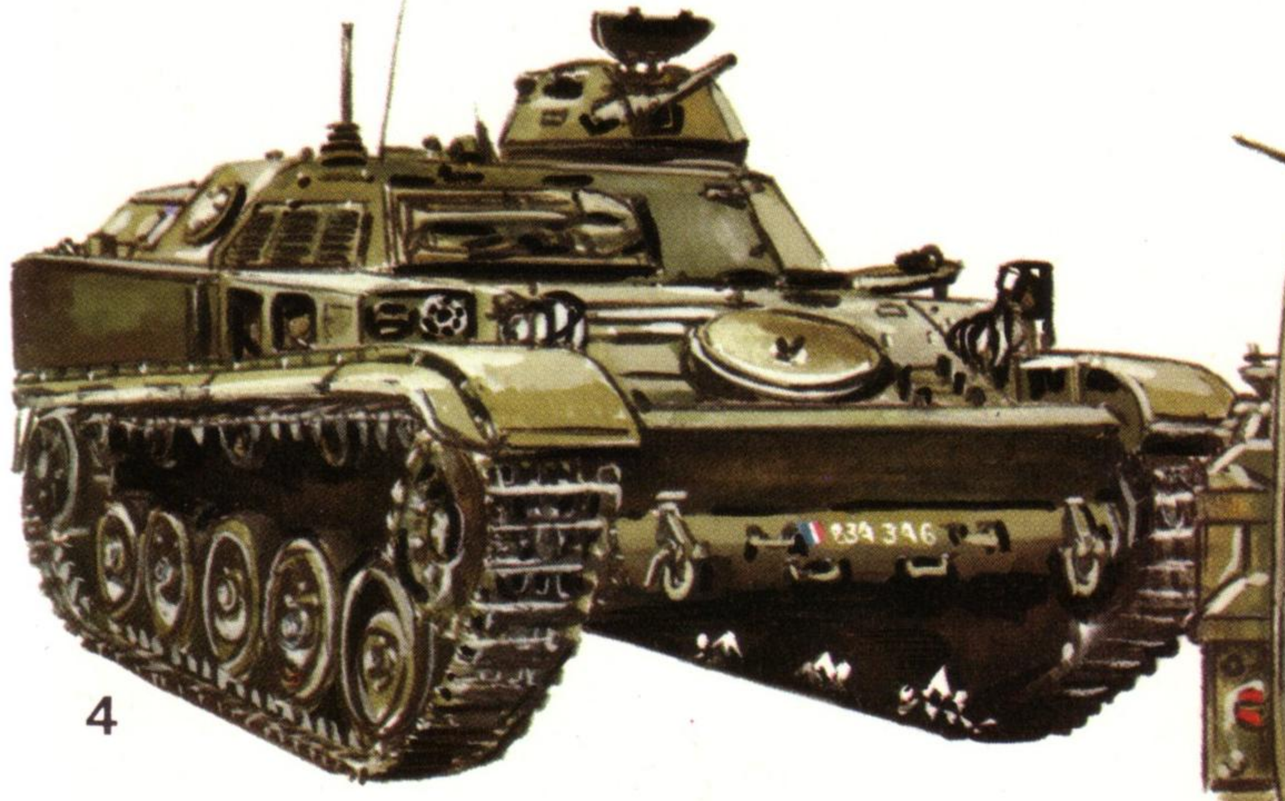
1. AMX de 30 tonnes. — 2. Automitrailleuse légère m^le 61. — 3. Autocanon AML 90. — 4. AMX VTT, véhicule tous terrains transport de troupes. — 5. Le même, vu par l'arrière.

1

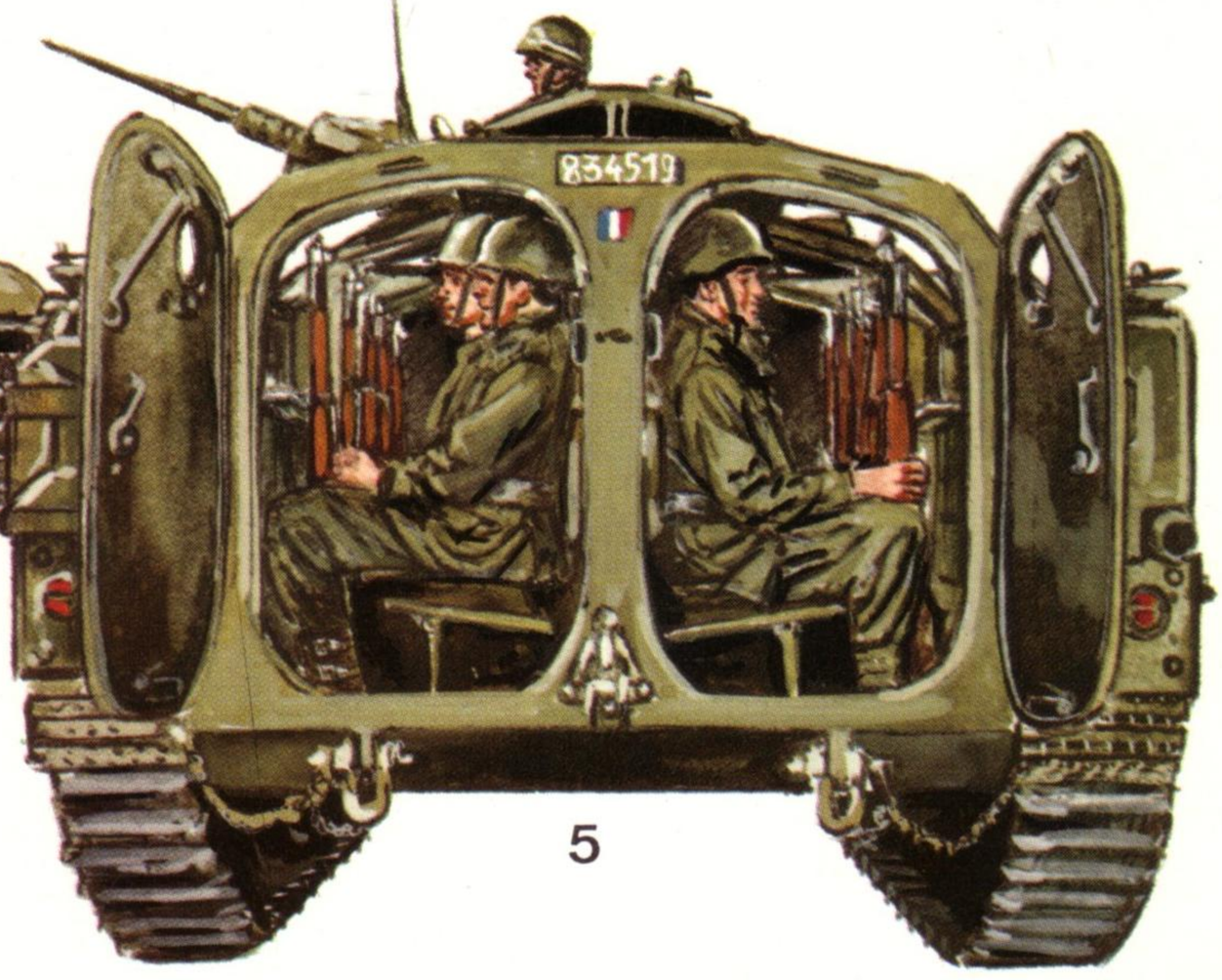


2

3



4



5

contre une présence française vieille de plus d'un siècle.

Les rebelles, les « fellaghas » soutenus en secret par le Maroc et la Tunisie, bénéficiaient en plus de la complicité spontanée ou forcée de la population et, comme en Indochine, les unités modernes françaises n'étaient pas adaptées à cette guerre de guérilla. Sous l'impulsion de chefs énergiques, tel le général Challe, l'armée française allait pourtant porter des coups très durs aux forces rebelles et mettre la victoire à sa portée; mais les accords d'Évian en 1962 mirent fin à la lutte en accordant l'indépendance à l'Algérie, devenue un fardeau pour la France menacée des pires déchirements.

Depuis, la guerre qui s'est rallumée en Indochine démontre une fois encore les difficultés d'une armée américaine dotée des moyens les plus modernes et de soldats admirablement entraînés, en face d'un ennemi insaisissable qui compense son infériorité en matériel par l'ingéniosité et l'audace.

A la guerre froide, les deux plus grandes puissances mondiales, l'U.R.S.S. et les États-Unis, ont substitué la « coexistence pacifique ». Mais en dépit de tous les efforts déployés pour parvenir à un désarmement, les grandes puissances se livrent à une véritable course à l'armement, multiplient de jour en jour les vecteurs à longue portée et ultra-rapides : fusées intercontinentales, sous-marines et avions supersoniques, capables de porter leurs charges thermonucléaires sur les objectifs les plus lointains. Elles considèrent cette panoplie de l'Apocalypse comme le plus sûr garant de la sauvegarde de la paix!

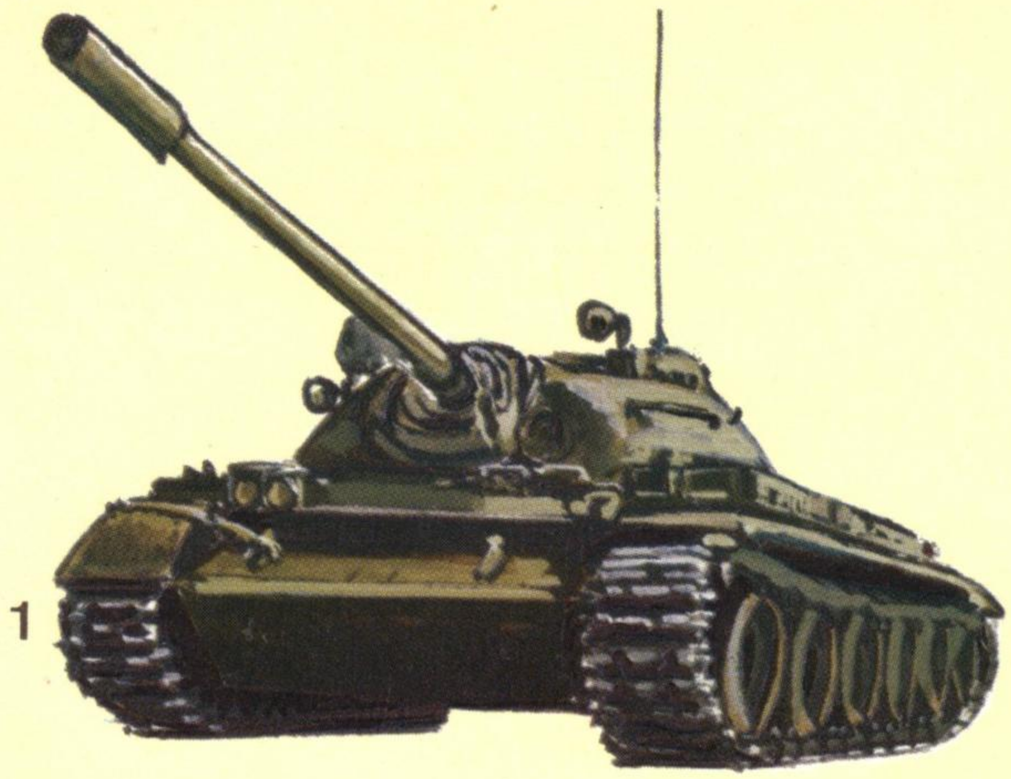
Cette terrible menace n'empêche pourtant pas les conflits localisés, tel celui du Viet-nam. On y utilise les armes classiques, auxquelles les techniques modernes apportent leurs perfectionnements avec une ingéniosité et une efficacité toujours renouvelées.

Le char d'assaut, qui constituerait l'arme terrestre la mieux adaptée à une éventuelle guerre nucléaire et qui a été reconnu comme un engin indispensable dans la guerre classique, connaît depuis quelques années de constantes améliorations.

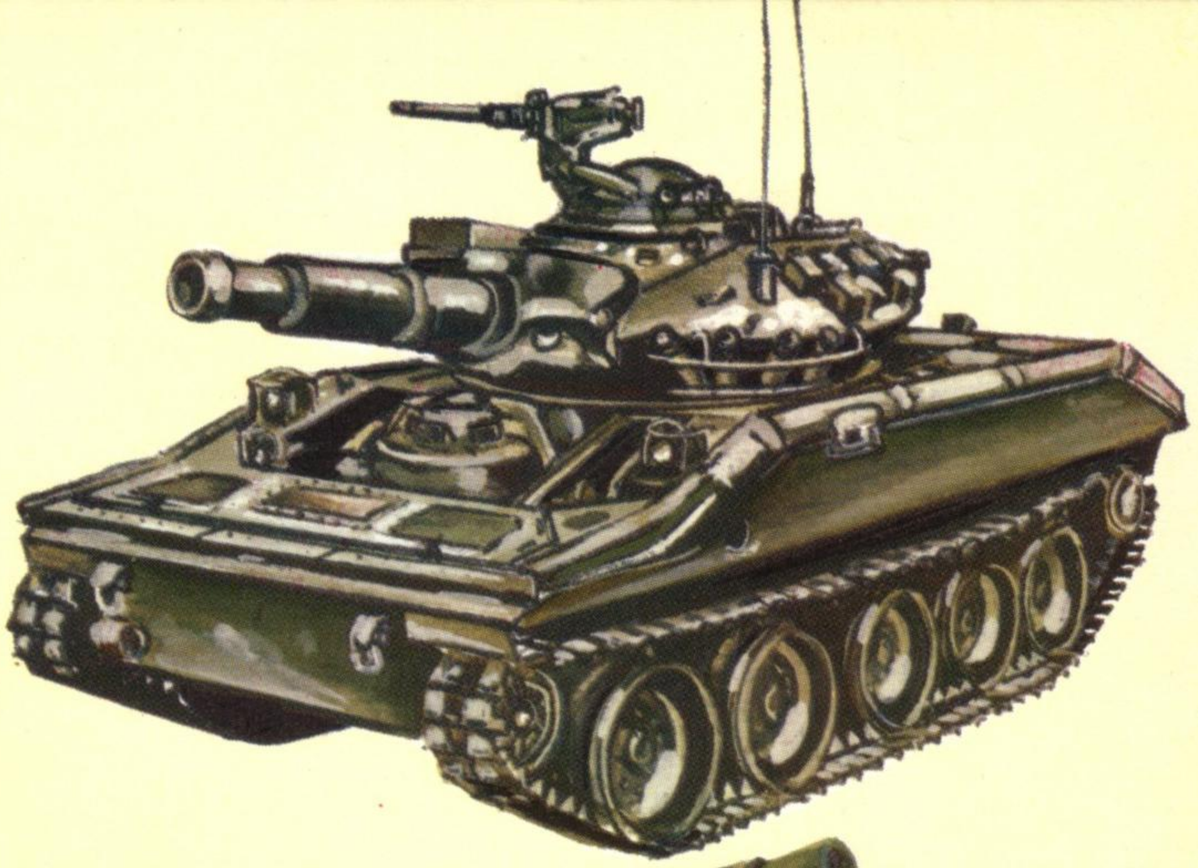
Le Chieftain britannique est généralement considéré comme le plus puissant de tous les chars des forces occidentales, car il réunit la mobilité, la puissance de tir et l'invulnérabilité. Il est équipé d'un canon à tir rapide de 120 mm à stabilisateur gyroscopique et d'un équipement infrarouge pour les opérations de nuit, son équipage de quatre hommes est protégé contre les poussières et les retombées radio-actives, son moteur principal et son moteur auxiliaire sont polycarburants (ils fonctionnent indifféremment au gasoil, au carburant pour turbines, à l'essence à 74/80 d'octane, au supercarburant ou avec un mélange de n'importe lesquels de ces carburants). Ces moteurs propulsent

ARMÉES MODERNES (III)

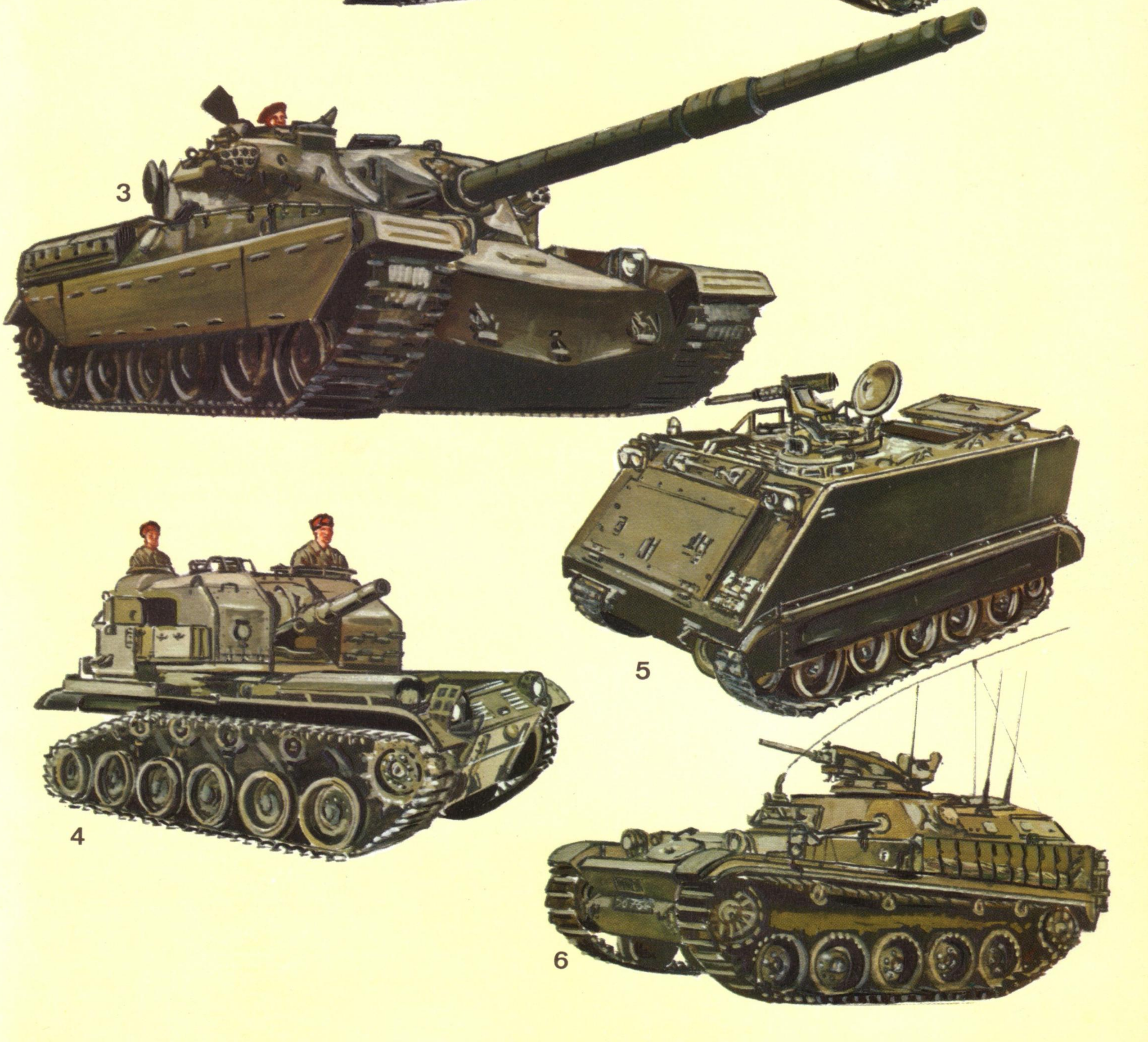
1. Char lourd russe T-55. — 2. Sheridan, U.S.A. — 3. Chieftain anglais. — 4. Obusier de 105 mm sur chenilles, U.S.A. — 5. M-113, transporteur de troupes U.S.A. — 6. A.M.X. français pour P.C. d'état-major avec ses antennes pour les liaisons.



1



2



3

4

5

6

les 52.160 kg du Chieftain à 40 km/h avec une autonomie de 400 km environ.

Plus mobile, plus véloce, mais doté d'une moins grande puissance de feu, le Vickers de 27 tonnes est équipé de l'engin guidé antichar Swingfire. Il pourrait, paraît-il, détruire les chars les plus lourds. Un Vickers de 13 tonnes, transportable par avion, est à l'étude actuellement.

A partir du char AMX armé du canon de 75 mm, la France a mis au point une famille homogène d'engins blindés qui vont du transport de troupes à l'engin du génie en passant par le char de commandement, l'obusier de 105 mm et le blindé sanitaire. Le dernier-né de la série a été présenté en 1963 : c'est l'AMX 30 de 32,5 tonnes, qui atteint 65 km à l'heure et dispose du canon anglais de 105 mm. Version française du char standard européen, l'AMX 30 est apte à manœuvrer en ambiance nucléaire comme en zone contaminée.

Un autre blindé remarquable est le Standard allemand de 39 tonnes, armé du même canon que l'AMX 30 et aussi rapide que lui.

Comme on le pense bien, la Russie soviétique ne s'est pas endormie sur les lauriers de son célèbre T-34, et de nombreuses réalisations : JS III, T-55, et T-10, respectivement de 46, 36, et 50 tonnes, sont venues enrichir ses formations blindées. Elles sont même équipées de bataillons de véhicules-citernes destinés à « laver » les blindés après la traversée des zones contaminées par les bombes nucléaires.

Les U.S.A., enfin, ont considérablement augmenté la proportion de véhicules blindés équipant leurs divisions d'infanterie : ce nombre est passé de 72 en 1945 à 295 aujourd'hui. Le meilleur char polyvalent de l'U.S. Army est le M-60 de 46 tonnes, doté d'un canon 105 mm. Sa vitesse est de 45 km/h. Un autre char, de reconnaissance celui-ci, est le General Sheridan de 16 tonnes, muni du canon de 152 mm tirant indifféremment missiles ou obus classiques. Son poids relativement faible en permet le parachutage et autorise l'étonnante vitesse de 70 km/h.

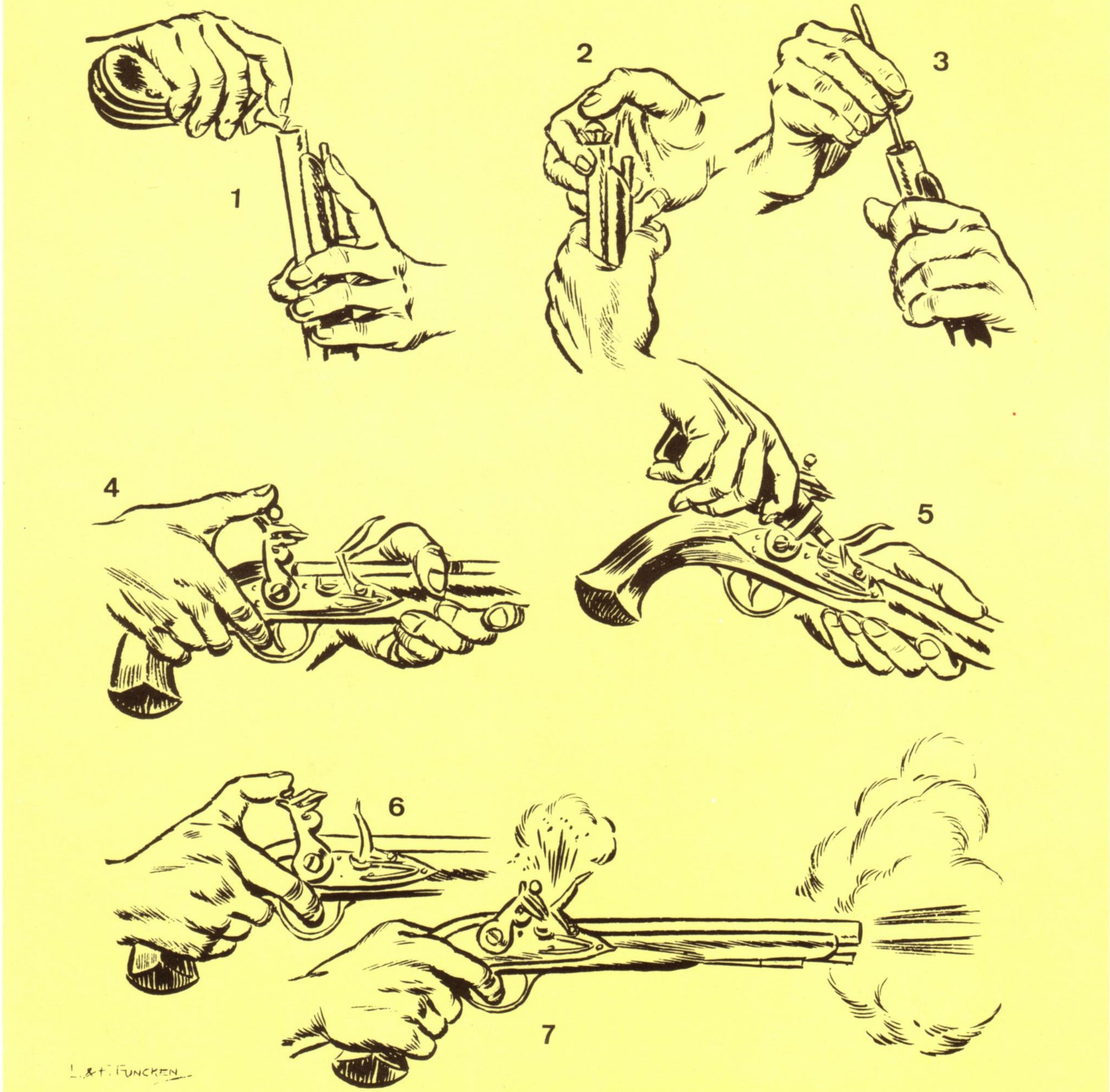
En outre, les autorités militaires américaine et ouest-allemande étudient la mise au point d'un char de conception nouvelle, destiné à constituer le principal char de bataille de leurs armées; d'où son nom MAIN BATTLE TANK, MBT.

Peu rassurants préparatifs certes, mais nous tirerons, pour terminer, une conclusion réconfortante de cette course aux armements. En dépit de la terrible menace que fait planer la bombe H sur l'humanité, il n'est pas douteux que c'est précisément l'effroyable puissance de cette arme et ses effets prolongés qui nous épargneront son emploi... Le risque de réciprocité condamne désormais d'éventuels antagonistes au respect mutuel le plus attentif.

ARMÉES MODERNES (IV)

1. F-104 G, Allemagne. — 2. F-111, U.S.A. — 3. Yakovlev, U.R.S.S. — 4. Lightning F-3, Grande-Bretagne. — 5. F-104 G, Belgique. — 6. Fiat G-91 Y, Italie. — 7. Mirage III B, France. — 8. Hélicoptère expérimental, U.S.A. — 9. Missile « Nike Hercules », U.S.A. — 10. Fusée « Sergeant », U.S.A. — 11. Fusées « Hawk » sur chenilles, U.S.A. — 12. Fusée géante soviétique. — 13. Fusées soviétiques sur chenilles.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
U.S. AIR FORCE
33-TA
U.S.ARMY
U.S.ARMY
U.S.ARMY
US AR

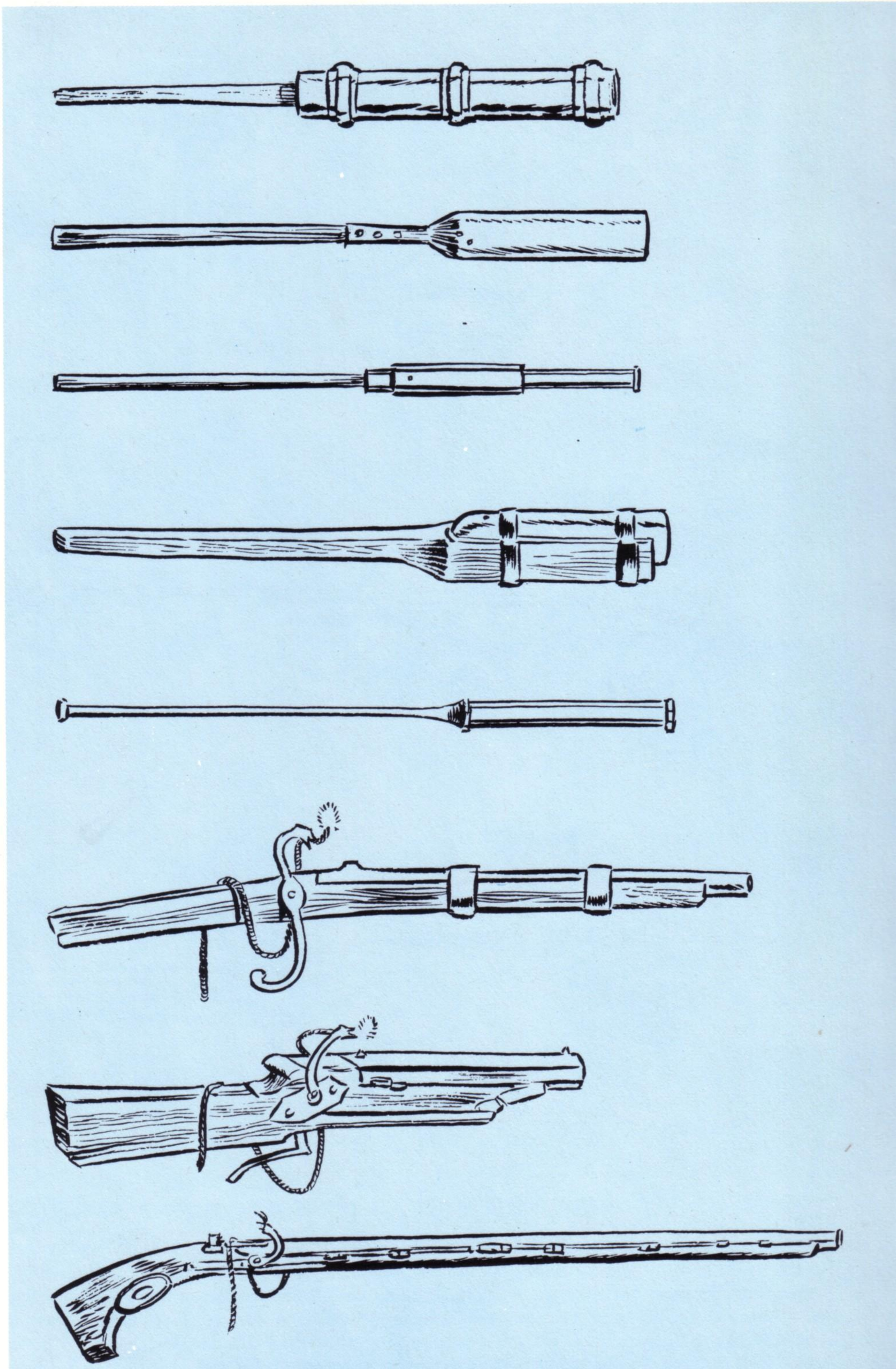


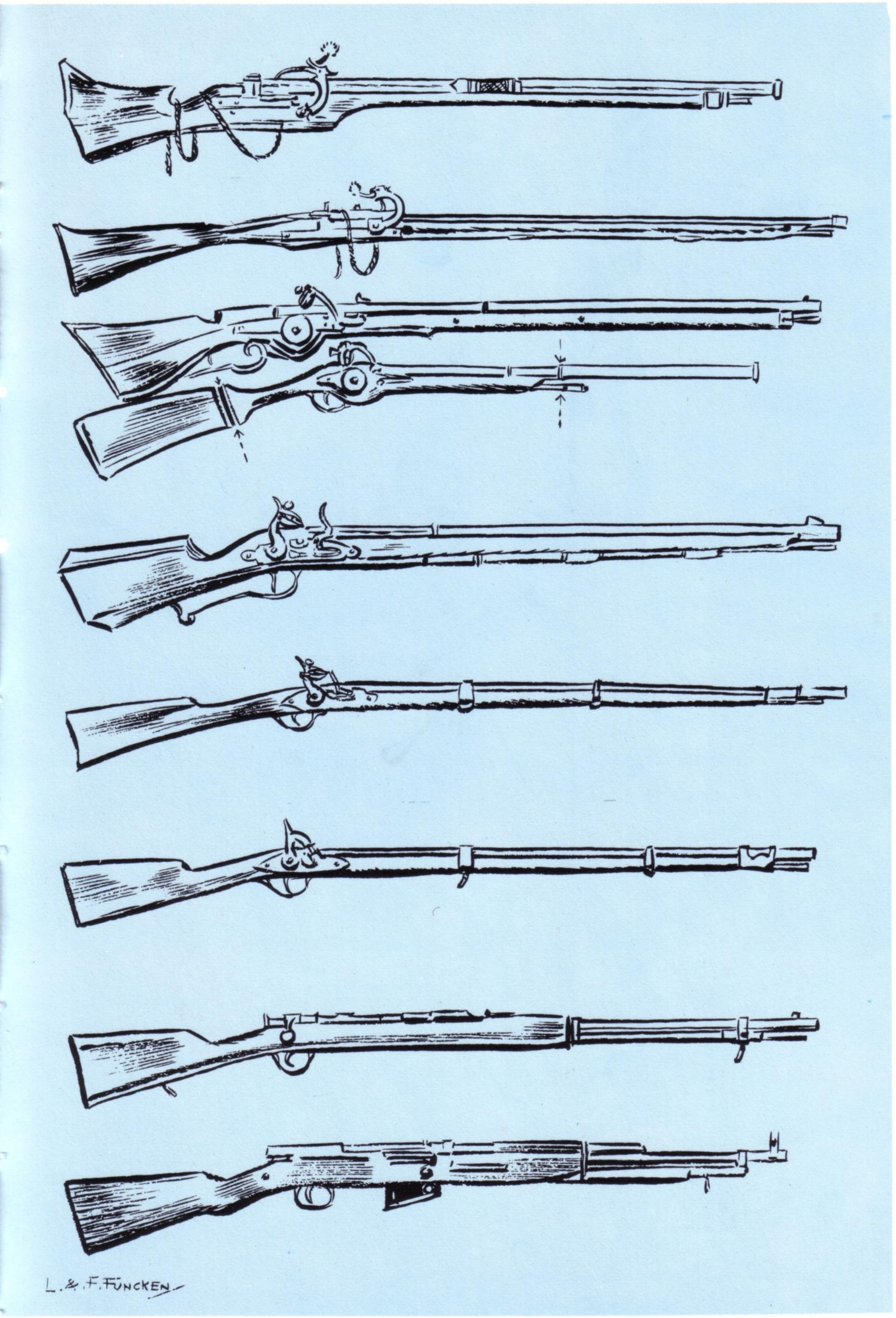
LE CHARGEMENT ET LE FONCTIONNEMENT DE LA PLATINE À SILEX

1. On versait la poudre de tir dans le canon en respectant le dosage prescrit. 2. On introduisait la balle entourée d'un petit morceau de chiffon dans le canon. Le chiffon était destiné à faire « serrer » le projectile. 3. On tassait la balle dans le fond du canon à l'aide de la baguette en la pressant bien sur la poudre déjà en place. 4. On ouvrait la batterie en soulevant le chien à mi-course. 5. On amorçait ensuite avec de la poudre fine. 6. On tirait le chien à fond après avoir refermé la batterie. 7. On appuyait sur la détente et, le silex frappant la face cannelée de la batterie, les étincelles mettaient le feu à la poudre d'amorce qui faisait exploser la charge principale contenue dans le canon.

L'ÉVOLUTION DU FUSIL

1350 : canon à main en bronze – 49,5 cm.
1375 : canon à main en acier – 56,5 cm.
1399 : canon à main en bronze – 32 cm.
1405 : mortier à main – 31 cm.
1437 : trait à poudre avec hampe en fer forgé – 1 m environ.
1450 : apparition du serpentin porte-mèche; transition entre la mise à feu manuelle et la platine à mèche – 1 m environ.
1475 : arquebuse de Martin Merz, révolutionnaire pour l'époque avec sa platine perfectionnée et ses guidons de visée.
1500-1560 : arquebuse à mèche – 1,40 m environ.





L. & F. FÜNCKEN

1600 : arquebuse espagnole à mèche – 1,50 m.
1620 : arquebuse anglaise à mèche – 1,75 m.
1625 : mousquet à rouet – 1,40 m.
1650 : carabine française à rouet, convertible en pistolet – 1,20 m.
1660 : arquebuse anglaise à silex – 1,70 m.
1717 : fusil français à silex – 1,85 m.
1841 : mousqueton à percussion – 1,15 m.
1884 : fusil américain se chargeant par la culasse – 1,15 m.
Époque actuelle : carabine automatique soviétique SKS – 1,20 m.

Table des matières

Le " Vieux Fritz " et son temps	8
" Red Coats " et " Insurgents "	20
Les armées de la fin du XVIII^e siècle	24
Les guerres napoléoniennes	32
Soldats du romantisme	50
La guerre franco-allemande de 1870	68
La guerre de Sécession	76
Les armées impérialistes	80
La Première Guerre mondiale	96
La Deuxième Guerre mondiale	116
Les armées d'aujourd'hui	140

Imprimé en Belgique par Casterman, S. A., Tournai.
D. 1970/0053/129.

... les reproductions de costumes, d'uniformes, d'armures et d'armes sont, dans leur ensemble, bonnes, voire remarquables pour un ouvrage de vulgarisation (...) : que les auteurs et l'éditeur soient complimentés.
En tant que Président d'Honneur de la Société des Collectionneurs de Figurines Historiques, je souhaite que les deux albums que voici reçoivent le meilleur accueil du jeune public auquel ils s'adressent.

Extrait de la préface du Général d'Armée P. KŒNIG, Membre de l'Institut.